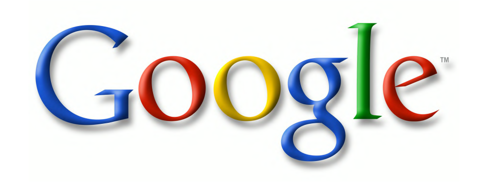

Google




1837
ARTES
SCIENTIA
VERITAS





HISTOIRE

DES

CAUSES PREMIERES.

HISTOIRE
DES
CAUSES PREMIERES,
OU
EXPOSITION ſommaire des penſées des Philoſophes ſur les principes des êtres.

Par M. l'Abbé BATTEUX, *Lecteur Profeſſeur de Philoſophie Grecque & Latine au Collège Royal, de l'Académie Françoiſe, & de celle des Inſcriptions & Belles-Lettres.*



A PARIS,
Chez SAILLANT, Libraire, rue Saint-Jean-de-Beauvais.

M. DCC. LXIX.
Avec Approbation & Permiſſion.

Quam bellum erat confiteri potiùs neſcire quod neſcires! *Cic. de Nat. Deor.* 1. 30.

AVANT-PROPOS.

MON objet, dans cet Ouvrage, n'eſt point d'entrer dans de longs détails d'explications ou de preuves ; le ſeul titre d'hiſtoire l'annonce. Lorſque je donnai, il y a plus de vingt ans, *Les Beaux Arts réduits à un même principe*, je n'avois d'abord eu deſſein que de me tirer moi-même d'une multitude confuſe d'obſervations, de réflexions, de régles, qui me fatiguoient ſans m'éclairer. La même façon de penſer, ou plutôt le même beſoin, m'a conduit à cette nouvelle entrepriſe, d'autant plus néceſſaire pour moi, que vivant par état dans le cahos de la Philoſophie ancienne, j'étois obligé d'avoir de quoi répondre, ſpécialement ſur la queſtion des Cauſes. Ce ne ſont donc point des diſſertations que

j'offre aux Savans, qui d'ailleurs aiment à ſe faire à eux-mêmes leurs idées. Ce ſont des eſpeces de précis ou de réſultats pour ceux qui, preſſés d'autres études, veulent ſavoir à peu près, & ſans trop de peine, ſi les ſpéculations de Pythagore, de Platon, des deux Zénons, d'Ariſtote même, ſont des mines ſi précieuſes, que nous ayons eu tort d'abandonner, ou que nous devions regretter. Je me contenterai par-tout de marquer les points capitaux des opinions, & de les appuyer d'une ou de deux preuves choiſies entre les autres. Comme nous ne ſuivons qu'une même idée dans ſes progrès de ſiecle en ſiecle, & de peuple en peuple, le concert ou la reſſemblance des [redacted]

mentaires, & tant de fois rebattus, sur les livres anciens, & sur-tout après tant de découvertes modernes, faites par l'étude directe de la Nature, de réduire aux termes qui lui conviennent, une érudition triste & laborieuse, qui ne nous apprend rien? Cette réduction fût-elle fautive, comme celle-ci le sera sans doute en plusieurs points, puisque dans les faits mêmes, plus aisés à saisir que les pensées, on se trompe quelquefois, elle vaudra mieux encore que de longues & seches discussions qui n'aboutissent le plus souvent qu'à faire naître un doute inutile, ou à retrouver une vieille erreur oubliée depuis deux mille ans. Si nous n'entendons point la pensée de Platon après des efforts suffisans, laissons Platon, & étudions la chose en elle-même. Cela est d'autant plus juste, que quand même nous entendrions la pensée de Platon,

nous ſerions encore obligés de la vérifier par l'étude même de la choſe.

Aux textes qui ſeront employés dans ce volume ; nous joignons dans un volume à part, mais qui doit naturellement accompagner celui-ci, le texte & la traduction en françois d'*Ocellus Lucanus*, de *Timée de Locres*, de la *Lettre d'Ariſtote à Alexandre* ; trois ouvrages qui ont pour objet le ſyſtême du Monde, & la formation des êtres, & qui, réunis avec les morceaux qui ſe trouvent traduits dans la *Morale d'Épicure* (1), formeront une collection de titres plus que ſuffiſante pour juger de la Philoſophie ancienne, qui ſe rapporte toute à la nature des Cauſes, à peu de choſe près. Le travail ne ſera pas long,

[redacted]

qu'ils ne feront point furchargés de commentaires, ni de longues remarques.

J'ai cru qu'il me feroit permis d'employer ici non-feulement les idées & les réfultats de plufieurs Mémoires que j'ai donnés fur cette matiere à l'Académie des Infcriptions & Belles-Lettres, mais d'en prendre quelquefois des morceaux qui entroient dans mon plan. Sans cela, il eût fallu omettre des chofes néceffaires, ou changer, fans aucun avantage, des formes indifférentes.



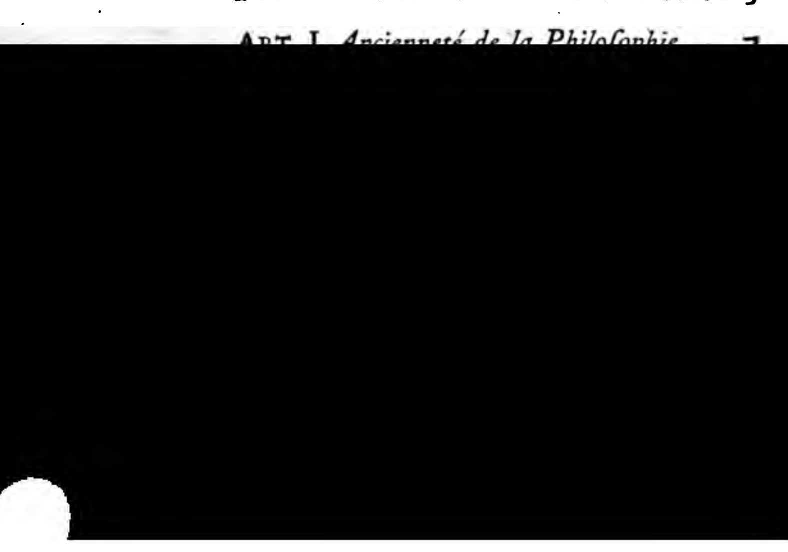
TABLE DES CHAPITRES.

PREMIERE ÉPOQUE.

PENSÉES DES ANCIENS ORIENTAUX, ET DES GRECS, DANS LES TEMPS FABULEUX, SUR LA NATURE DES CAUSES PREMIERES.

SECTION I.

PENSÉES DES ANCIENS ORIENTAUX,



[redacted]

SECTION II.

SECONDE ÉPOQUE.

IDÉES DES PHILOSOPHES GRECS SUR LES CAUSES PREMIERES.

SECTION I.

PREMIERES PENSÉES DES PHILOSOPHES GRECS SUR LES CAUSES.

SECTION II.

LES MÉTAPHYSICIENS.

[redacted]

TROISIEME ÉPOQUE,

PRÉCIS DES OPINIONS DES PRINCIPAUX PHILOSOPHES SUR LES CAUSES PREMIERES.

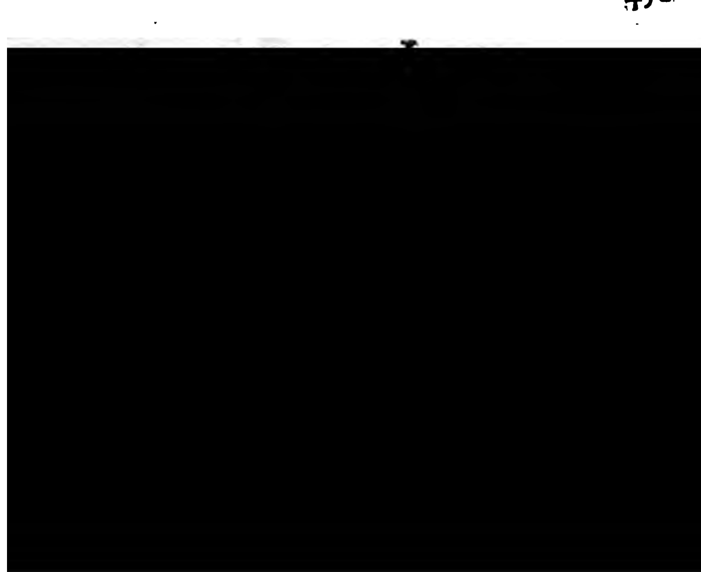


TABLE CHRONOLOGIQUE

Des Philosophes cités dans cet Ouvrage.

ANAXAGORE de Clazomène, né la premiere année de la LXX[e] Olympiade, (500 ans avant J. C.) mourut la premiere année de la LXXXVIII[e] Olympiade (428 ans avant J. C.) Il demeura pendant 30 ans à Athenes, où il eut pour disciples Périclès & Socrate.

ANAXIMANDRE de Milet, né l'an 610 av. J. C. passe pour avoir remarqué le premier l'obliquité du Zodiaque.

ANAXIMÈNE, compagnon ou disciple d'Anaximandre, né vers l'an 556 av. J. C.

ARISTARQUE de Samos vécut dans le III[e] siecle avant Jesus-Christ. Cléanthe le Stoïcien l'accusa d'impiété, pour avoir dit que la Terre avoit un mouvement.

ARISTOTE, né à Stagire en Macédoine 384 ans av. J. C. fut disciple de Platon, & précepteur d'Alexandre le Grand. Il ouvrit son école à Athenes,

dans le Lycée. Il se retira l'an 324 à Chalcis, ville d'Eubée, & mourut âgé de 63 ans.

CARNÉADE, de la secte Académique, étoit de Cyrene en Afrique. Il naquit vers la CXLIe Olymp. environ 216 ans av. J. C. Il effraya à Rome le vieux Caton, quand il parla un jour pour la justice, & que le lendemain il renversa tout ce qu'il avoit dit.

CLÉANTHE, né à Assus, ville de Lycie, succéda à Zénon de Cithium dans le Portique, vers l'an 264 av. J. C. & laissa la chaire à Chrysippe.

CHRYSYPPE de Soles, en Cilicie, successeur de Cléanthe, mourut âgé de 73 ans vers l'an 200 avant J. C.

DÉMOCRITE d'Abdere, naquit vers l'an 460 av. J. C. Il prit les leçons de Leucippe & d'Anaxagore, tous deux Atomistes. Il voyagea en Egypte & chez d'autres nations jusqu'à l'âge de 80 ans, & mourut, selon Diog. Laërce, à 100 ans, selon Lucien, à 108, selon Hipparque à 109.

DIAGORAS de Mélos, esclave & disciple de Dé-
[redacted]

ÉPICURE, né à Athenes dans le bourg de Gargette, l'an 342 av. J. C. se livra dès l'âge de 14 ans à l'étude de la Philosophie, & adopta celle de Démocrite; il donna ses leçons à Athenes, dans un jardin. Il mourut âgé de 72 ans.

EVHEMERE, de Tegée selon Plutarque, de Messene selon Polybe, fit un Recueil des épitaphes des Dieux, pour prouver qu'ils avoient tous été des hommes. Les Païens le compterent parmi les Athées. Il vivoit dans le IVe siecle av. J. C.

HÉRACLITE d'Ephese, disciple de Xenophane & d'Hippasus, vécut dans le Ve siecle av. J. C. & mourut d'hydropisie à 60 ans.

HÉRODOTE d'Halicarnasse, né l'an 484 av. J. C. est le premier qui ait écrit l'Histoire.

HIEROCLÈS, Philosophe Platonicien dans le IVe siecle de J. C.

HIPPASUS de Métapont, ou selon d'autres, de Crotone, dans la Calabre, entendit, dans sa jeunesse, les leçons de Pythagore.

LEUCIPPE d'Abdere, disciple de Zénon d'Elée & de Melissus, maître de Démocrite, florissoit vers le milieu du Ve siecle av. J. C.

MELISSUS de Samos fut contemporain de Leucippe.

MÉTRODORE de Lampsaque, disciple d'Epicure;



mourut avant son maître, étant âgé de 63 ans.

OCELLUS LUCANUS, disciple de Pythagore, vécut avant Archytas de Tarente, dans le VI[e] siecle avant J. C.

ONOMACRITE, Athénien, Poëte qu'on croit auteur des poësies attribuées à Orphée, vivoit dans le VI[e] siecle av. J. C.

PARMÉNIDE d'Elée, disciple de Xenophane, vécut dans le V[e] siecle av. J. C. Socrate, dans sa jeunesse, entendit ses leçons.

PHILOLAUS, disciple d'Archytas, naquit à Crotone & vécut à Héraclée. Platon fit le voyage d'Italie pour le voir, & acheta de ses héritiers les ouvrages qu'il avoit laissés. Il vécut dans le VI[e] siecle avant J. C.

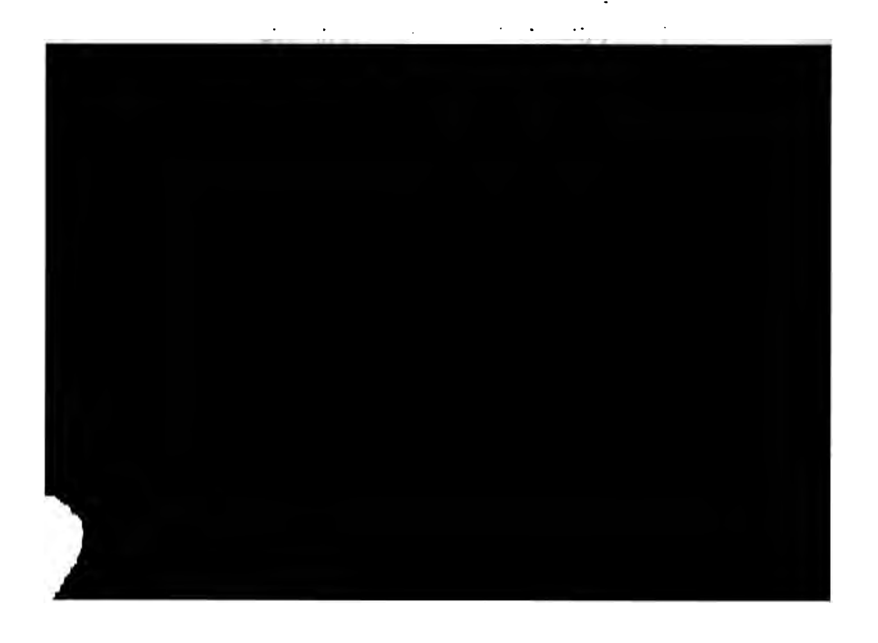
PLATON, né à Athenes l'an 430 av. J. C. mourut l'an 348.

POSIDONIUS, né à Apamée en Syrie, s'établit dans l'isle de Rhodes, où Cicéron & Pompée vinrent l'en-

[redacted]

58 ans. Il fut contemporain d'Antigonus Gonatas, roi de Macédoine, dans le IIIe siecle avant J. C. Il mourut âgé de 98 ans.







HISTOIRE DES CAUSES PREMIERES.

OBJET ET PLAN DE CETTE HISTOIRE.



CONNOÎTRE la nature des Cauſes, eſt de tous les objets de curioſité, le premier qui ſe préſente à l'homme, lorſqu'il commence à réfléchir. Son propre intérêt le conduit à rechercher ce qu'il eſt lui-même, quelle eſt ſon origine, & quelle ſera ſa fin. Or ces trois queſtions ſuppoſent celle qui a pour objet la premiere Cauſe. Les Païens même l'ont dit : Tout tient à Jupiter ; *il eſt*

premier & dernier. Tout ce que nous ſommes, ou que nous pouvons être, part de ce point unique, & y revient.

Il n'eſt rien dans l'Univers qui n'aille à des fins. L'inſecte qui rampe ſous la pouſſière, cherche un objet : la plante a ſes règles de végétation, qu'elle ſuit, quand rien ne s'y oppoſe : le ruiſſeau qui jaillit du rocher, a un penchant qui le guide : la pierre qui ſe détache de la montagne, m'étonne ſi elle connoît les loix qu'elle ſuit en tombant ; elle m'étonne encore plus ſi elle les ignore. On ne parle point des aſtres, ni de leurs rencontres, de leurs fuites, de leurs repugnances entre eux, & de leurs ſympathies : c'eſt le premier objet qui frappe l'homme, qui l'intimide, & le jette dans cette inquiétude qui fait germer les penſées utiles. Eſt-ce une ſeule ame, ſe dit le Philoſophe dans le ſilence de la [redacted]

abandonné au caprice des flots ? Et moi, étonné, effrayé d'être, au milieu de tant de causes qui concourent ou qui se croisent ; au milieu de tant d'effets qui se suivent ou qui coëxistent, qui sortent du fonds de la nature ou qui y rentrent, suis-je une cause réelle, par moi-même, ou ne suis-je qu'instrument appliqué? Ai-je des fins qui puissent être de mon choix, & des moyens relatifs à ces fins? Suis-je moi-même une énigme pour moi ? Tel est l'objet de la question sur les Causes. Le temple est ouvert à tous ; & le sanctuaire fermé. Quand le Philosophe veut faire un pas de plus que le vulgaire, la majesté du lieu semble le repousser, & le rejeter dans la foule. Voilà en deux mots l'Histoire qu'on se propose de crayonner.

Si cette Histoire étoit faite comme elle pourroit l'être, elle seroit aussi piquante & aussi instructive qu'aucune autre, au moins pour ceux qui desirent de se connoître. On lit avec intérêt les récits des longues guerres ; on étudie avec plaisir

les efforts de deux rois, ou peuples rivaux, qui ſont aux mains & qui balancent le ſort des empires. Ici c'eſt l'inquiétude humaine qui eſt aux priſes avec la Divinité; & c'eſt du ſort de chacun de nous en particulier qu'il s'agit. Dieu ſe montre au travers d'un nuage, qui ne laiſſe voir qu'une partie de ſes attributs & de ſes loix. L'homme inquiet & impatient, veut percer ce nuage, & emporter par ſon raiſonnement la vérité toute entiere. Les plus forts génies ſe ſont livrés à cette entrepriſe dans tous les temps & de toutes leurs forces. L'expérience des ſiecles leur étoit inutile pour les conduire ou les mettre ſur la voie. Ils n'avoient beſoin ni du téleſcope pour rapprocher les objets, ni du microſcope pour les groſſir : ils avoient le ſeul inſtrument dont ils euſſent beſoin, la méditation profonde. Ils l'ont employé de toutes les manieres, dans les différens temps, dans les différens lieux, dans les différens points de vue où ils étoient. Le réſultat de tant de travaux peut-il n'être

pas intéressant pour un siecle tel que le nôtre, qui se fait gloire sur toutes choses, de penser & de réfléchir ?

J'ai choisi, non la Philosophie en entier, ni même une de ses parties, mais une seule de ses questions, comme les Poëtes choisissent dans la vie d'un héros, une seule action, & pour les mêmes raisons qu'eux. Un corps qui est trop vaste ne peut être embrassé d'une même vue. En suivant cet objet unique, comme un fil tantôt plus gros, tantôt plus délié, selon les doigts qui l'ont formé ; d'une couleur ou d'une autre, selon les modes des temps, ou le goût des peuples, nous pourrons juger si la Philosophie a été une chose avantageuse par elle-même & dans tous les âges, ou seulement dans quelques siecles, selon le bon ou le mauvais emploi qu'en ont fait les hommes. Au reste, on entend ici par le mot de Philosophie, non l'étude de l'Histoire naturelle, ni la Physique expérimentale, ni toutes les recherches sur les effets de la nature, qui peuvent

être saisis par l'observation ; mais ce qu'on a voulu appeler l'explication de la Nature par le développement des causes, c'est-à-dire, des ressorts secrets & des fins. Pythagore comparoit les Philosophes aux spectateurs oisifs qui ne venoient aux Jeux olympiques ni pour combattre comme les athlètes, ni pour commercer à l'occasion des jeux, comme les marchands, mais seulement pour voir & pour juger. Seroit-il défendu au peuple assemblé de fixer à son tour ses regards sur ces spectateurs de profession, & d'exercer sur eux une partie des droits qu'ils exercent sur nous ?

Cette Histoire sera partagée en trois époques, dont la premiere comprendra les pensées des anciens Orientaux sur la nature des Causes premieres, & celles des Grecs dans les temps qu'on appelle *fabuleux*. La seconde renfermera celles des mêmes Grecs, depuis Thalès & Pythagore jusqu'à Épicure. Dans la troisieme on indiquera celles de quelques-uns des Philosophes modernes.

PREMIERE ÉPOQUE.

PENSÉES DES ANCIENS ORIENTAUX ET DES ANCIENS GRECS, SUR LA NATURE DES CAUSES PREMIERES.

Nous partageons cette époque en deux parties ou sections; dont la premiere aura pour objet les Orientaux, & la seconde les Grecs, dans les temps fabuleux.

SECTION I.

PENSÉES DES ANCIENS ORIENTAUX.

ARTICLE I.

Ancienneté de la Philosophie.

LES Historiens de la Philosophie fixent ordinairement ses commencemens au siecle de Thalès & de Pythagore, environ

600 ans avant J. C. & ils sont persuadés qu'au-delà de cette époque, les connoissances qu'avoit recueillies le genre humain, ne doivent point être regardées comme des connoissances philosophiques. Peut-être ne doit-on point les en croire, pour l'honneur même de la Philosophie. On auroit bâti des villes comme Babylone, Ninive, Thèbes, Memphis, Tyr &c; on y auroit élevé des monumens éternels d'architecture civile & militaire; on y auroit fait des loix, établi la police, cultivé le commerce, la navigation, les arts, réglé l'année, marqué les points fixes des saisons; en un mot, on auroit eu la société formée avec toutes ses dépendances pour le bonheur des états & pour celui des particuliers, pour la guerre & pour la paix, pour les besoins de néceffité & pour ceux de goût & de luxe, & tout cela avant qu'il y eût des Philosophes? A quoi donc auroit servi la Philosophie? Car nous parlons de celle qu'on dit être la maîtresse de la vie, la mère des loix, le flambeau & la regle

du genre humain. En est-il une autre?

Non-seulement cette Philosophie est née avant Thalès & Pythagore, il y a eu des Savans qui ont cru qu'elle est née avant le déluge. Et pourquoi, disoient-ils, les premiers hommes auroient-ils eu moins d'esprit, moins de curiosité, moins d'expérience que nous? car c'est tout ce qu'il faut pour devenir philosophe. Ce que nous appelons aujourd'hui Philosophie, a subsisté trois ou quatre cens ans chez les Grecs, deux cens ans tout au plus chez les Romains, qui même n'ont rien inventé, tant le cercle des pensées humaines est étroit : il y a environ cent cinquante ans qu'on s'en occupe en Europe (*a*) : tous ces siecles cousus bout à bout, font à peine la vie d'un de ces patriarches que nous représentent les livres saints. Qui auroit empêché un de ces héros millénaires de l'Écriture, dont l'Égypte égarée dans ses fastes, a fait autant de Dieux regnans, (1) de regarder au ciel & à ses pieds, & de faire

(1) Hérodote, II, 144.

une réflexion? Il n'en falloit pas davantage pour poser les fondemens de la Philosophie, s'il est vrai, comme il l'est, que la Philosophie n'est que l'art de nous connoître nous-mêmes, & nos rapports avec les autres êtres, pour nous perfectionner & nous conserver. Comme ces hommes avoient une force de corps supérieure à la nôtre, & par conséquent une tête aussi plus forte, & une ame sans doute plus vigoureuse, qu'ils vivoient autant que nos empires, qu'ils avoient par la tradition vivante de leurs peres & de leurs aïeux, avec lesquels ils passoient des siecles, & par leurs observations propres, une expérience personnelle, qu'à peine une nation entiere peut acquérir aujourd'hui pendant une longue suite d'années, qui les auroit empêché de raisonner entre eux sur [redacted]

tions renfermées dans ces deux mots? Ce ne fut d'abord, si l'on veut, qu'un amas de chaumieres ou d'antres creusés à côté les uns des autres : cependant cet essai grossier contenoit tous les élémens des secours mutuels, & les germes de toutes les industries. Quand le déluge arriva, l'an du monde 1656, cette ville pouvoit être deux fois plus ancienne que Rome ne l'étoit sous Auguste, ou Athènes sous Périclès. Le besoin ou le desir du bien-être auroient-ils eu, dans ces premiers temps, moins de ressorts, que lorsqu'ils furent à demi satisfaits par l'invention des arts? Les hommes sortans des mains de Dieu, auroient-ils été moins inventifs, moins industrieux que ne le furent les Autochones d'Achaïe, ou les Faunes d'Hespérie? Jubal travailla sur la musique pendant plusieurs siecles; le génie & le sentiment vif qui lui avoient fait saisir les rythmes & les intervalles, l'auront-ils toujours laissé aux premiers élémens? Est-il plus difficile d'ajouter quelque perfection à ce qu'on a

trouvé, que de trouver ce qu'on n'avoit pas, & dont personne n'avoit aucune idée? Tubalcaïn a reconnu les métaux; il les a fondus & rendus dociles sous le marteau. Noé a construit l'arche; il a connu les animaux, leurs especes, leurs nourritures, leurs mœurs. Énos a établi un culte public, & consacré par des fêtes & des sacrifices solemnels les idées qu'on avoit de Dieu, de son pouvoir, de sa bonté, de sa justice : tout cela pouvoit-il être sans un commencement de Philosophie?

Les hommes des premiers siecles, nés avec un sens droit & libre des préjugés d'une éducation factice, qui prend quelquefois la mollesse pour des grâces, & les vaines subtilités de l'esprit pour de la science, n'avoient pas jugé à propos de faire des recueils de leurs rêveries métaphysiques, pour servir d'instruction à leur

ſiſtans au milieu d'eux, comme des monumens de pluſieurs âges, qui montroient aux jeunes ce qu'il falloit faire pour vivre heureux. Ceux qui s'étoient livrés à la vie paſtorale, employoient leur grand loiſir à étudier la nature, à réfléchir ſur ſes opérations, à parcourir ſes richeſſes : ils remarquoient les temps, les ſaiſons, les variétés, les progrès de chaque eſpece : en un mot, ils obſervoient. Jouiſſant chaque jour des fruits de leur expérience, ils rendoient grâces à celui qui fait lever le ſoleil & qui répand la roſée. Dans la ſuite des temps, les deſcendans de Noé, devenus princes & rois, de pères de famille qu'ils étoient, s'occupèrent à régler la ſociété, à établir l'agriculture & les autres arts de premier beſoin, ſur des principes ſolides & une pratique fixe. Il y en eut qui ouvrirent les vaſtes forêts, qui détournèrent le cours orageux des grands fleuves, qui deſſéchèrent les marais. D'autres aſſemblèrent des armées pour arrêter le brigandage, quelquefois pour aller reconnoître



ARTICLE II.

Cosmogonie de Moïse.

ou DIEU SEUL CRÉATEUR DE TOUT.

QUAND Noé sortit de l'arche, son premier soin fut de remercier le Dieu qui l'avoit sauvé des eaux. De tous ceux qui assistèrent au sacrifice, il n'y en eut pas un qui s'avisa de regarder l'inondation du globe, comme un événement purement naturel. Ceux qui avoient ri de la prévoyance du Patriarche, avoient été la victime de leur sécurité. Toute la famille de Noé, pénétrée des mêmes sentimens que lui, ne respiroit qu'une reconnoissance mêlée de terreur.

Ces mêmes sentimens accompagnèrent [redacted]

rifon, eût rappelé le fouvenir des vengeances, & fait rentrer l'homme dans le devoir.

Il eft donc hors de doute que les enfans de Noé eurent le même fyftême de Cofmogonie que leur pere. Or leur pere eut certainement le même que celui des Patriarches antérieurs au déluge, avec lefquels il avoit paffé la plus grande partie de fa vie. Ainfi on peut affurer que Sem & Affur portèrent avec eux les idées des premiers hommes en Affyrie ; que Cham les porta en Arabie, en Phénicie & en Egypte ; & Japhet, ou fon fils Javan, dans l'Afie mineure, & de-là dans la Grèce & dans l'Europe. La foi d'Adam, le culte d'Enos, l'époque de la création, & une bonne partie de ce qu'on avoit acquis d'expérience dans les fciences & dans les arts pendant quinze ou feize fiecles, fut donc femé à peu près également par-tout l'Univers.

Ce fut dans cette fource, commune à tout le genre-humain, que Moïfe puifa

les faits & les idées qu'il nous a transmises. Il étoit à portée. Il touchoit à Abraham, comme Abraham touchoit à Noé. Lévi, son aïeul, avoit vécu avec Isaac. Il y avoit des dépôts des traditions antiques, conservés dans les familles patriarchales; des fastes qui contenoient les suites des générations, les partages, les émigrations, les fondations de villes ou de colonies : on ne peut en douter; & ce fut de ces dépôts que Moïse tira l'Histoire de la Génèse ou génération du Monde. Nous pouvons donc la présenter ici, comme la plus ancienne & la premiere de toutes celles qui ont eu cours parmi les nations. Nous ne lui donnons dans ce moment d'autre avantage sur les autres, que celui de la date : nous l'avons dit.

« Dans le commencement, Dieu créa (1) » le ciel & la terre; c'est-à-dire, les ma-

(1) Il y a des langues orientales où le mot *bara*, que la Vulgate rend par *creavit*, signifie *pondre*; mot qui répond à celui de *meraephet*, qui est rendu dans la même Vulgate par *ferebatur*, & qui, dans l'hébreu, signifie *couver*. On verra ci-

tériaux de toute eſpece qui ſervirent à former le ciel & la terre : c'étoit proprement le cahos. (1)

» La maſſe terreſtre, vuide & nue, étoit » enveloppée d'eau, & ces eaux, environnées de ténebres, au-deſſus deſquel» les ſouffloit l'eſprit de Dieu; » c'eſt-à-dire, que les parties terreſtres étoient au centre, comme le ſédiment de la matiere; que les parties aqueuſes couvroient ce ſédiment; qu'un eſpace ténébreux étoit répandu ſur les eaux; & que dans cet eſpace étoit un principe d'activité & de mouvement (2), qui travailloit ſur les élémens juſques-là ſans ordre & ſans forme réglée. Il y a des Peres de l'Égliſe qui l'expliquent ainſi.

« Dieu dit : Que la lumiere ſoit : & la » lumiere fut; & il ſépara la lumiere d'avec

après que l'œuf a été, dans toutes les fables coſmologiques, l'emblême du Monde naiſſant. Pline a dit : *Si omnes mundos natura una incubaret*. II. 1.

(1) S. Aug. *de Civ. Dei*. 8. 11.

(2) *Rouach*, dans toutes les langues orientales, ſignifie *principe producteur*.

» les ténebres ». Pour que cette séparation eût lieu, il fallut que la lumiere fût rassemblée sur l'un des hémisphères du cahos, & les ténebres sur l'autre ; de maniere que la lumiere circulant & chassant, pour ainsi dire, devant elle les ténebres, qui la chassoient à leur tour, le soir succéda au matin & le matin au soir ; ce qui faisoit un jour : *& factum est mane & vespere dies unus.* Le même effet eût été produit en faisant tourner la masse entiere sur elle-même, présentant tour à tour ses deux hémispheres aux ténebres & à la lumiere, qui seroient restées immobiles dans l'espace.

L'action de Dieu, ordonnant les parties de l'Univers, commença par le ciel, qui s'éleva comme une voûte, ou plutôt, qui fut tendu comme un pavillon : *Extendens cœlum sicut pellem.* C'étoit l'ordre naturel & nécessaire. Il falloit dégager le Monde nouveau-né des langes qui l'enveloppoient.

Dieu travailla ensuite sur cet amas immense d'eaux qui couvroient la terre. Il

dit : auſſi-tôt la plus grande partie de ces eaux ſe porta à une grande diſtance du centre, pour compoſer le firmament, ou l'étendue ſphérique qui enveloppe la terre : le reſte des eaux s'enfuit dans les baſſins & les cavités du Globe terreſtre, où il fut reçu, comme dans autant de vaſes : *Congregans aquas quaſi in utre.*

Alors la Terre élevant de toutes parts ſa large ſurface, ſe montra prête à recevoir des habitans. Couverte des germes de toute eſpece que le Créateur y avoit ſemés par ſa parole féconde, elle n'attendoit que l'action d'un reſſort univerſel pour devenir un jardin délicieux, émaillé de fleurs, rempli de fruits.

Le Soleil parut dans le firmament : & fut le flambeau du monde, le principe de la végétation & de la vie, la regle des ſaiſons & des temps.

Encore une parole : Les animaux s'élancent du ſein de la terre ; l'air eſt peuplé d'oiſeaux ; les mers ſont remplies de poiſſons ; chaque partie a ſes habitans. L'ou-



vrage du Créateur forme un tout où éclatent également la puiſſance, la ſageſſe, la bonté ſouveraine de l'auteur.

Mais parmi tant d'êtres vivans que Dieu raſſaſie chaque jour, il n'en voit point qui lui rende grâces avec connoiſſance, ni qui lui faſſe l'offrande libre du cœur. De ſa main il va former un animal plus ſaint que tous les autres. Il le doue non-ſeulement de la vie & du ſentiment, mais de la raiſon & de la liberté. En lui réſidera le domaine des biens répandus ſur la terre : il en jouira ſous la ſeule condition d'en rendre hommage au Maître ſuprême. Ce fut le dernier ouvrage de Dieu, après lequel il ſe repoſa en lui-même pour jamais.

Telle eſt la manière dont Moïſe conſacre la croyance des premiers hommes, ſur l'auteur & la naiſſance du Monde. Voilà

tiére & les temps. Tout eſt beau, tout eſt bien dans l'ouvrage, parce que l'Auteur eſt ſage, qu'il eſt bon, qu'il peut tout. Si dans la ſuite il s'y rencontre quelque vice, le même Hiſtorien en montre l'origine dans l'abus que quelques-unes de ſes créatures ont fait d'une faculté, qui ne leur avoit été donnée que pour ajouter du prix à leur obéiſſance, & faire des préſens gratuits du Bienfaiteur ſuprême, un titre de gloire & de récompenſe. Moïſe s'arrête-là. Il n'entreprend point d'expliquer le ſecret de chacune des opérations de Dieu, ni de dire le *comment* & le *pourquoi*. Il ne diſcute point la nature de la matière, de l'eſprit, de la ſubſtance; il ne cherche ni dans le plein ni dans le vuide les cauſes ſecrettes du mouvement. Il n'eût tenu qu'à lui de ſe livrer aux conjectures & aux raiſonnemens ſur ces objets: il en avoit eu le loiſir pendant les quarante ans qu'il paſſa en Arabie, à la tête des troupeaux de Jéthro. Il avoit le génie, les connoiſſances de ſon temps, l'imagination, l'expreſſion;

mais il eût cru dégrader la majesté de son sujet, s'il eût mêlé dans son récit ses propres pensées. Son silence sur tout ce qui a piqué depuis si vivement la curiosité humaine, est une preuve de la profondeur de ses vues. Nous sommes restés, quoiqu'on en dise, en ce qui concerne les Causes premieres, au point où il nous a laissés ; & si ce n'est pas lui qui a posé les limites, au moins nous les a-t-il montrées. Toutes les courses que l'esprit humain a voulu faire au-delà, ont été en pure perte ; on le verra par la suite de cette *Histoire*.



ARTICLE III.

Pensées des Chaldéens sur les Causes premieres.

OU LA LUMIERE ET LES TÉNEBRES.

CEUX des enfans de Noé qu'un sort heureux laissa dans la Mésopotamie, n'eurent pas besoin de beaucoup de temps pour y affermir leur établissement. En descendant de l'arche, ils n'eurent qu'à user des arts qui en descendirent avec eux.

Parmi les différentes familles qui se porterent sur différens objets de besoin ou d'utilité, selon le goût ou le génie de leurs chefs, il y en eut qui se dévouèrent d'une façon spéciale à l'étude des choses saintes. Leur piété ayant attiré l'attention publique, ils obtinrent des Rois de Babylone des priviléges & une demeure à part, dans le voisinage de cette capitale, en tirant vers le golfe Persique & l'Arabie déser-

te (1). C'eſt-là qu'ils furent connus dès la plus haute antiquité ſous le nom de *Chaldéens.* On prétend que ce fut d'une de leurs villes, *de Ur Chaldæorum,* qu'Abraham partit pour ſuivre la voix de Dieu, qui l'appeloit dans la terre de Chanaan.

L'Hiſtoire ſacrée & profane s'accordent à regarder les Chaldéens comme les plus anciens des Philoſophes. Doués de ſagacité & de génie (2), placés ſous le plus beau ciel du monde, & dans le ſol le plus fer-

(1) Strab. L. 15.

(2) Cic. *de Div.* 1. 41. Les Chaldéens, dit Heſychius, étoient des eſpeces de Mages qui poſſédoient toutes les ſciences. Ils s'appliquoient ſur-tout à l'Aſtronomie, & y firent tant de progrès, qu'ils parvinrent par leurs ob- [redacted]

» qui reparoiſſent quand » elles deſcendent vers » nous ; & qu'elles ne » ſemblent s'évanouir, » que parce qu'elles re» tournent dans leurs ré» gions, dans les profon» deurs de l'Ether, com» me les poiſſons dans le » fond des mers ». *Eclog.* [redacted]

tile, ils furent bien-tôt en état, par le loisir & l'abondance dont ils jouissoient, de faire des recherches sur les causes, & de remettre sur le tapis les opinions, qui probablement avoient déja exercé les esprits avant le déluge.

Ils étoient philosophes dans la rigueur du terme, s'il est vrai, comme l'a dit Platon, que la Philosophie ne soit que l'étude des choses divines & humaines, & des rapports qui lient ces choses entre elles. (1) Ils n'étudioient la nature, que pour parvenir à mieux connoître la Divinité, & à juger de l'influence que celle-ci avoit sur le bonheur ou le malheur des hommes : caractere spécial de la Philosophie antique, qui fut toujours frappée d'enthousiasme & de religion ; & chez les Chaldéens plus qu'ailleurs.

Les Chaldéens conçurent dans leur Cosmogonie, de même que Moïse, 1.° Une

(1) *Scientia rerum divinarum humanarumque, causarumque quibus hæ res continentur.* Cic. de Off. 2. n° 2.

maſſe informe, un cahos, mêlé d'eau, de terre, de ténebres, &c. 2.° Autour ou au-deſſus de cette maſſe, une ſubſtance lumineuſe, qui s'étendoit à des diſtances indéfinies. Il faut ſe ſouvenir de ces deux idées fondamentales, qui ſe retrouveront toujours dans tous les ſyſtêmes qu'on verra ci-après.

Ces deux idées étant poſées, il étoit naturel que l'imagination des Chaldéens ſe peignît la Divinité comme regnant au milieu de l'eſpace lumineux : c'eſt l'idée que nous nous en faiſons nous-mêmes encore aujourd'hui. Ils allèrent plus loin : ils donnèrent à Dieu le nom de cette lumiere ; ils l'appellèrent, *Feu principe*, *Feu intelligent*, *Splendeur éternelle*; dénominations figurées, qui ne devoient être employées qu'avec des modifications & des reſtric-

[redacted]

l'image qui sembloit approcher le plus de l'immatérialité : celle que Dieu consacra lui-même dans la suite, lorsqu'il apparut à Moïse, sous la forme d'un buisson ardent, lorsqu'il marchoit à la tête de son peuple, sous la forme d'une colonne de feu; enfin lorsque dans son tabernacle, il institua le feu sacré, pour être l'image sensible de sa présence & de son action.

A l'idée de cet *Être-lumière*, les Chaldéens attachèrent tous les attributs qui appartiennent à la Divinité. Il étoit éternel, tout-puissant, infiniment sage, infiniment bon; c'étoit lui qui, par un choix libre de sa volonté, avoit formé le Monde; c'étoit lui qui le gouvernoit par ses décrets (1): en un mot, comme le dit un oracle de Zoroastre, cité par S. Justin & Eusebe, *les Chaldéens avoient sur la Divinité, la même doctrine & les mêmes idées que les Hébreux.* (2) Voilà donc un premier

(1) Diod. Sic. L. 2.

(2) Par. ad Gent. & Demonst. Ev. 3. *Soli Chaldæi sortiti sunt & Hæbræi, purè colentes Deum regem per se genitum.*

principe d'activité & de bonté, reconnû par les plus anciens Philosophes du monde.

Le spectacle des maux qui affligent la nature, & dont le sentiment est si vif dans tous les hommes, leur en fit bientôt chercher un second. Comment attribuer à un Être infiniment bon, tant de choses qui semblent mal dans l'ordre physique, & qui le sont en effet dans l'ordre moral? Car l'objection est de tous les temps.

Les Ténebres, qui par elles-mêmes inspirent l'horreur & la crainte, & dont par conséquent la notion est mêlée de puissance & de malignité, leur parut un dénouement aussi heureux que simple. Comme ils avoient attaché à l'*Être-lumiere* toutes les notions du bon, ils attachèrent à l'*Être-ténebres* toutes les notions du mauvais. Moïse, parlant de la lumiere & des ténebres, leur avoit assigné à chacune,

[redacted]

ſens contraire dans la Nature, montroient l'empreinte de leur activité dans tous les êtres, où il paroiſſoit un mêlange de bien & de mal.

Cette duplicité de principes métaphyſiques ſembla ſe confirmer par ce qu'il y a de plus ſenſible dans toute la nature, par le jour & par la nuit. Le ſoleil roi de l'un, la lune reine de l'autre, marquèrent nettement les deux empires. Bientôt on fit de ces deux aſtres deux Dieux, qui eurent leurs temples, leurs autels, leur culte.

La même diviſion ſe porta ſur les planetes, auxquelles on attribua un pouvoir bien ou mal-faiſant, ſelon les caracteres qu'on crut remarquer dans la couleur & les degrés de leur lumiere. Enfin on alla juſqu'à imaginer que les phaſes, les aſpects réciproques, les levers, les couchers, les rencontres des corps céleſtes, étoient le livre de l'avenir. On inventa un art pour interprêter les pronoſtics du bonheur & du malheur; & on vint en tremblant, l'or à la main, aux pieds des prêtres, dépoſi-

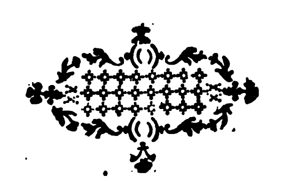
taires de cette ſcience, demander les arrêts du ſort, dont on leur croyoit l'intelligence & la clé. Voilà en deux mots l'hiſtoire de la Philoſophie, ou plutôt de la Théologie des Chaldéens. L'erreur commença par la diſtinction ſi naturelle de la lumiere & des ténebres : la ſuperſtition & l'intérêt firent le reſte. (1)

Cependant, & il eſt eſſentiel de le dire ici, les Savans conviennent aſſez unanimement, qu'il y avoit, ſelon les Chaldéens, au-deſſus de cette lumiere oppoſée aux ténebres, une autre lumiere, principe unique, ſeul Dieu ſuprême, qu'ils appeloient *Lumiere incréée, Lumiere par excellence*, pour la diſtinguer de cette autre ſubſtance ſecondaire, qui figuroit avec les ténebres.

On ne me demandera pas, je crois, des explications détaillées de la maniere dont les anciens Chaldéens développoient ces

[redacted]

pour nous en fournir. Nous pouvons seulement dire en général que l'idée si naturelle de l'unité, qui s'est conservée dans tout l'Orient, & qui y a décidé de la forme des gouvernemens, toujours monarchiques dans cette partie du Monde, a dû se conserver chez les Chaldéens plus qu'ailleurs, à cause du voisinage des Hébreux, auxquels ils touchoient. Si les Perses, qui étoient plus éloignés des Hébreux, admetoient, outre les deux principes secondaires, un conciliateur suprême, maître des deux autres, comme on va le voir; à plus forte raison doit-on faire honneur de ce dogme si sensé à cette portion de l'Asie qui a eu dans les commencemens la plus grande réputation de sagesse & de piété.



ARTICLE IV.

Dogmes des Perſes ſur les Cauſes premieres. (1)

ou OROMAZE ET ARIMANE.

LES Philoſophes de cette nation ſe nommoient *Mages;* nom qu'on a donné auſſi quelquefois aux Chaldéens, quoique moins proprement. Ce mot ſignifioit, ſavant, prêtre, théologien; parceque les Mages étoient à la fois philoſophes, théologiens, ſacrificateurs. Ils étoient ſi reſpectés chez les Perſes, que nul roi ne pouvoit monter ſur le trône, ſans avoir auparavant pris leurs leçons. (2) Lorſque le prince deſtiné à regner avoit atteint l'âge de quatorze

[redacted]

ans, on lui donnoit quatre maîtres; le plus ſage de l'empire, le plus juſte, le plus ſobre, & le plus brave. Le premier lui enſeignoit la magie de Zoroaſtre (1), c'eſt-à-dire, ce qui concernoit les Dieux, leur culte, & les principes de l'art de gouverner. Que lui enſeignoit-il ſur le premier article, qui eſt ici notre ſeul objet?

Les Mages, ſelon Diogene Laërce, (2) reconnoiſſoient deux principes; *l'un bon*, qu'ils appeloient *Oromaze*, & *l'autre mauvais*, *Arimane*. Plutarque leur attribue la même doctrine dans ſon Traité d'Iſis & Oſiris (3), où il prouve, par l'énumération, que les Sages de tous les pays ont connu deux principes, ou, comme dit Amiot, *deux Dieux de métier contraire*; & que chez les Perſes, le bon étoit Oromaze, & le mauvais, Arimane. Cependant entre ces deux noms, on en trouve un troiſieme,

(1) Plat. Alcib.
(2) L. I ſeg. 8.
(3) *Pag.* 369. D.

Mithras, qu'on traduit ordinairement par celui de *médiateur.*

Avant que d'examiner quelle étoit la nature de ces Dieux & leurs fonctions dans l'Univers, il eſt néceſſaire de s'accorder ſur leur nombre, & de ſavoir ſi Mithras, Oromaze & Arimane étoient effectivement trois principes ſéparés; ou ſi Mithras & Oromaze n'en faiſoient qu'un; de maniere que l'un des deux ne fût qu'une émanation, un écoulement de l'autre.

Les deux Auteurs qu'on vient de citer, ſemblent nous mettre ſur la voie, lorſqu'ils font entrer les Perſes dans la liſte de ceux qui n'admetoient que deux principes. Il falloit donc que Mithras & Oromaze n'en fiſſent qu'un. Lequel des deux étoit principe de l'autre? Mithras, ſans doute. Plutarque, en commençant le récit de la Fa-

[redacted]

& que d'un autre côté, on ne dit point que Mithras soit né, il s'ensuit évidemment que Mithras ne peut être que le principe ou le pere d'Oromaze.

Selon Hesychius, Mithras étoit le premier des Dieux chez les Perses (1). *Mihr*, selon quelques Interprêtes, signifie *grand, maître unique*. On cite une inscription où Mithras est nommé le Dieu invincible : *Deo soli invicto Mithra*. (2) Il y en a une autre qui le fait tout-puissant : *Omnipotenti Deo Mithra*. (3) De ces autorités, auxquelles on pourroit en joindre un grand nombre d'autres, on peut conclure que Mithras étoit chez les anciens Perses, ce que la Lumiere increéée étoit chez les Chaldéens, & Dieu chez les Hébreux.

Quand on dira que ces inscriptions sont en l'honneur du Soleil, il n'en résultera point de conséquence contraire à celle que nous tirons, puisque rien n'empêche que le Soleil ne soit devenu avec le temps,

(1) Ὁ πρῶτος.

(2) Ezech. Spanheim ad Jul. Cæs. *pag.* 144.

(3) Grut. *p.* 34. n. 6.

dans l'esprit des Perses, ce Dieu suprême & unique.

L'Écriture sainte ne nous dit-elle pas que Dieu a placé son trône dans le soleil? Il étoit assez naturel que d'un astre si éclatant, d'où part une action si forte, qui donne le mouvement & la vie à l'Univers, des peuples, qui d'ailleurs n'avoient point de préservatifs contre les sens, en fissent la Divinité même, & qu'ils adressassent leurs vœux à celui *qui voyoit tout, qui entendoit tout.* (1) Qu'importe dans quel lieu les Perses aient placé ce Dieu, dans les étoiles, dans l'éther, ou ailleurs? Il nous suffit qu'ils l'aient reconnu, comme premier & suprême. C'étoit par ce Dieu que juroit Cyrus : *Dieu de mes peres, Dieu très-haut!* (2) C'étoit celui que Xénophon appelle *le grand Dieu des Perses*, par excel-

[redacted]

Monde. (1) Voilà, ce ſemble, les caractères bien marqués d'un Dieu ſuprême, & par conſéquent unique. Ces caractères n'ont point été donnés à Orimaze, né d'un autre Dieu ; ils ne peuvent donc appartenir qu'à Mithras. Mithras étoit donc le Dieu ſuprême des Perſes.

Quelle étoit la nature eſſentielle de ce Dieu ?

Les Perſes, ſelon tous les Auteurs, ſe repréſentoient la Divinité ſuprême comme un Feu animé & intelligent, dont les rayons & l'action ſe répandoient dans tout l'Univers ; un Feu, dont, ſelon toute apparence, le ſoleil étoit le centre & la ſource, & dont tous les aſtres, & même toutes ſortes de flammes, n'étoient que des parties détachées, plus ou moins pures, ſelon qu'elles avoient reçu en elles plus ou moins de ſubſtance étrangère. Comme ce Feu principe étoit le Dieu ſuprême, les feux émanés ne pouvoient être que des Dieux ſubalternes, des miniſtres, des génies.

(1) Ποιητὴν ϗ πατέρα de Antr. Nymph.

M. Hyde (1), & quelques autres Savans, ont prétendu que ces feux, & le soleil lui-même, n'étoient point regardés par les Perses comme des Dieux, mais seulement comme des images ou des symboles de la Divinité. M. Hyde peut avoir raison, s'il ne parle que des Perses savans & éclairés, qui ont eu sans doute, comme par-tout ailleurs, des idées plus justes que celles du peuple. Mais il y a toute apparence que le gros de la nation arrêta son hommage au soleil, à la lune, à toute l'armée des cieux, comme parle l'Écriture; peut-être même à ces lampes tutélaires qu'ils entretenoient dans leurs oratoires & dans leurs temples; & sur-tout à ce brasier éternel du grand Pyrée, où l'Archi-mage avoit seul le droit de brûler l'encens au nom de toute la nation. On a vu des peuples adres-

[redacted]

des idoles de bois, de pierre, ou de métal; les Égyptiens pourſuivoient, l'encenſoir à la main, un chat, un chien, un ſcarabée; & les Perſes ſe feroient contentés pendant vingt ſiecles, d'accorder le ſimple honneur de repréſentant à l'aſtre, ou à l'élément le plus brillant, le plus actif, le plus durable, le plus bienfaiſant, qu'ils auroient choiſi dès le commencement pour être le ſymbole de la Divinité! N'y eût-il que le penchant naturel de l'eſprit humain, les figures auroient pris la place de l'objet figuré, & ceux même des mages qui ſe ſeroient élevés par leur ſageſſe juſqu'au Feu eſſentiel, ſe feroient réunis au peuple dans le culte & la pratique.

Du Feu, Dieu & principe ſuprême, étoient nés, ſelon les mages, Oromaze & Arimane, tous deux ſoumis à la médiation du grand Dieu, qui avoit le droit & le pouvoir de les contraindre, ſinon de vivre en amis, du moins de ſe contenir dans l'obéiſſance.

Ces deux Dieux pouvoient être nés

tous deux par une même génération ; l'un comme *lumiere*, l'autre comme *ténebres* (1) : l'un, comme une émanation ſubſtantielle ; l'autre, par une néceſſité de conſéquence, à peu près comme l'ombre ſuit le corps. (2) Du moins eſt-ce ainſi qu'un Arabe moderne (Shariſthani) prétend l'expliquer. Ils imaginoient un océan de lumiere dans le ciel des cieux, d'où s'élançoient des ruiſſeaux de feu, qui ſe répandoient au loin, & qui s'affoibliſſant à meſure qu'ils s'éloignoient de leur ſource, s'éteignoient enfin dans l'eſpace. En raiſonnant par le principe des contraires, les ténebres devoient avoir leur eſſence pleine & opaque au-delà du point de l'extinction de la lumiere, & s'affoiblir en remontant vers la lumiere : c'étoient deux ſubſtances qui ſe croiſoient

[redacted]

tique mêlée de combats, de victoires, avec tous leurs détails, tels qu'ils pouvoient sortir de cerveaux brûlans, échauffés encore par la superstition. Voici de quelle maniere Plutarque a raconté cette fable dans son Traité d'Isis & Osiris. (1)

« Les Perses disent qu'Oromaze, né de la Lumiere la plus pure, & Arimane, des Ténebres, se font mutuellement la guerre : Que le premier a engendré six Dieux, qui sont la Bienveillance, la Vérité, le Bon-Ordre, la Sagesse, la Richesse, la Joie vertueuse : Que le second en a de même engendré six, contraires aux premiers : Qu'ensuite Oromaze s'étant fait lui-même trois fois plus grand qu'il n'étoit, s'est élevé au-dessus du Soleil, autant que le Soleil est au-dessus de la Terre; & qu'il a orné le ciel d'étoiles, dont une entr'autres (c'étoit Sirius) avoit été établie comme la sentinelle des cieux, ou la garde avancée des astres : Qu'il fit, outre cela, vingt-quatre autres Dieux, qui furent mis

(1) *Pag.* 369. F.

dans un œuf : Que ceux qui furent produits par Arimane, aussi au nombre de vingt-quatre, percèrent l'œuf, & mêlèrent ainsi les maux avec les biens ; mais qu'il viendra un temps, marqué par les destins, où Arimane, après avoir amené la peste & la famine, sera lui-même entierement détruit : Qu'alors la Terre, sans aucune inégalité, sera le séjour des hommes, tous heureux, parlans la même langue, vivans sous la même loi. Théopompe ajoute, que selon les Mages, l'un de ces Dieux doit être trois mille ans vainqueur, & l'autre vaincu : Qu'ils feront trois autres mille ans à combattre l'un contre l'autre, & à détruire leurs ouvrages réciproquement : Que Pluton (c'est-à-dire, Arimane,) périra, & que les hommes, revêtus de corps transparens, jouiront d'un bonheur inaltérable :

[redacted]

travail. Telle est la mythologie des Mages. »

Il faudroit être bien hardi pour entreprendre de faire de ces idées bizarres un systême suivi. Si par hasard on y réussissoit, ce seroit presque une preuve que l'explication ne seroit pas juste. Ceux qui ont essayé des conjectures sur quelques-uns des traits pris séparément, prétendent que ces six Dieux engendrés par Oromaze, *la Bienveillance, la Vérité, &c...* ne sont que six attributs de ce même Dieu ; que cette extension d'Oromaze, qui se fait trois fois plus grand qu'il n'étoit, est la formation du ciel & des astres, produits par les vibrations de la lumiere, dans les espaces célestes : le nombre trois, dit Plutarque, ne signifiant que le plus haut degré de comparaison ; comme quand on dit, *trois fois heureux*, pour, *très-heureux*. Ainsi cette triple extension ne seroit que l'action de Dieu portée en tout sens dans l'espace, à la plus grande distance possible. L'œuf, dans toute l'antiquité, étant l'emblême du monde,

par ſa forme, & ſur-tout par le germe de fécondité qu'il renferme, les vingt-quatre Dieux enfermés dans l'œuf, ſeront vingt-quatre conſtellations, dont douze au midi, douze au ſeptentrion. Arimane perça l'œuf, s'introduiſit dans le monde, & affecta de ſes malignes influences ces vingt-quatre Dieux, ſoit en les couvrant de ténebres ſous l'hémiſphere, ſoit en corrompant leurs bénignes influences par le mêlange de ſa malignité. Mais un temps viendra où Arimane, & avec lui le mal, ſera anéanti; Oromaze même ſera enſeveli dans un profond ſommeil, pour ſe réveiller bientôt après, & recommencer ſans doute un nouvel ordre de choſes & un nouveau monde. Oromaze ſera donc endormi; Arimane ſera anéanti; ils étoient nés tous deux d'un même principe: qui veillera, qui

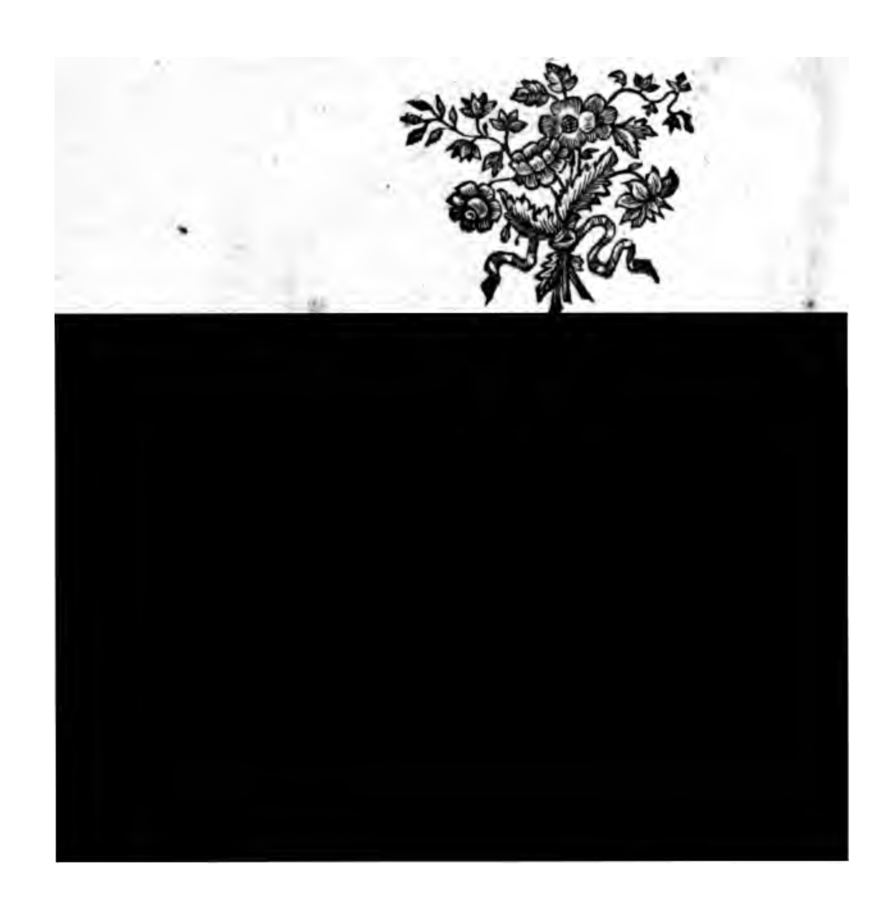
[redacted]

elle-même, & peu utile pour nous, que la duplicité de principes n'étoit pas telle chez les Perses, au moins dans les commencemens, qu'on l'a supposée depuis. Ces deux principes n'étoient que secondaires; l'un d'eux n'étant que la substance prolongée du premier, & l'autre paroissant moins un être qu'un inconvénient résultant de la maniere dont la substance avoit été employée dans le systême du monde actuel. (1)

J'ai cru qu'il feroit inutile de nous arrêter sur les Indiens, dont il n'y a aucune espece de monumens antérieurs à l'expédition d'Alexandre. Ceux même que nous avons depuis cette époque n'étant pas revêtus d'une autorité suffisante pour statuer sur les opinions anciennes de ces peuples. Il y a apparence qu'elles étoient les mêmes que celles des Perses. Lorsqu'Alexandre arriva chez eux, on y parloit d'un Dieu-lumiere, qui avoit formé le monde, qui le gouvernoit; on y admettoit des

(1) *Voyez* M. Bruker, *tom. I.*

Dieux ſubalternes ; on y debitoit même quelques principes de Phyſique, mais qui ſentoient trop l'helléniſme, pour être d'une haute antiquité. Nous ne nous arrêterons pas non plus aux Arabes, par la même raiſon. L'Égypte nous offre une plus ample matiere : & ſes opinions jointes à celles des Perſes & des Chaldéens, ſuffiront pour nous mettre en état de juger des penſées de tout le reſte de l'Orient.



ARTICLE V.

Doctrine des Égyptiens sur les Causes premieres,

ou OSIRIS, ISIS ET TYPHON.

LA Perse & l'Inde ont été peuplées par les enfans de Sem : l'Égypte l'a été par ceux de Cham. L'Écriture sainte donne à l'Égypte le nom de ce patriarche, *Terra Cham*, qu'elle porte encore dans la langue des Coptes (1). De ce nom adouci, est venu, selon quelques Savans, le surnom de Jupiter Amon, ou Amus, ou Hammon, à qui furent consacrées des villes & des temples, dont un entre autres, célebre par ses oracles, fut visité par Alexandre (2).

Quoique ce Patriarche eût été chargé de la malédiction de son pere Noé, il ne

(1) Jablonsk. 2. 2. §. 10.

(2) Selon d'autres, Amon signifie le Soleil dans le Belier. *Voyez* Jablonsk. 2. 2. Ce qui n'exclud pas nécessairement l'autre opinion, pourvu qu'on distingue les temps.

faut pas croire pour cela qu'il ſoit devenu tout d'un coup infidele, ni qu'il ait renoncé ſur le champ à l'idée ou au culte du vrai Dieu. Un pareil renoncement n'eſt, ni ne peut être, l'effet d'un accès de colere ou d'un mouvement de dépit. Ce ne fut tout au plus, qu'après pluſieurs ſiecles, que ſes enfans, ayant changé en culte les honneurs qu'ils rendoient à leur pere commun, purent faire de lui une eſpece de divinité tutélaire & nationale, ſans toutefois renoncer à la croyance ni à l'idée d'un Dieu ſuprême, qui s'eſt toujours conſervée dans les nations. Le plus ſuperſtitieux de tous les peuples n'étoit point fait pour abandonner aucun Dieu, quel qu'il fût, lorſqu'une fois il avoit commencé à le reconnoître comme Dieu. Mais ils firent entrer tant d'alliage dans leur culte; ils y [redacted]

ſiecles, ce que ces peuples ont imaginé ſur les cauſes productrices & conſervatrices de l'Univers ?

Nous avons ſur cet objet un ouvrage de Plutarque ; écrit avec une ſorte de gravité religieuſe, qui annonce non-ſeulement les recherches & les ſoins de l'auteur, mais encore ſon reſpect pour le ſujet qu'il traite. Or quand un homme tel que Plutarque a traité une matiere avec ces diſpoſitions, on peut être aſſuré que s'il n'a pas dit tout ce qui étoit, il a dit du moins tout ce qu'on ſavoit de ſon temps. Mais avant que de l'entendre, il eſt néceſſaire d'expoſer les principaux points d'un ſyſtême Égyptien, beaucoup plus ſimple que celui qu'il nous expoſe, & par conſéquent plus ancien : en quoi nous ſuivrons les gradations de l'eſprit, auſſi-bien que celle du ſujet & des temps.

On trouve dans la plus haute antiquité Égyptienne deux noms, *Athyr* & *Kneph*, qui répondent aſſez exactement aux deux idées fondamentales qu'on a

vues chez les Chaldéens & chez les Perſes.

Le mot Athyr, Athur, Athor, (car c'eſt toujours le même mot, ſous ces terminaiſons différentes,) ſignifioit dans l'origine, *la Nuit, les Ténebres;* mais ces Ténebres, qui avoient été le berceau de la Nature univerſelle, qui en contenoit les principes & les élémens, & que toutes les Coſmogonies ont connues ſous les noms de Cahos, d'Érebe, de Matiere confuſe, d'Eſpace informe, ſelon les différens langages des temps & des lieux. Les Égyptiens firent de cette notion un perſonnage ſymbolique, & même une Divinité, mere de tous les êtres, qui, répondant à peu près à la Vénus céleſte ou Uranie des Grecs, à leur Lucine, ou Lune, ou Ilythye, ou même à leur Junon (1), renfermoit dans ſon vaſte ſein tous les corps, dont l'aſſemblage [redacted]

Athrybitès; & dans ce Nôme, une ville nommée *Atharbechis*, dont Strabon a rendu le nom par celui de *ville de Vénus* (1), à cause du temple qui y étoit consacré à cette Déesse. D'un autre côté, Hesychius nous apprend qu'il y avoit en Égypte un temple de Vénus *ténébreuse*.

Le même nom d'Athyr fut donné à la Vache mystique, qui étoit le symbole vivant de la Déesse, selon l'usage du culte Égyptien (2). Cet animal au large ventre, offrant dans son lait une nourriture abondante & toujours prête, présentant sur sa tête le croissant de la néoménie, figuroit assez bien cette Divinité, mere & nourrice des êtres, qui se renouveloit tous les mois dans le ciel sous la figure de cornes renaissantes.

Enfin Athyr fut le nom d'un mois Égyptien (3) qui répondoit à notre mois de novembre; lorsque le soleil s'approchant du capricorne, rend les jours plus courts &

(1) XVII. 803. Hérodote, Lib. 2. 41.

(2) Ἀθὼρ, καὶ βοῦς. Hesych.

(3) Ἀθὼρ μήν. Hesych.

les nuits plus longues. Ce mois étoit conſacré aux fêtes de la *Nuit.* On y promenoit un bœuf, ſymbole du jour ou du ſoleil, couvert d'un drap noir, ſymbole de la nuit; & depuis le 7 juſqu'au 10, on pleuroit cette fête, qui avoit le même fond que celle d'Adonis chez les Phéniciens & en Aſſyrie (1).

Toutes ces dénominations nous apprennent aſſez clairement que les Ténebres, diviniſées ſous le nom de Vénus, & caractériſées ſous l'emblême d'une vache, étoient, dans le commencement, honorées en Égypte (2) comme un des principes originaires & univerſels, comme le lieu, *la matiere* & la mere des Êtres. On les chantoit dans les cantiques ſacrés; on en répé-

(1) Plutarq. *de Iſ. & Oſ. pag.* 366. Selon Macro- [redacted]

long ſéjour que faiſoit ſon époux chez Proſerpine.

toit trois fois le nom : *O Nuit! Nuit ſacrée! Nuit mere de tout!* C'eſt Damaſcius qui nous l'apprend, dans ſon Livre des Principes (1).

A cette premiere divinité, les Égyptiens en joignoient une autre, qu'ils nommoient *Kneph*, ou *Emeph*, mot qui dans leur langue ſignifioit *Bon, Bienfaiſant*, & dont ils faiſoient le principe de l'ordre, la cauſe artiſte de l'Univers, éternelle & immortelle (2). Ils peignoient ce Dieu ſous la forme humaine, pour marquer ſon intelligence (3); androgyne (4), pour ſignifier ſon indépendance abſolue dans ſes productions; ayant ſur la tête un épervier, pour déſigner ſon activité; avec un œuf ſortant de ſa bouche, pour indiquer ſa fécondité. De cet œuf étoit ſorti Phthas, ou le Feu, d'où les Grecs ont formé leur Vulcain (5)

(1) Cudworth. Syſt. intel. 337.

(2) Il avoit ſon temple dans l'iſle Eléphantine, où il en ſubſiſte encore des reſtes.

(3) Horapol. 1. 12.

(4) Plut. *de Iſ. & Oſ.* 359. D.

(5) Euſeb. Præp. Ev. 3. 12. Cicéron en parle, *de Nat. Deor.* 3. 22. Iamb.

ou Éphaïſte. Ce mot ſignifioit, & ſignifie encore en Copte, *Celui qui fait, qui dirige, qui ordonne* (1). C'étoit à ce même Phthas qu'on prétend que s'adreſſoit ſous un autre nom, la fameuſe inſcription du temple de Saïs, qui ſe terminoit par ces mots : *Le fruit que j'ai produit eſt le Soleil* (2). C'étoit à lui qu'étoient élevées les Pyramides, dont la forme ſymbolique de feu repréſentoit les rayons du ſoleil : *radiorum ſolis argumentum in effigie eſt* (3). Les rois d'Égypte en faiſoient leurs tombeaux, autant par orgueil que par religion, pour que leurs corps paruſſent dépoſés dans le ſein même de la Divinité.

Il ſuffit d'avoir indiqué ces principes, qui, comme l'on voit, ſe réduiſent toujours à deux ; dont l'un reçoit la forme, l'autre l'ordonne & l'applique. C'étoient les Dieux

[redacted]

des Égyptiens, connus par l'esprit. Ils en eurent d'autres, qu'ils connurent par les sens, le soleil, la lune, les astres, les élémens, qu'ils confondirent souvent avec les premiers. On va les voir dans le récit de Plutarque (1).

Rhéa ayant eu un commerce secret avec Chronos ou Saturne, le Soleil en fut instruit ; & aussi-tôt celui-ci prononça contre elle cette malédiction : *Puisses-tu n'enfanter en mois, ni an.* Mais Hermès, ou Mercure, épris d'amour pour la même Déesse, chercha les moyens de la soustraire à l'effet de cet anathême. Il s'avisa de jouer aux dés avec la Lune, à qui il gagna heureusement la soixante-dixieme partie de ses clartés (2). Il en composa cinq jours, qui, n'étant ajoutés à l'année que par intercalation, ne furent en effet compris *en mois, ni an.* Rhéa prit justement ces cinq jours, pour

(1) *Pag.* 355. D.

(2) C'est la soixante-dixieme partie de chaque jour, qui, en un mois, fait à-peu-près dix heures ; en douze mois, cinq jours. *Voyez* Scalig. *de Emend. temp. l.* 3.

mettre au monde les enfans qu'elle portoit dans son sein ; & depuis leur naissance, ces jours, nommés *épagomenes*, c'est-à-dire, *ajoûtés*, furent autant de jours de fête dans lesquels les Égyptiens célébroient la naissance des Dieux (1).

Osiris naquit le premier jour. On entendit, dans le moment de sa naissance, une voix qui annonçoit que *le Maître de toutes choses arrivoit à la lumiere*. Un certain Pamilès, qui alloit puiser de l'eau à la fontaine de Jupiter, entendit une autre voix qui lui commandoit de crier, *que le grand Roi bienfaiteur étoit né*. Arouéris naquit le second jour. Typhon parut le troisieme. Celui-ci n'étoit point à terme : il s'élança par le flanc de sa mere, qu'il déchira en naissant. Isis naquit le quatrieme jour ; & le cinquieme, Nephthys, dont le nom a

[redacted]

Osiris & Arouéris furent engendrés par le Soleil, Isis par Hermès, Typhon & Nephthys par Saturne.

Nephthys épousa Typhon. Osiris & Isis s'aimèrent dès le sein de leur mere; & de leur amour étoit provenu Arouéris, que les Égyptiens appellent Orus, & les Grecs Apollon.

Osiris parcourut l'Univers, & le remplit de ses bienfaits. Mais Typhon ayant conjuré contre lui, l'enferma dans un coffre, & le jeta dans une des bouches du Nil, d'où il fut porté à la mer. La malheureuse Isis chercha long-temps ce coffre précieux. Elle le trouva enfin dans le royaume de Biblos, où elle pleura son époux. Mais bientôt Typhon se rendit maître du corps même d'Osiris, & le partagea en quatorze parties, qu'Isis recueillit encore, à une seule près, qui avoit été dévorée par les poissons.

Osiris apparut à son fils Orus, & lui donna des instructions qui le mirent en état de remporter une victoire complette

fur Typhon, lequel fut fait prifonnier à fon tour, puis remis en liberté par Ifis. Orus en fut fi irrité, qu'il ôta à fa mere les marques de la royauté qu'elle avoit fur la tête. Mercure les remplaça par une coëffure qui avoit la forme d'une tête de vache. Typhon intenta un procès à Orus fur la légitimité de fa naiffance. Mais Orus fut jugé légitime par les Dieux mêmes; & depuis ce temps, il acheva de défaire entierement Typhon dans deux autres combats.» Tels font les points principaux de la fable Égyptienne, felon Plutarque.

Avant que de commencer ce récit bifarre, Plutarque avoit eu la précaution de dire à fon lecteur, que dans les cérémonies Égyptiennes, il n'y avoit ni fuppofition, ni fables vaines, ni chofes fans raifon; que tout y étoit fondé fur des prin-

[redacted]

des ſphinx à l'entrée de leurs temples (1); pour marquer le ſecret des cérémonies ſaintes, & le voile myſtérieux qui couvre la marche de Dieu dans la Nature. Enfin il ajoute (2) que ceux qui prendroient ces récits à la lettre, mériteroient, uſant des termes d'Eſchyle, *qu'on leur crachât au viſage;* parceque des Divinités heureuſes, des Natures immortelles, ne peuvent être expoſées à de ſi indignes traitemens. D'où il conclut qu'il ne faut pas s'en tenir à l'écorce de la fable, & qu'on doit chercher la vérité ſous les enveloppes qui la cachent.

Avant que de donner ſon explication, Plutarque en propoſe pluſieurs autres, qu'on ne peut voir ici qu'avec plaiſir; d'autant plus, dit-il lui-même, qu'il n'y en a pas une qui n'ait quelque choſe de vrai.

(1) On en voit encore dans les ruines de l'Egypte, placés ſur deux lignes, formant de longues avenues qui conduiſent aux temples.

(2) De Iſ. & Oſ. 358. E.

I. EXPLIC. de la Fable Egyptienne. 859. E. « Quelques-uns ont cru que les personnages d'Isis, Osiris & Typhon ont été des rois, des princes à qui leurs grandes vertus ont mérité les honneurs de l'apothéose. Cette explication est fort simple. Il semble même qu'il y ait de la décence d'appliquer ainsi à des hommes, ce qui ne peut être appliqué à des Dieux. Mais aussi je crains bien, continue Plutarque, que ce ne soit ébranler des bornes sacrées, & renverser la croyance de tant de siecles, de tant d'hommes & de nations, qui ont pensé tout autrement. Je crains que ce ne soit ouvrir la porte à l'athéisme & à l'irreligion, & donner trop de faveur aux impostures d'Evhémerus de Messène (1) qui, transformant les Dieux en grands hommes, en princes, en rois, a semé l'impiété dans tout l'Univers.... On chante en Assyrie

[redacted]

Manis, appellent *Maniques*, toutes les belles & grandes actions : Cyrus a conduit les Perses & Alexandre les Macédoniens, jusqu'au bout du monde, & on ne les a regardés que comme de grands rois. S'il y en a eu que la vanité, la jeunesse & l'ignorance aient emporté jusqu'au point de recevoir des temples & des honneurs divins; à leur gloire, qui n'a fait que passer, a succédé la honte & l'ignominie:

En peu de jours leur folle renommée
S'en est allé en vent & en fumée. AM.

on les a arrachés de leurs temples comme des malfaiteurs refugiés dans des lieux saints; à peine leur a-t-on laissé leurs tombeaux.... Apelle avoit peint Alexandre tenant en main un foudre. Lysippe blâma cette flatterie, & se contenta d'armer ce héros d'une simple lance; disant pour raison, que le temps respecte la vérité, & détruit les faux honneurs *.

Quelque plausible que soit ce raisonnement de Plutarque, il y a des Savans qui persistent dans l'opinion d'Evhémere, &

qui s'obſtinent à croire que les prêtres intéreſſés cachèrent ſoigneuſement la vérité, de crainte que le ſacerdoce ne tombât avec les ſacrifices.

Mais n'étoit-il pas aiſé aux prêtres de concilier leur intérêt, même avec le ſyſtême d'Evhémere ? Ne pouvoient-ils pas dire qu'Oſiris étant vraiment un Dieu, & Iſis une Déeſſe, on avoit dans l'antiquité, donné leurs noms à des rois ſages & à des reines vertueuſes, pour honorer leurs vertus; & qu'ainſi la mort de ces rois & de ces reines n'étoit pas un préjugé contre la divinité des êtres dont ils portoient les noms? Ne pouvoient-ils pas dire que ces rois étoient les divinités mêmes des cieux, deſcendues dans des corps mortels, qu'elles avoient animés pendant un certain temps, après quoi elles étoient retournées dans le ſéjour céleſte : *ſerus in cœlum redeas ?* (1)

[redacted]

qui, quel qu'il fût, auroit toujours suffi aux prêtres pour assurer leur état? Tous les autres peuples en avoient un : bêtes, bois, pierres, taillées ou brutes, tout avoit été reçu. Les prêtres Egyptiens auroient donc pu avouer que les Dieux qu'on adoroit avoient été des hommes, sans perdre leurs avantages. Qu'il y ait eu de l'historique dans la Mythologie Egyptienne, qu'il y ait eu du physique, du moral; bien loin de nous en défendre, nous croyons que cela n'a pas besoin de preuve. Mais nous croyons en même-temps que si le récit Egyptien s'adapte plus naturellement aux idées cosmologiques qu'à toutes les autres, on doit en conclure que les symboles ont été inventés pour elles dans l'origine, & qu'ils n'ont été ensuite appliqués aux autres objets que par analogie. Venons aux autres explications.

Platon, Pythagore, Xenocrate & Chrysippe ont pensé, d'après les anciens Théologiens, que les récits touchant Osiris, Isis & Typhon ne regardoient ni les Dieux, ni

II. EXPLIC. 360. D.

les hommes, mais les Démons, qui sont des substances intermédiaires entre les Dieux & les hommes, & dont les uns, comme Osiris & Isis, sont bons; & les autres, comme Typhon, sont mauvais.

III. Explic. 863. D. Il y a une troisieme explication encore plus simple : c'est de dire que comme chez les Grecs Saturne est le temps, Junon l'air, Vulcain le feu; de même, chez les Egyptiens, Osiris est le Nil, qui a commerce avec la Terre; & que Typhon est la Mer, dans laquelle le Nil se jette & se perd.

IV. Explic. 864. A. Il y en a une quatrieme, donnée par les prêtres les plus savans, & qui n'est qu'une extension de la troisieme. Ils entendent par Osiris, non-seulement le fleuve du Nil, mais en général toute vertu ou principe d'humidité ; parcequ'ils prétendent que [redacted]

tout principe de sécheresse & de stérilité, contraire au principe de fécondité.

V. EXPLIC. 368. D. Enfin il y en a qui croient que tout ce récit fabuleux ne désigne que les éclipses.

VI. EXPLIC. 369. A. Après toutes ces explications, Plutarque arrive à la sienne, qui contient le développement des Causes, telles qu'elles ont été connues des Sages, chez toutes les Nations. « Il ne faut pas, dit-il, s'imaginer que les principes de l'Univers soient des corps inanimés, comme l'ont pensé Démocrite & Epicure; ni qu'une matiere sans qualité soit ordonnée & organisée par une seule Raison ou Providence, maîtresse de toutes choses, comme l'ont dit les Stoïciens. Car il n'est pas possible qu'un seul être, bon ou mauvais, soit la cause de tout, Dieu ne pouvant être la cause d'aucun mal. L'harmonie de ce Monde est une combinaison de contraires, comme les cordes d'une lyre, ou la corde d'un arc, qui se tend & se détend : *Jamais*, à dit le poëte Euripide, *le bien du mal n'est séparé* :

L'un eſt toujours par l'autre tempéré,
Afin que tout au Monde en aille mieux. AM.

Or cette opinion des deux principes eſt, dit toujours Plutarque, de toute antiquité. Elle a paſſé des Théologiens & des Légiſlateurs aux Poëtes & aux Philoſophes. L'Auteur n'en eſt point connu; mais l'opinion elle-même eſt conſtatée par les traditions du genre humain : elle eſt conſacrée par les myſteres & par les ſacrifices, chez les Grecs & chez les Barbares : tellement qu'on ne peut dire ni que l'Univers flotte au haſard, ſans intelligence & ſans guide; ni qu'il y ait en lui une Raiſon unique qui tienne les rênes & dirige le timon; mais qu'il y a pluſieurs principes, & que de leur contrariété naît le mêlange du bien & du mal. Car la Nature ne produit rien ici bas qui ſoit ſans ce mêlange. On ne peut

[redacted]

traires, deux puiſſances oppoſées, qui portent l'une vers la droite, l'autre vers la gauche, & qui gouvernent ainſi notre vie, de même que le monde ſublunaire, qui par cette raiſon eſt ſujet à tant de changemens & d'irrégularités de toute eſpece. Car ſi rien ne peut ſe faire ſans cauſe, & que le bon ne puiſſe être cauſe du mauvais, il eſt abſolument néceſſaire qu'il y ait une cauſe pour le mal, comme il y en a une pour le bien (1). »

Ce principe général établi, Plutarque prouve par les détails, que tous les peuples & tous les Sages ont admis cette duplicité de cauſes, dans tous les temps (2). « Les Perſes avoient Oromaze & Arimane; les Chaldéens, les aſtres bons & les mauvais; les Grecs, dans les temps fabuleux, Jupiter & Pluton, Mars & Vénus, dont eſt

(1) Dans toute l'antiquité Grecque & Barbare, on a connu non-ſeulement des Dieux viſibles, mais des Dieux intelligibles, & les Egyptiens en particulier. *Jablonsk*. Proleg. *pag.* 44 & ſeq. *Voyez* les deux Orus de Plutarque, *Iſ.* & *Oſ. pag.* 373. C.

(2) Ibid. *p.* 370. C. D.

née l'Harmonie (1). Héraclite a dit que la Difcorde étoit la mere & la maîtreffe du Monde : Empédocle a nommé le principe du bien, Amour & Amitié, & fouvent Harmonie à la douce voix; & le principe du mal, Combat fanglant & Noife peftilente. Les Pythagoriciens appellent le bon principe, la Monade, le Fini, le Permanent; & le mauvais, la Dyade, l'Infini, le Changeant. Anaxagore nomme l'un, Efprit, Intelligence ; & l'autre, Infini, ou Informe : Ariftote, l'un, Forme, & l'autre, Matiere. Platon enveloppant fa penfée, appelle la caufe du bon, *le Même*, & celle du mauvais, *l'Autre*...» En deux mots, tous les peuples qui ont été puifer chez les Egyptiens, ou chez qui les Égyptiens ont été puifer, ont admis deux caufes, l'une à l'autre contraires : donc il eft très-

[redacted]

augmente. Si ces veſtiges ſont clairs & évidens, la probabilité ſe change en certitude. Donc on peut expliquer la fable Egyptienne par les deux principes ; donc on le doit.

Reſte à ſavoir ſi ces deux principes ſont marqués aſſez ſenſiblement dans la fable Egyptienne. Plutarque en eſt intimement perſuadé. Il conçoit le Monde comme un Tout compoſé d'un corps & d'une ame, mais d'un corps & d'une ame compoſés eux-mêmes de puiſſances contraires. Or ces puiſſances ſont, ſelon lui, déſignées par les noms des Dieux Egyptiens. « Ainſi dans l'ame du Monde, la Raiſon, qui eſt la cauſe du bien, ſera Oſiris ; & dans le corps, tout ce qui eſt ordonné, ſtable, ſain, par rapport aux temps, aux combinaiſons, aux retours périodiques, ſur la terre, dans l'air, dans l'eau, dans le ciel, dans les aſtres, ſera l'écoulement d'Oſiris, ſon image exprimée. De même tout ce qui eſt paſſionné, rebelle, déraiſonnable, déſordonné dans l'ame du Monde, ſera Ty-

phon ; & tout ce qui eſt maladif, tumultueux, mal aſſorti, déplacé dans le corps du Monde, tout ce qui produit les obſcurciſſemens du ſoleil, les diſparitions de la lune, ſera l'ouvrage de Typhon, portant le caractere du mal & de la deſtruction. Auſſi a-t-on donné à Typhon le nom de Seth, qui ſignifie, *brutal, violent*, quelquefois *renverſement*. On lui a donné auſſi celui de Bebon, qui ſignifie *enchaînement*, pour faire entendre que ſans la réſiſtance que Typhon y oppoſe, tout iroit à ſa plus grande perfection (1). »

Mais ce n'eſt point aſſez de ce coup d'œil général ſur Typhon & ſur Oſiris ; il faut entrer dans quelques détails, & voir s'ils peuvent ſe concilier avec cette explication.

On ne s'aviſera pas, je crois, de chercher dans l'hiſtoire aucun trait auquel on

[redacted]

ſable ne peut avoir de ſens que dans la Mythologie, & en ſuppoſant que Rhéa repréſentoit l'état primitif des êtres. Les Egyptiens ne connoiſſoient pas Rhéa, mais ils connoiſſoient Athyr, à qui ils donnoient tous les attributs de Rhéa.

Les époux de Rhéa ont des caracteres ſymboliques qui s'accordent avec le ſien. Saturne eſt le premier. Si Rhéa eſt la maſſe élémentaire, que peut être Saturne, ſinon le Temps fatal, qui engendre & fait éclore les différens êtres, qui marque les momens du débrouillement & de la combinaiſon des principes?

Le ſecond époux de Rhéa eſt le Soleil ou le Feu, principe univerſel d'activité, ſans lequel la Matiere & le Temps n'auroient rien produit. Les Egyptiens lui donnoient le nom de Phthas ou Vulcain, *Phtha aperuit.*

Qu'auroient produit le Temps & le Feu, ſi Mercure, Dieu artiſte, n'eût été le troiſieme époux de Rhéa, s'il ne ſe fût joint à Saturne & au Soleil, pour deſſiner & or-

ganiſer la lyre du Monde, & faire naître l'Harmonie à la douce voix? C'eſt donc lui qui a déterminé les formes ſymmétriques des êtres, chacune dans leurs eſpeces. Fable pour fable, il faut convenir que celle-ci commence auſſi raiſonnablement qu'aucune autre.

Le moment de la naiſſance des cinq Dieux arrive. Oſiris naît le premier. Il *eſt* revêtu d'une robe toute lumineuſe, ſans aucune ombre, ſans mêlange de couleurs (1) : cette image reſſemble bien à celle de la lumiere primitive. Il a pour femme Iſis, dont on verra les caracteres dans un moment; pour fils Orus, & pour ennemi *Typhon*, qui l'enferme en un coffre. Dans l'*hiſtoire* civile on pourra faire, ſi l'on veut, d'Oſiris, un bon roi, tantôt vainqueur, tantôt vaincu; dans la phyſique,

[redacted]

ce sera peut-être le ciel ou le soleil : mais dans la théologie des prêtres & des sages, puisqu'il y avoit des sages en Egypte, qui empêche que ce ne soit le principe actif de l'ordre & de tout bien ? *Os-iri*, en Cophte, *Dominus fabricator* (1).

Isis est l'épouse d'Osiris. Sa robe n'étoit pas toute lumineuse comme celle de son époux, elle étoit au contraire variée de toutes les couleurs & de toutes les nuances qui sont dans la Nature. Osiris portoit la lumiere (2) ; Isis en rendoit toutes les différences & les modifications possibles, φύσις παναίολος.... Elle avoit tous les noms des Déesses, qui ont rapport à la maternité : πάντων μήτης. *I-si*, en Cophte, signifie encore *commune receptaculum*.

L'amour des deux époux avoit commencé avant leur naissance : Arouéris, ou Orus l'ainé en avoit été le fruit. A quel trait d'histoire pourra-t-on adapter ce con-

(1) Voyez M. Freret, *Défense de la Chron.* p. 367, & suiv.

(2) *Ibid.* C.

te burlesque? Il s'explique de lui-même, si on dit qu'Osiris est le principe de force & de bonté qui agit dans la Nature, & Isis le principe d'union & de sagesse, ou, si on veut, le principe qui desire l'ordre & les formes, qui les poursuit, à qui elles s'offrent. Ces deux principes, amis l'un de l'autre, concourent à former le plan du Monde, qui est Arouéris (1) : c'est leur enfant, renfermé avec eux dans le sein de Rhéa, c'est-à-dire, dans l'état primordial des Causes. Trois êtres métaphysiques, la pensée de Dieu, le desir de la Matiere, & le plan du Monde, résultat des deux autres. Ou si on veut passer au physique, l'action de Dieu, la forme reçue dans la Matiere, & le Monde, résultat des deux (2).

(1) Selon Timée de Locres, le *Monde sensible* [redacted]

sous-tendante soit égal au quarré des deux autres cô- [redacted]

Typhon, en naissant, déchira le flanc de sa mere ; trait qui caractérise sa nature pétulante & sa férocité. On le peignit dans les allégories comme un monstre à cent têtes, pour dire qu'il agissoit en différens lieux ; avec des mains sans nombre, pour montrer sa force & son activité ; son corps étoit couvert d'écailles & de plumes, parcequ'il agit dans l'air & dans les eaux ; ses bras s'alongeoient jusqu'au bout du monde ; il vomissoit la flamme ; il étoit loup, crocodile, hippopotame ; en un mot il réunissoit en lui tout ce qu'il y avoit de mauvais principes : *Tout ce qui est nuisible & qui a une partie propre à perdre ou à gâter, tout cela s'appelle Typhon.*

Enfin Nephthys parut le cinquieme jour. Ce mot signifie, *fin, perfection, mort, victoire, beauté achevée.*

pensées d'Osiris & d'Isis, pour former le plan du Monde. La même comparaison s'applique au Monde sensible qui, dans la mythologie Egyptienne, est Orus : qu'Osiris soit la cause intelligente, & Isis la cause matérielle, il résulte de leur action combinée un troisieme être, qui est Orus ou le Monde. *Voy.* Plut. *de Is. & Os.* 374. A.

Typhon épousa Nephthys; Osiris l'épousa aussi, mais secrettement : deux traits qui, joints à l'étymologie du mot, peuvent former l'idée emblêmatique du Monde sublunaire, où tout naît, croît, périt; où les élémens sont victorieux & vaincus tour à tour. C'est-là que Typhon regne avec empire, & par lui, la destruction & la mort. Osiris y a néanmoins quelque pouvoir, mais moindre que celui de Typhon, parceque'il semble qu'il y a dans ce Monde plus de mal que de bien : de-là les combats d'Osiris & de Typhon, & la victoire de celui-ci sur l'autre.

« Dans la Nature, dit Plutarque, Isis tient lieu de l'épouse; c'est elle qui reçoit l'action du principe qui engendre; c'est le récipient universel, la Déesse aux mille noms, Μυριώνυμος, parcequ'elle prend tou-

[redacted]

elle se présente à lui pour recevoir l'impression de ses idées... Car la génération des êtres n'est autre chose que l'image de l'Essence éternelle, empreinte sur la Matiere; & l'être formé n'est autre chose que l'impression de l'Être toujours être, *rendue par la Matiere.* »

« Ce n'est donc pas sans raison, continue Plutarque, que les fables Egyptiennes ont dit que l'ame d'Osiris étoit immortelle, & que son corps étoit déchiré, & ses membres dispersés par Typhon, & qu'Isis errante, alloit recueillant ces membres pour les remettre en leur place. L'Être par excellence, l'Intelligent, le Bon, est incorruptible & immuable; mais les êtres sensibles & corporels, qui reçoivent les idées de ce premier Être, comme la cire reçoit l'empreinte d'une figure, ne sont point permanens; parceque le sujet qui les reçoit, est désordonné, chassé du ciel en ces bas lieux, où il combat contre Orus, qu'Isis a engendré, comme l'expression sensible du Monde intelligible. »

En un mot, dans le langage de la Philosophie moderne, Osiris seroit Dieu, Typhon la Matiere animée par elle-même, de laquelle seroient sortis les quatre élémens avec leurs qualités contraires ; Arouéris seroit la pensée de Dieu, songeant à former le Monde ; Isis la Nature, ou, pour expliquer ce mot, la loi fondamentale de l'Univers, établie pour la formation, la perfection, pour la mesure & la durée des êtres, chacun dans leur espece. Orus seroit le Monde sensible, comprenant le ciel & la terre, & Nephthys le Monde sublunaire : c'est à quoi se *réduit* en derniers termes, la Cosmologie mystique des Egyptiens.

Quoique cette explication ait l'air du Platonisme, on ne croit pas que ce soit un préjugé légitime contre elle ; c'est peutêtre même une raison de plus pour l'ad-

[redacted]

que ressemblance avec celle des Egyptiens : elle doit aider à expliquer celle des Egyptiens, qu'on n'a qu'imparfaitement ; comme celle des Egyptiens, si on l'avoit, aideroit à expliquer celle de Platon, si on ne l'avoit pas. Dans le cas où nous sommes, on ne fait que reporter de Grèce en Egypte une partie de ce qui avoit été apporté d'Egypte en Grèce (1).

On insiste : Si les Philosophes Grecs avoient effectivement puisé leur doctrine en Egypte, ils auroient tous enseigné les mêmes dogmes : or... Cette conséquence pourroit être fausse, quand même ils auroient tous été en Egypte dans le même temps, dans les mêmes villes, sous les mêmes maîtres, parcequ'on sait qu'en philosophie les disciples font tous les jours des changemens dans les opinions de leurs maîtres. A plus forte raison ne sera-t-elle pas évidente, si les temps & les maîtres ont été différens. Mais que répondroit-on,

(1) Voyez *Défense de la Chronol.* par M. Freret, *pag.* 363.

si l'on disoit qu'effectivement tous les Philosophes Grecs, excepté les Corpusculistes, ont eu les mêmes pensées que les Prêtres Egyptiens? On pourra en juger par la suite de cette Histoire.

Mais les Egyptiens n'étoient-ils pas trop vains, trop méprisans pour les étrangers, trop intéressés à cacher le secret de leur doctrine? Ne peut-on pas croire qu'ils n'ont communiqué aux Grecs que des fables, que des contes faits à plaisir, pour amuser leur curiosité, & ne pas les renvoyer avec un refus absolu?

Quand les Egyptiens auroient tenu cette conduite avec tous les Etrangers, il y a eu un temps où il y auroit eu une exception en faveur des Grecs; lorsque la Grèce, unie par les mêmes intérêts, envoyoit à l'Egypte des secours contre les Perses,

[redacted]

séjour en Égypte, qui fut même admis aux mysteres d'Isis; que Platon, qui avoit tant de graces & d'éloquence; que Démocrite, Œnopidès, Eudoxe; que vingt autres, dont les fastes d'Egypte conservoient les noms (1), qui voyageoient avec considération, & qui avoient de quoi payer d'un riche retour les connoissances dont on leur auroit fait part: il est, dis-je, bien difficile de concevoir que de tant de dangers & de fatigues, dont le but unique étoit de s'instruire, ces grands hommes n'eussent remporté que des mensonges vains & des contes frivoles. Que les Prêtres Egyptiens leur en aient imposé sur quelques faits merveilleux de leur histoire, sur la haute antiquité de leur origine, dont peut-être ils étoient dupes eux-mêmes; qu'ils aient mis du mystere dans leur astrologie horoscopique, dans leur magie, dans leurs prestiges, pour en relever le mérite & se faire valoir aux yeux des étrangers; cela se conçoit: mais on conçoit aussi que les hommes dont nous

(1) *Voyez* Diod. Sic. 1. pag. 86. Ed. Hanow. 1604.

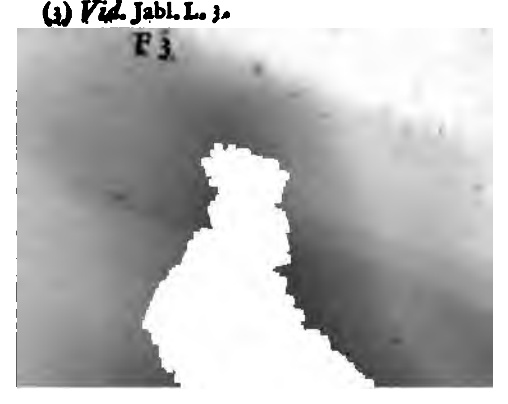
parlons ne se seront point obstinés à vouloir pénétrer dans l'intérieur de ces petites chimeres ; qu'ils auront aisément consenti à ces petites réserves de l'amour-propre Egyptien ; qu'ils auront même feint de les respecter, pour obtenir plus facilement des ouvertures sur les objets importans, tels que l'origine du Monde & son premier état, les révolutions arrivées dans le globe terrestre, la nature & le nombre des Dieux, leur providence & leur influence dans les choses humaines, les lois & l'art de gouverner les peuples, &c. Et est-il hors de doute que sur ces articles les Egyptiens auront répondu ce qu'ils savoient, parce-qu'il étoit de leur intérêt de paroître instruits ? D'où je conclus que Plutarque a pu, ainsi que d'autres Philosophes, connoître la vraie pensée des Egyptiens de

de la Matiere, identifiées avec Kneph & Athyr, ou la lumiere & les ténebres, ou le jour & la nuit, devinrent le ſoleil & la lune (1). On obſerva dans la courſe annuelle du ſoleil, & dans les mois de la lune, les points de départ, les milieux, les diviſions, qui eurent leurs rapports avec l'année ruſtique, civile & religieuſe, & qui furent marquées par des annonces. Ces annonces furent exprimées par des images différentes, la plupart humaines, dont les noms devinrent peu à peu, dans l'eſprit du peuple, des noms de perſonnages différens. Le ſoleil fut, ſelon ſes différentes poſitions ou ſes rapports, Oſiris, Ammon, Orus, Harpocrate, Hercule, Serapis, Mendès, Vulcain, &c. (2) La lune, de ſon côté, fut Iſis, Bubaſtis, Thermutis, Athyri, Io, Byto, ou Léto (3), ſelon ſes degrés d'accroiſſement & de décroiſſement. Chacun de ces noms forma ſa notion, eut ſes attributs,

(1) Diod. Sic. 1. *p.* 10. Euſeb. Prep. Ev. 3. 4. Sext. Emp. 5. adv. Mat. Porph. Epiſt. ad Anebon. Procl. in Tim. 1. *p.* 33. *Vid.* Jabl. L. 2.

(2) Macrob. Sat. 1. 18.

(3) *Vid.* Jabl. L. 3.



ses rapports de paternité, de filiation, d'influence magique sur les peuples & sur les particuliers. Les Prêtres aiderent au fanatisme, qui étendoit leur crédit. Les Princes ne s'y opposerent pas, par la même raison. Parmi les annonces des fêtes, il y avoit des animaux figurés, qu'on prit pour les types ou représentans de la Divinité. Le taureau représenta le soleil; la vache, Isis; l'épervier, Osiris; le chat, Diane. Des types inanimés, on passa aux types vivans; les animaux devinrent eux-mêmes des objets de vénération (1). Les Grecs & les Romains rioient. Cependant la stupidité de leur culte descendoit encore plus bas au moins d'un degré, puisqu'ils adoroient la pierre & le bois.

Il vint un temps, un siecle environ avant Alexandre, où la Philosophie commença

[redacted]

qu'on réduisit à la simple qualité de symboles. Les annonces mystiques des fêtes ayant perdu leur sens primitif, ne furent plus que de vaines images, sans signification & sans conséquence. Les différens noms du soleil & de la lune ne furent plus que les expressions de leurs différens rapports. Les germes de cette révolution étoient restés au fond des idées antiques, où l'unité étoit dominante. Les étrangers devenus les maîtres, étant plus portés à rire des bisarreries du culte Egyptien qu'à les respecter, acheverent de déchirer le voile. Tout ce vaste édifice, de fables, d'allégories, de symboles, s'évanouit comme un vain enchantement qu'il étoit; & les prêtres, forcés par la vérité même & par l'unanimité des suffrages réunis contre eux, n'eurent d'autre parti à prendre que d'aider eux-mêmes à la révolution, & d'aller au-devant des réformes que la raison & le bon sens leur proposoient.

SECTION II.

IDÉES DES ANCIENS GRECS SUR LES CAUSES PREMIERES.

ARTICLE I.

Idées des Grecs à l'arrivée des Colonies.

NOUS voici transportés sous un ciel nouveau, dans une terre fertile en génies vigoureux & inventifs, qui ont essayé leurs forces de toutes les manieres sur la nature & l'activité des premieres Causes. Il seroit naturel d'attendre ici des choses neuves. Mais il en est des pensées des hommes comme de leurs passions. Dans tous les lieux du [redacted]

les ſiecles. C'eſt toujours la force qui attaque, & la foibleſſe qui ſe défend; celle-là par la violence & par l'injuſtice, celle-ci par la ruſe & par les lois. Cependant comme on paſſe volontiers de l'hiſtoire d'Aſſyrie & d'Egypte à celle des Grecs ou des Romains, ne fût-ce que parceque la ſcene varie par le changement des lieux & des noms, il en ſera de même de la philoſophie; l'imagination vive des Grecs pourra nous donner des traits & des détails différens, quoique ſur un fond qui ſera le même. Il s'agit de nous placer dans le vrai point de vue pour jouir du ſpectacle, ou du moins pour en juger.

Les Savans conviennent que Javan, fils de Japhet, fut le pere des Ioniens. Cette portion des enfans de Noé quittant les plaines de Sennaar, échues aux aînés, ſe retira d'abord du côté de l'Aſie mineure. Enſuite s'enfonçant de proche en proche entre les deux mers, ſelon qu'ils y étoient invités par les circonſtances, ils paſſerent inſenſiblement dans les Iles de l'Archipel,

& ensuite dans l'Europe. On pense bien qu'ayant à combattre d'abord contre la dureté des lieux & des saisons, contre la férocité des bêtes, en un mot contre une nature toute sauvage, toute hérissée, ils furent principalement occupés des plus pressans besoins. Cependant ils conservoient les idées anciennes de la religion. « Les Pelasgues, dit Hérodote, c'est-à-dire, les plus anciens peuples de la Grèce, connoissoient des Dieux; mais ils ne les désignoient par aucun nom particulier. Ils savoient seulement en général qu'il y avoit des êtres qui avoient reglé toutes choses, & qui continuoient de les gouverner. Ce ne fut qu'après l'arrivée des colonies étrangeres, & sur-tout de celles d'Egypte, qu'ils commencerent à distinguer des Dieux du premier ordre & du second,

[redacted]

la divinité, & que ce fut aux étrangers qu'ils durent leur égarement sur ce point.

Inachus, dont le nom paroît être le même que celui d'*Énac* ou *Énacim* (1), race de Chananéens, dont il est parlé dans l'Écriture, fut, dit-on, le premier de tous les étrangers qui apporta en Grèce, près de 2000 ans avant J. C. l'histoire merveilleuse des guerres d'un Jupiter de son pays (2). Par la facilité singuliere que les hommes eurent toujours de confondre les notions qui ont entr'elles quelque ressemblance, cette fable fut appliquée aux Dieux, & devint le germe de toute la Mythologie.

Quelques années après, Cécrops (3), &

(1) Voy. *Défense Chron.* par M. Freret, 275, qui fait aussi venir de là le nom d'*Anax*, *rex*.

(2) Phoronée son fils, rassembla & réunit en société les Pelasgues, qui étoient dispersés dans la partie de la Grèce qui fut nommée dans la suite *Peloponnese*, (Pausan. II. 15.) & institua le culte des Dieux. *Clem. Al. adm. ad. Gent.*

(3) Contemporain de Lycaon, roi d'Arcadie, il fut le premier qui donna à Jupiter le nom de *Très-haut*, ὕψιστος, & qui se contenta de lui offrir des gâteaux, au lieu de sacrifices sanglans. *Pauf.* 8. 2.

après celui-ci Erechtée, partis d'Egypte, apporterent dans l'Attique, les fêtes, les pratiques, les ſymboles myſtérieux de leur pays. Danaüs, invité par l'exemple de Cécrops, paſſa dans l'iſle de Rhodes, & de-là dans le Péloponneſe, à une partie duquel il donna ſon nom. Cadmus étoit déja venu, & avoit fondé une ville de ſon nom dans la Béotie, où il avoit établi les lettres & les arts de Phénicie (1).

Les peuples de la Grèce, ſauvages ingénieux, aſſez pourvus d'idées pour deſirer d'en avoir davantage, reçurent avidement ces étrangers, & les écouterent avec cette admiration ignorante, qui croit tout ſans examen. C'étoit de ces terres deſſéchées, mais fécondes par elles-mêmes, auxquelles la premiere roſée fait jeter avec profuſion des herbes bonnes & mau-

[redacted]

que par leur nombre. Les Dieux d'Afie, d'Egypte, de Syrie, Ofiris, Ifis, Typhon, Aftarté, Vénus, Adonis, Jupiter, les Titans, arrivant dans ce climat nouveau, avec leur fuite d'aïeux & d'enfans myftiques, avec leurs animaux & leurs plantes fymboliques, avec leurs attributs, leurs myfteres, leurs cérémonies, bouleverferent des têtes auffi chaudes que vuides, & y préparerent cette effervefcence d'idées qui enfante des merveilles ou des monftres. Chaque bourgade, chaque hameau eut fes conteurs. Chaque conteur eut fon imagination, dont il ufa avec pleine licence, accouplant fans retenue & en toute occafion les ferpens avec les oifeaux & les agneaux avec les tigres. Le vrai, le faux, le facré, le profane, l'hiftorique, le phyfique, l'événement du jour, le fonge de la nuit, tout couloit enfemble dans le même récit. Nul genre, nul fait n'avoit fes bornes, ni fes contours. On craignoit la vraifemblance & le fens commun. Si de loin en loin il s'élevoit quelques fages,

c'étoient des lumieres foibles & timides, qui n'osoient contredire ouvertement les extravagances reçues. Leur maniere d'enseigner, couverte d'allégories, conspirant avec l'ignorance de ces temps, ne faisoit qu'augmenter l'enthousiasme, loin de le diminuer. Promethée, Orphée, Linus, Musée, Eumolpe, Thomyris, Amphion, Melanippe, Théologiens des temps fabuleux, dont les noms sont parvenus jusqu'à nous, ont connu la vérité & n'ont pas eu le courage de la publier.

J'ai dit *Théologiens*, car c'est toujours par-là que les Savans ont commencé, chez les Grecs comme chez les autres peuples. Mais les Grecs ne s'en tinrent pas à ce seul genre : ils eurent des Poëtes & des Physiciens, qu'il faut soigneusement distinguer des Théologiens dans l'époque où nous [redacted]

religion, qui lient les hommes entr'eux & avec la Divinité : c'étoit la science des choses divines & humaines par la foi du genre humain.

Les Poëtes, que nous ne considerons ici que par rapport à la fiction, étoient les savans qui revêtoient les dogmes religieux de figures & d'ornemens symboliques de toute espece ; qui animoient le monde moral & le métaphysique, aussi-bien que le physique ; qui mettoient tout en action, & par conséquent tout en acteur. Le rythme & le chant, ajoutés à leur expression, donnerent un nouveau degré de force à leurs fictions ; & comme ils chantoient la Théologie antique, ornée à leur maniere, les peuples, séduits par l'expression, s'arrêterent aux images & oublierent la vérité.

Les Physiciens ou Philosophes, qui n'arriverent que long-temps après les Théologiens & les Poëtes, chercherent à expliquer la Nature par l'action des Causes secondes, en faisant abstraction de la Cause premiere, quelquefois même en l'ex-

cluant, par oppoſition aux Théologiens. Les Cauſes ſecondes réſidoient dans les qualités inhérentes aux premiers principes phyſiques obſervés par les ſens, ou imaginés par l'analogie avec les choſes ſenſibles.

Nous nous occuperons ici des Théologiens & des Poëtes ſeulement, renvoyant à la troiſieme époque ce qui concerne les Phyſiciens ou les Philoſophes proprement dits.



ARTICLE II.

Théologiens des temps fabuleux.

ou LINUS ET ORPHÉE.

QUOIQU'IL nous reste peu de chose des temps fabuleux, & que ce peu soit assez obscur par lui-même, & de plus, assez médiocrement authentique, toutefois, dans la matiere que nous traitons, on peut en tirer quelques lumieres sures jusqu'à un certain point; parceque si tous les textes qu'on a ne sont point des auteurs dont ils portent les noms, du moins sont-ils d'une très-grande antiquité, étant cités comme très-anciens par des auteurs très-anciens eux-mêmes. Et quand même ils seroient d'une fabrique plus nouvelle, étant composés de matériaux antiques (1), & cfus tels, ils seroient toujours d'une grande autorité.

(1) Ceux qui prétendent que les hymnes d'Orphée sont supposés, les attribuent à un certain Onomacrite, Athénien, qui vivoit 600 ans avant J.C.

Il fut un temps, dit Linus (1), *où tous les êtres prirent naiſſance*. De quelque façon qu'on enviſage ce texte, il annonce néceſſairement deux choſes, la naiſſance du Monde, & un principe antérieur à cette naiſſance; rien ne pouvant naître de rien, ni paſſer d'un état à un autre ſans quelque cauſe au moins déterminante. Linus reconnoiſſoit donc une pareille cauſe, à qui le monde étoit redevable de ſon état actuel.

Dans des ſiecles auſſi ignorans que nous nous figurons ceux-là, peut-être aſſez gratuitement, c'étoit une grande & importante notion, qui ſuppoſoit beaucoup d'idées, & qui en entraînoit un grand nombre après elle.

Orphée, diſciple, ou, ſelon d'autres, maître de Linus, étoit, dit-on, Thrace

Cette date n'eſt guères I. §. 4. On prétend qu'il

[redacted]

d'origine, fils d'un roi nommé Œagrius. Il vécut avant la guerre de Troye, à peu près dans le siecle de Josué ou des Juges. S'étant instruit de tout ce qu'on pouvoit apprendre dans son pays, il passa en Égypte pour y faire de nouvelles acquisitions : entreprise qui ne marque ni l'ignorance grossiere, ni la barbarie que nous supposons au siecle où il vivoit. Le prince philosophe fut reçu d'une maniere distinguée par les prêtres d'Héliopolis, par ceux de Thèbes, & en général par tous les savans d'Egypte, qui lui firent part de toutes leurs connoissances dans les différens genres, & qui même l'admirent à l'autopsie, c'est-à-dire, au spectacle immédiat de leurs mysteres. Enrichi de tant d'idées nouvelles, quand il rentra dans sa patrie, il y fut reçu comme un Dieu. Théologien, philosophe, législateur, poëte, musicien, & même un peu magicien, de cette magie sans doute dont il est parlé dans l'Écriture sainte, & qui n'est que la science de certaines choses secrettes & mystiques, il étonna, il ravit

tous les eſprits : on ne parla de lui qu'avec les expreſſions de l'enthouſiaſme. Il avoit apprivoiſé par les doux accens de ſa lyre, les lions & les tigres ; les forêts avoient abandonné leurs montagnes, pour venir l'entendre ; les fleuves avoient ſuſpendu leur courſe rapide ; les vents avoient retenu leur haleine : c'eſt-à-dire, pour quitter le langage de la fiction, qu'il avoit, par la force de ſon éloquence, perſuadé à quelques hommes encore brutes & féroces, de ſe réunir en ſociété (1), qu'il leur avoit donné une religion, un culte, des lois qu'ils n'avoient pas encore, ou qu'il avoit perfectionné celles qu'ils avoient (2).

La profonde vénération que l'antiquité avoit pour ſon nom, lui a fait attribuer des poëmes qui ne ſont point de lui, mais

(1) Silveſtres homines ſacer interpreſque Deorum,

[redacted]

dans lesquels on a affecté de renfermer la doctrine qu'on a crue la plus antique. On y voit distinctement marqué un seul Principe universel, pere de tous les êtres (1) : « Tout étoit dans Jupiter, l'étendue éthérée & sa hauteur lumineuse, la mer, la terre, l'Océan, l'abîme du Tartare, les fleuves, tous les Dieux & les Déesses immortelles, tout ce qui est né & tout ce qui doit naître, tout étoit dans le sein de Jupiter ».

Et ailleurs (2) : « Jupiter est le premier & le dernier ; il est le commencement, & la fin, & le milieu ; il est la base du globe terrestre & de l'olympe étoilé. Jupiter.

(1) Ce morceau a été conservé par Proclus, dans son commentaire sur le Timée de Platon :

Fuerunt intra Jovem cum universo ;
Ætherea vastitas & cœli præclara sublimitas,
Immensique maris & telluris inclytæ latitudo,
Oceanusque ingens, depressaque Tartara terræ,
Fluminaque & pontus sine fine & cætera cuncta.
Immortales omnes beati Diique Deæque,
Quæ fuerint exorta, & quæ ventura sequuntur,
Hæc in ventre Jovis rerum compage manebant.

(2) On trouve celui-ci dans le Livre d'Aristote, *de Mundo* : *Primus cunctorum est & Jupiter ultimus idem Jupiter & caput*, &c. Vide Loc.

eſt l'époux & la nymphe immortelle :

Jupiter & mas eſt, atque idem nympha perennis.

Jupiter eſt l'ame de tout ; il eſt le feu tout-puiſſant, il eſt la ſource des mers, il eſt le ſoleil & la lune, il eſt le roi, le maître, l'auteur de tout ; renfermant tout dans ſon ſein ſacré, & le reproduiſant au-dehors, ſelon les deſſeins qu'il a formés dans ſon cœur. » On imaginoit donc, lorſqu'on forgea ce texte, que la haute antiquité avoit cru un Être éternel, auteur de tout ; qu'elle avoit cru un acte, quel qu'il fût, par lequel tous les êtres avoient été produits ; enfin, qu'il y avoit un principe vivifiant, répandu partout, animant tout, liant tout.

Ce principe n'étoit-il que l'état originaire des choſes confondues dans le cahos, ou étoit-ce un principe actif & productif par lui-même ? Étoit-ce un principe aveu-

[redacted]

lement, de maniere qu'elles ne fussent sorties de lui que par émanation; ou comme cause, de maniere qu'il les eût mises au jour par un acte de toute-puissance qui eût donné l'existence à ce qui n'étoit point? C'est-là le nœud de la difficulté, sur lequel on peut faire tant de suppositions qu'on voudra. Les idées vagues de ces deux textes, les couleurs poétiques dont ces idées sont revêtues, donnent une libre carriere à l'imagination des Métaphysiciens, & se prêtent à toutes les explications.

On observera seulement qu'il ne faut pas se laisser tromper par quelque ressemblance des termes avec ceux de Spinosa. Les systêmes métaphysiques de ces temps-là n'étoient pas même des systêmes, ce n'étoient qu'un assemblage mal digeré de traditions historiques, de fictions poétiques, peut-être de quelques observations physiques, ajustées au gré d'une théologie grossiere, où il entroit plus de faits que de raisonnemens, plus de traditions que d'idées philosophiques. *Voy*. ci-après 2[e] Epoq. sect. 2. art. 1.

On compte parmi les théologiens des temps fabuleux, Musée, disciple d'Orphée, à qui on attribue l'hymne à Cérès, composé pour les Lycomides, dont parle Pausanias (1), & à qui Onomacrite supposa des oracles qu'il avoit composés lui-même, & qui le firent chasser d'Athènes par le tyran Pisistrate. Musée enseignoit, selon Diogène Laerce, que tout avoit été formé d'un premier être, & que tout y rentroit. Il eut pour fils Eumolpe, autre théologien, dont la famille fut consacrée à la célébration des mysteres d'Eleusis. Thamyris de Thrace, Amphion de Thèbes, Melampus d'Argos, furent honorés du même titre, parcequ'ils s'étoient occupés de la nature & du culte des Dieux, des sacrifices, des expiations, des mysteres, en un mot, de tout ce qui avoit rapport à la religion des [redacted]

tion à peu près dans les mêmes temps. Occupés uniquement du bonheur des hommes dans la ſociété civile, on ſent bien que les Légiſlateurs ne durent prendre de la queſtion des Cauſes, que ce qu'il leur en falloit pour donner à leurs lois le dégré de force dont ils avoient beſoin. Ils les appuyèrent ſur la providence des Dieux d'une part, & de l'autre, ſur la vie de l'ame après la mort. Non qu'avant eux ces deux importantes vérités fuſſent inconnues au genre humain, mais parcequ'elles l'étoient. L'œil ouvert ſur les portes des temples en Égypte, la métempſycoſe, les prieres des mourans, le culte des manes, la croyance des enfers, & mille autres monumens qu'on trouve par-tout dans l'antiquité, prouvent que ces deux vérités étoient expreſſes dans la foi naturelle du genre humain. Mais les ſages dont nous parlons la prononcerent encore avec plus de force. Zaleucus, Triptoleme, Dracon, Solon, Lycurgue, Minos, Rhadamante, chez les Grecs, Numa, chez les Romains,

ſentoient vivement que les lois, ſans la conſcience, n'arrêtoient que la main. Il n'y eut aucun de ces grands hommes qui ne fît deſcendre ſes lois de Jupiter même ou de quelqu'autre Dieu, & qui n'ait ajouté la ſanction de la religion à la force de l'état (1).

D'autres Sages, par leurs maximes & par leurs grands exemples, concouroient au même but. Pittacus à Mytilène, dans l'iſle de Lesbos, Bias à Priene, en Ionie, Cleobule dans l'iſle de Rhodes, Anacharſis chez les Scythes, tant d'autres dont les ſentences étoient recueillies & citées comme des oracles, étoient autant de flambeaux qui éclairoient les nations & les ſiecles. Pourquoi s'obſtiner à ne voir dans ces temps reculés qu'ignorance, barbarie, ſtupidité, en ce qui concerne les Cauſes;

[redacted]

ARTICLE III.

Mysteres d'Éleusis.

LA doctrine d'un premier principe, unique, étoit connue également chez les Savans & parmi le peuple (1); avec cette différence, que les Savans, initiés aux mysteres, reconnoissoient une Divinité, & n'en reconnoissoient qu'une; & que le peuple, croyant cette Divinité suprême, trembloit en même temps sous une multitude de Dieux subalternes, que la superstition avoit adoptés, & peut-être la politique, pour mieux assurer l'obéissance des peuples, & les contenir par cette garde nombreuse, qui sembloit environner chaque homme en particulier, & répondre de lui, quand il est seul.

Cette diversité de croyance produisit deux cultes, l'un extérieur & public, pour le vulgaire & le corps des nations; l'autre

(1) *Voyez* l'Article suivant.

intérieur & myſtique, où l'on préſentoit des idées plus ſaines & plus juſtes, & où n'étoient admis dans les commencemens que les perſonnes diſtinguées par leur naiſſance, ou par leur mérite perſonnel : c'eſt ce qui fit donner à ce culte le nom de myſteres.

Il y avoit des Myſteres établis chez toutes les nations, avec des traits ſi reſſemblans, qu'on ne peut douter qu'ils n'aient eu une origine commune. C'étoit par-tout les mêmes procedés à peu de choſe près, les mêmes dogmes, les mêmes leçons de conduite, le même objet. Il n'y avoit guères de différence que dans les noms des Divinités qui y préſidoient. En Égypte, c'étoient Iſis & Oſiris ; c'étoit Mithras en Aſie, la mere des Dieux en Samothrace, Bacchus en Béotie, Vénus dans l'iſle de [redacted]

Christ (1), furent célebres dans tout l'Univers sous le nom de *Mysteres Eleusiniens*. Ceux des autres pays, dégénérans en abus, tombèrent peu à peu dans le discrédit; tandis que le temple d'Eleusis, dit Aristide, devint le temple de toute la terre (2).

On y donnoit, selon Cicéron, les principes, *initia*, de l'humanité, de la justice, de toutes les sortes de vertus. On y apprenoit à vivre dans une joie douce, & à mourir dans l'espérance d'un sort encore plus heureux : *Neque solùm cum lætitiâ vivendi rationem accepimus, sed etiam cum spe meliore moriendi* (3).

On y voyoit, dans des tableaux allégoriques, l'homme pris dès le berceau, livré aux miseres de l'enfance, emporté par les fougues de la jeunesse, marchant jusqu'aux portes de la mort, au milieu des craintes, des frayeurs, des malheurs de toute es-

(1) Selon les marbres d'Arondel.

(2) Or. 19. & Cicéron: *Mitto Eleusinam sanctam illam & augustam, ubi initiantur gentes orarum ultimæ*. De nat. Deor. I. 42.

(3) De Leg. II.

pece. Après avoir franchi ce paſſage, terrible pour le vulgaire ignorant, l'homme vertueux jouiſſoit d'un bonheur inaltérable dans une lumiere pure; il erroit dans des prairies émaillées, où il entendoit les récits ſublimes des choſes ſaintes, accompagnés de danſes légeres & de chants mélodieux. Libre alors & maître de lui-même, couronné de gloire dans la ſociété des ames ſaintes, le ſage voyoit la terre ſous ſes pieds avec toutes ſes richeſſes, comme un amas de fange & de ténebres où croupiſſent les profanes qui craignent la mort, ou qui doutent d'une meilleure vie après celle-ci. C'eſt Themiſtius qui nous a laiſſé ces détails, & qui nous dit lui-même que ces Myſteres n'étoient autre choſe que les tableaux de la vie & de la mort (1).

L'Hiérophante, eſpece de prêtre ou de [redacted]

aux profanes, & que les initiés entendent les vérités sublimes. O toi, fils de la brillante Selene, Musée, prêtes à mes accens une oreille attentive. Que les préjugés vains, & les affections de ton cœur ne te détournent point de la vie heureuse. Ouvre ton ame à la lumiere ; & marchant dans la voie droite, contemple le Roi du Monde. Il est UN, il est né de lui-même ; de lui tous les êtres sont nés. Il est en eux, autour d'eux ; il a les yeux ouverts sur tous les mortels, & nul œil mortel ne le voit (1). »

Quel que soit l'auteur de cette formule, on ne peut douter qu'elle ne soit d'une haute antiquité, par la raison que nous avons dite ci-dessus. On sait d'ailleurs combien, en fait de culte, les peuples sont obstinés à retenir les usages & les formules antiques. Pausanias nous apprend qu'on rejetta les cantiques faits par Homere, quoique plus beaux & plus élégans que ceux qu'on avoit, parceque la rouille de ceux-ci avoit quelque chose de vénérable,

(1) S. Clém. d'Al. *p.* 36.

& que les enfans aimoient à repéter ce qui avoit été chanté par leurs peres. (1)

Ces paroles de l'Hiérophante ont été employées, & même développées, par les philoſophes & par les poëtes qui ſont venus dans les ſiecles ſuivans. C'eſt de-là que vint le Jupiter univerſel d'Orphée; que Pythagore tira ſa Monade théologique, qu'il fait auteur du Monde. C'eſt delà que Virgile a tiré ce Principe intérieur, cette Ame qu'il répand dans toutes les parties du Monde. Horace ſemble en avoir copié l'invocation dans cette ode ſublime qui commence ſon troiſieme livre, où après avoir écarté le vulgaire profane, il peint Jupiter regnant ſur les rois, donnant l'ordre & la forme à l'Univers par la défaite des géans, & le mouvement à tout par le ſigne de ſa penſée. Enfin, c'eſt de la [redacted]

vie que sont venues, selon quelques Savans, ces descentes aux enfers, si connues dans les Poëtes & dans les Auteurs anciens: celle d'Hercule, de Thesée, de Pirithoüs, d'Orphée, d'Ulysse, d'Énée; la vision d'Érus, dans la République de Platon, le Songe de Scipion, l'Ane d'or d'Apulée. Les Mysteres étoient une mort figurée, qui représentoit aux initiés l'état bienheureux d'une autre vie, pour récompenser les vertus de celle-ci.

L'unité du premier principe sur-tout, y est si distinctement, si fortement prononcée, qu'il n'est pas possible que ce dogme n'ait été connu par tous les honnêtes gens, en Europe, en Asie, en Afrique, où, comme on l'a dit, l'objet des Mysteres étoit le même dans l'origine, & le nom seul différent. J'ajoute qu'elle a été connue même du peuple. Mais comme cette vérité peut avoir l'air d'un paradoxe, qu'on me permette de l'étayer de quelques preuves. Cet épisode, si c'en est un ici, ne fera qu'une courte distraction.

ARTICLE IV.

L'unité d'un Dieu ſuprême, connue de tous les peuples policés de l'Antiquité.

IL eſt queſtion ici, non des ſages ni des philoſophes, mais de ce qu'on appelle *peuple*, par oppoſition aux *ſages*. J'entends toutefois les peuples civiliſés, qui ayant, comme tels, des arts, des lois, des mœurs, étoient dans le cas d'uſer quelquefois de leur raiſon, & de réfléchir juſqu'à un certain point ſur l'intérêt de leur propre exiſtence & ſur leur état d'homme. En un mot, les Chaldéens ont paru reconnoître *deux* Dieux, les Perſes trois, les fables d'Egyp- [redacted]

d'extravagances, ont connu un Dieu suprême, & qu'ils n'en ont connu qu'un (1). C'est l'objet de cet article.

On pourroit aisément écrire sur ce problême plusieurs volumes ; le raisonnement & l'érudition fourniroient également de quoi les remplir. Il suffira ici d'indiquer les principales preuves, sans les développer.

Ces preuves seront de deux sortes : les unes tirées de l'histoire sainte, à cause des rapports que le peuple de Dieu a eus nécessairement avec les païens ; les autres tirées de l'histoire profane, soit par des inductions qui paroissent fondées, soit par des textes formels.

Pour ne point nous égarer dans un espace qui comprend tant de siecles, nous distinguerons trois époques : la premiere, depuis le déluge jusqu'au passage de la Mer rouge : la seconde, depuis la sortie d'Egypte jusqu'à Alexandre : la troisieme, depuis Alexandre jusqu'à l'établissement du Christianisme.

(1) Voyez la *Déf. chron.* de M. Freret, 298.

Quand le genre humain descendit de l'arche, & qu'il se répandit dans les plaines de Sennaar, il n'y avoit qu'une même pensée dans tous les esprits : nous l'avons dit. Il n'y avoit aussi qu'un seul langage, qui étoit celui de la crainte & de la reconnoissance pour celui qui avoit puni le crime & conservé l'innocence. Cela ne demande point de preuve.

Noé, selon l'Écriture, vécut encore long-temps après le déluge, tenant sous ses yeux une partie considérable de ses enfans. Sem son fils lui survécut de 150 ans, & aida, comme son pere avoit fait, par sa présence & par son exemple, à maintenir ses descendans dans la foi primitive.

Il y a apparence que Cham & Japhet ne vécurent pas moins que Sem, chacun dans la partie du monde où ils se portèrent ; qu'ils y furent autant de témoins vivans de la tradition, & que les gens raisonnables au moins réglèrent sur eux leur conduite & leurs pensées. Se portant alors par une progression parfaitement libre,

dans des terres ouvertes au premier occupant, ils ne furent point dans le cas de s'abrutir, comme s'ils eussent été dispersés par la violence, & forcés de se cacher dans des antres sauvages, où ils auroient tout oublié, pour ne s'occuper que du soin de se nourrir, ou de se défendre contre les bêtes féroces. Quelle révolution dans ces premiers siecles de paix auroit pu effacer subitement & pour jamais, dans des familles entieres, une idée nécessaire & naturelle, qui se reconnoissoit par la simple attention, qui se développoit par l'éducation, qui se renouveloit à tout moment, par le témoignage des yeux au-dehors, & par celui du cœur au-dedans? Qui des patriarches pouvoit s'entretenir avec ses enfans, sans leur raconter les origines & les faits, sans leur expliquer les monumens, les tombeaux, les pierres huilées, les autels, les puits de serment & de témoignage? Il n'en falloit pas tant: la crainte seule, que quelques athées ont faite la mere des Dieux, auroit suffi pour conserver la

dépôt antique & rendre l'oubli impossible.

Abraham vint au monde 427 ans après le déluge, lorsque Sem vivoit encore, selon l'Écriture. Dieu l'appelle dans la terre de Chanaan. Voyageons avec lui, & voyons si sur ses pas nous ne rencontrerons point quelques vestiges de la vérité qui fait notre objet.

Abraham sorti de la Chaldée, vient d'abord à Haran, & de-là dans le pays de Chanaan. Ce voyage assez long, fait par un étranger chargé de troupeaux, espece de richesse difficile à transporter, sans avoir été attaqué par aucun ennemi, montre bien que le pays n'étoit pas encore fort habité, puisqu'on lui laissa à discrétion les pâturages, qui devoient être absorbés par un bétail nombreux; mais il prouve encore que ceux qui l'habitoient n'étoient rien moins que féroces ou sauvages, qu'ils avoient quelques principes d'humanité & de loi naturelle, puisqu'ils ne formèrent aucune entreprise contre l'inconnu. On ne donne ceci que comme une conjecture.

Le patriarche passe en Egypte. Pharaon enleve Sara. Mais bientôt ce roi entend & reconnoît la voix de Dieu : il fait des reproches à l'étranger de l'avoir exposé à commettre un crime qui eût attiré sur lui & sur son peuple la colere du Ciel. Pharaon connoissoit donc Dieu & sa justice, qui punit l'adultere.

Abimelech, roi de Gerare, dans le pays des Philistins, la connoissoit de même que le roi d'Egypte. « Seigneur, dit-il à Dieu dans une circonstance qui n'étoit que la répétition de celle du roi Pharaon, punirez-vous de mort l'ignorance d'un peuple innocent? » Et à Abraham : « Quel mal vous avons nous fait, pour avoir voulu nous engager ainsi, moi & mon royaume, dans une si grande faute? » Quarante ans après, Isaac essuya un pareil reproche de la part du même roi, ou d'un autre du même nom. Ce langage peut-il être celui d'hommes qui ne connoissoient pas Dieu, ou qui auroient eu de Dieu une autre idée que les patriarches dont ils se plaignoient?

Après la victoire remportée par Abraham sur les cinq rois d'Orient, le grand-Prêtre des Jébuséens, habitans de Salem, le bénit en invoquant *le Dieu* TRÈS-HAUT, *qui créa le ciel & la terre*. Abraham avoit lui-même une si haute idée de ce prince, qu'il lui donna la dixme de toutes les dépouilles qu'il avoit remportées sur les cinq rois (1).

Abimelech, roi de Gerare, fait alliance avec Abraham, & ensuite avec Isaac, parcequ'il voit que le Seigneur est avec (2) eux. Ces faits sont d'autant plus concluans, que tous ces rois étoient enfans du fils maudit par Noé. Mezraïm peupla l'Egypte, & Chanaan la Palestine. Pharaon, Abimélech, Melchisedech auroient été les seuls princes ou prêtres instruits, dans un si grand nombre de villes, qui avoient chacune leur roi, prêtre & sacrificateur? Les autres auroient ou ignoré ou fait mystere à leurs peuples d'une croyance qui fait l'autorité des rois & leur sureté?

(1) Epît. aux Héb. c. 7. ℣. 4. *Intuemini quantus sit hic cui decimas dedit, Abraham, de præcipuis.*

(2) Gen. 26.

Il est sorti deux peuples de Loth, les Moabites & les Ammonites : Madian étoit enfant d'Abraham & de Céthura : Ismaël peupla une partie de l'Arabie ; Ésaü, ou Édom, remplit les montagnes de Seïr, & alla jusqu'à la Mer rouge. Ces cinq peuples ayant puisé la vérité dans des sources si pures & si proches d'eux, ont-ils pu la perdre de vue si-tôt, & passer sans retour ; sans aucun ressouvenir, de la connoissance du vrai Dieu au culte exclusif d'un Moloch de fer ou d'une Astaroth d'argile ? La sagesse des vieillards, si renommée, si respectée en ces temps héroïques, se seroit oubliée sur ce seul point, le plus essentiel de tous !

Du temps de Moïse, Jéthro qui étoit chez les Madianites prêtre du Très-haut, Job qui vivoit au pays de Hur, sur les confins de l'Arabie, Éliphaz & ses voisins qui vinrent visiter Job dans son malheur, parloient de Dieu comme les Patriarches.

Jacob va du pays de Chanaan en Mésopotamie chercher une femme de sa race.

Lia & Rachel, filles de Laban, qui garde chez lui de petits Dieux d'or & d'argent, circonstance à remarquer, donnent aux enfans qui naissent d'elles, des noms qui sont autant d'actes de foi & de reconnoissance envers Dieu. Laban lui-même reconnoît que le Seigneur l'a béni à cause de Jacob; & quand il traite avec lui sur la montagne de Galaad, il jure par le Dieu d'Abraham, le Dieu de Nachor & le Dieu de Tharé, leur pere commun. Le culte particulier de quelque idole n'empêchoit donc point la croyance d'un seul Dieu, même suprême (1).

Nous ne suivrons point les enfans de Sem au-delà de l'Euphrate; quoique les savans en langues orientales trouvent dans les livres Chinois les plus anciens, le dogme dont nous parlons, clairement & for-

tement établi. Rapprochons-nous de l'Egypte, & suivons les enfans Jacob, qui vont y entrer.

C'est Joseph qui leur prépare la voie. Toutes les fois que ce patriarche parle devant Pharaon, il ne dit point *le Dieu de mes peres*; mais *Dieu*, sans modification, sans restriction : *Deus respondebit. Quæ facturus est Deus.* Pharaon entend son discours : & lorsque ce roi lui répond, il ne dit point, *votre* *Dieu*, mais *l'esprit de Dieu* (1). *Dieu vous a fait connoître.* Le roi d'Egypte parloit donc de Dieu comme Joseph.

Le peuple d'Egypte en parloit comme son roi. Il est dit dans l'Exode, que les sages-femmes Egyptiennes craignirent Dieu, & qu'elles lui obéirent plutôt qu'au roi. Les Magiciens mêmes, qui luttoient contre Moïse, voyant leurs prestiges détruits, s'avouerent vaincus par celui qu'ils

(1) *An inveniemus virum huic similem, in quo sit spiritus Dei? ... Quia ostendit tibi Deus quæ locutus es.....* Gen. 41. 38 & 39.

appeloient le Dieu par excellence : *digitus Dei est hic*, le doigt de Dieu est ici : expression aussi naïve que sublime, que tout le monde comprit, & qui fit dire à Pharaon : « Le Seigneur est juste ; moi & mon peuple nous sommes des impies : *Dominus justus, ego & populus meus impii.* »

Lorsque les Israëlites envoyèrent des espions dans la terre de Chanaan, la courtisane Rahab, qui les reçut chez elle à Jéricho, leur dit qu'elle savoit que leur Dieu étoit le Dieu du ciel & de la terre : *Ipse est Deus in cœlo sursum & in terra deorsum* (1). Qui ne le savoit point, si une courtisane le savoit ?

Adonibesech, roi de Bezec, reconnoît la justice de Dieu dans son supplice : c'est Dieu qui me le rend : *Ita reddit mihi Deus* (2).

Dira-t-on que ces façons de parler sont équivoques ? que le nom de Dieu peut être pris dans des sens différens ? Mais est-il question ici de métaphysiciens subtils qui

(1) Jos. 2. (2) Judic. 1.

creusent leurs idées, & qui les dénaturent à force d'analyse? D'ailleurs ce nom est le plus souvent expliqué; c'est le Dieu maître souverain, le Dieu du ciel & de la terre, le Dieu très haut, le Dieu juste, qui voit les pensées, qui punit & qui récompense selon les mérites. Nous avons suivi Abraham & ses descendans, en Palestine, en Egypte, en Arabie, en Mésopotamie. Suivons maintenant quelques-unes des colonies qui sont venues d'Orient en Europe.

La loi de Moïse fut donnée l'an du monde 2513, 1491 avant J. C. plusieurs siecles après l'établissement d'Inachus & de Cécrops dans la Grèce, & plusieurs années après celui de Cadmus dans la Béotie (1). Par conséquent nous pourrions faire entrer ces établissemens dans l'époque qui finit au passage de la Mer rouge. Mais pour mieux séparer les preuves, qui sont de genre différent, nous ferons de Cécrops la tête de la seconde époque; d'autant plus que dans des temps si éloignés, un

(1) *Voyez* les marbres d'Arondel.

fiecle ou deux ne font point une différence fenfible.

En partant de cette antiquité reculée, nous trouverons des fêtes, des pratiques religieufes, des ufages établis, des théologiens, des légiflateurs, des philofophes, des poëtes, qui concourront tous également à prouver la même vérité.

Quand on veut écarter l'hiftoire de Moïfe, & s'en tenir aux feules conjectures, ou aux idées que peuvent nous donner les auteurs profanes, on ne manque pas d'imaginer un état primordial de bête & de ftupidité brute, comme celui des finges & des ours, *mutum & turpe pecus*, dont les hommes feront fortis, dit-on, peu-à peu, par une lente expérience, ou par des hafards heureux. Mais cet état de brute n'eft qu'une imagination chimérique, dont le fait, quand même il feroit poffible, ne pourroit être admis fans des preuves pofitives, qu'on n'a point. Qui ne voit, par exemple, que toutes les idées de Diodore de Sicile, fur les origines du genre hu-

main (1), ne sont qu'un roman imaginé par Diodore lui-même, ou arrangé sur des idées vagues de possibilité. Sa formation de l'homme est-elle autre chose que l'idée de Leucippe, ou d'Épicure, ou de Straton, ou de quelqu'autre physicien pareil, qui a cru que l'œuf avoit pu être avant l'oiseau qui le pond; que la chaleur du soleil & la fange d'un marais avoient pu produire tout d'un coup, ou par degré, un homme dans l'âge parfait, & à côté de cet homme, une femme, pour la conservation de l'espece. On a vu, disoit Empedocles, des têtes sans cou, des pieds sans jambes, qui végétoient (2). Les germes des animaux, dit Lucrece, attachés à la terre par leurs racines, croissoient comme les plantes (3). D'autres ont eu recours à des pellicules formées sur l'eau croupissante des marais, & dans lesquelles se sont formés l'homme, le cheval, l'éléphant, &c. Pourquoi ne s'y

(1) Lib. 1. 7. & 8.

(2) Aristote, *de Cælo*, 3. 2. *Voyez* aussi Censorin, *de Die Natali*.

(3) *Crescebant uteri terræ radicibus apti*. v. 805.

en forme-t-il plus? La Nature eſt épuiſée. Réponſe digne de cette philoſophie. Quelque merveilleux que paroiſſe le récit de Moïſe ſur ce point, tout homme de bonne foi conviendra qu'il n'eſt point pour nous d'origine ſenſée que celle qu'il nous donne, & que les autres, en comparaiſon, ne ſont que des abſurdités.

Or, en prenant le récit de Moïſe pour baſe de l'hiſtoire des peuples, il eſt évident que la vérité a été avant l'erreur, la ſcience avant l'ignorance, les lois & les mœurs avant la barbarie; qu'il y a eu dès le commencement un culte; que ce culte a été pur, qu'il a même été uniforme, juſqu'à ce que le goût de propriété ayant produit le partage des terres entre les nations, on vint de-là à celui des Dieux.

Les traces de ce premier état ſe retrouvent dans tous les ſiecles de l'hiſtoire. On nomme des rois qui regnoient à Argos, à Sicyone & ailleurs, 1800 ans avant J. C. c'eſt-à-dire, deux ou trois cents ans après la diſperſion des enfans de Noé. Un de ces

rois

rois facrifia à Jupiter Phyxien, fur le Parnaffe, pour l'avoir fauvé des eaux (1). Les Pelafgues adoroient des Divinités dont ils ne favoient pas les noms. Il y eut un différend jugé dans l'Attique, entre deux hommes dont on fit l'apothéofe (2). Enfin on voit par-tout des autels, des facrifices, des oracles, des rois, des tribunaux : toutes notions qui ne s'accordent point avec l'état de fauvage. Cet état ne pouvoit avoir lieu en Europe, foit que les enfans de Japhet y euffent pénétré par l'Afie mineure, ou que les colonies de l'orient y euffent abordé par les côtes maritimes. Dans l'un & dans l'autre cas, les nouveaux colons quittant des peuples inftruits, qui avoient des lois, des mœurs, un culte, ne pouvoient tout oublier au moment du départ, c'eft-à-dire, au moment où ils avoient befoin de fe fouvenir de tout. Cadmus, Cé-

(1) Marbres d'Arondel. *Jehova*, *Jaoh*, *Jov*, *Jaho pater*, *Jupiter*, font évidemment & par l'hiftoire, le même mot : le Dieu que Moïfe appelle *Iao*. Diod. Sic. I. *p*. 48. *C*. Hanov. 1604.

(2) *Voyez* ci-après, *pag*. 133.

crops, Danaüs, Agénor, tous les autres chefs de colonies, en quittant un pays où la société étoit formée avec tous ses détails, y auroient laissé ce qu'il y avoit d'idées, pour n'emporter que l'ignorance & le pain du jour?

J'ose dire au contraire, que ces héros fondateurs, partant pour aller s'établir dans des contrées peu ou point habitées, firent la plus ample provision de tout ce qu'il y avoit chez eux de notions utiles; que non-seulement ils connoissoient la mer, la navigation, les côtes où ils vouloient aborder; mais qu'ils avoient fait des réflexions profondes sur tout ce qui peut faire le bonheur & la sureté des nations, & qu'ils firent choix de tout ce qu'il y avoit de mieux dans la société qu'ils quittoient, pour en user dans celle qu'ils alloient fonder. Mille ans avant qu'il y eût des Romains, la Méditerranée, & même l'Océan, voyoit tous les jours des vaisseaux qui alloient & venoient des métropoles aux colonies: le commerce étoit libre:

les ſages voyageoient pour étudier les hommes, les lois, les religions. Comment concilier ces faits connus, avoués de tout le monde, prouvés par mille monumens, avec l'ignorance abſolue & la ſtupidité ſauvage ? Mais ſuivons l'ordre que nous nous ſommes preſcrit.

Orphée apporta d'Egypte en Grece les Myſteres, qui furent établis à Éleuſis, avant l'époque du paſſage de la Mer rouge. Étoit-il même néceſſaire qu'il allât les chercher en Egypte, toute la Grèce étant déja remplies de colonies Egyptiennes?

Lorſqu'on nomme Orphée, Muſée, Linus, Eumolpe, & quelques autres, que nous appercevons tout au plus comme des ombres, au travers de quarante ſiecles, nous les imaginons ſe traînant à tâton dans l'obſcurité, & ne voyant pas plus autour d'eux que nous n'y voyons nous-mêmes à une ſi grande diſtance. Ces hommes ont-ils jamais exiſté, & leurs noms ne ſont-ils pas les noms de la ſcience plutôt que ceux des Savans? Que nous importe, pourvu qu'il

y ait des faits. Or, il y en a.

Il s'est établi chez les Grecs, selon leurs marbres (1), dans les temps les plus reculés, lorsque les Israélites étoient encore en Egypte, des rits sacrés, où la vérité dont nous nous occupons ici, étoit prononcée dans les termes les plus formels & les plus énergiques : on les a vus dans l'article précédent. Je puis donc en conclure que chez les Grecs, tous les initiés au moins avoient la connoissance d'un seul Être, auteur de tout.

Ces Mysteres étoient-ils les seuls de leur espece dans l'Univers ? Non : il y en avoit dans une infinité d'autres lieux (2). Il y avoit donc, dans une infinité de lieux, des hommes qui reconnoissoient un seul principe, auteur de l'Univers.

Qui étoit initié à ces Mysteres ? Tous les

[redacted]

mettre. Il y avoit donc une infinité de personnes éclairées dans différentes parties du Monde. Combien d'étincelles de cette lumiere s'échappoient à chaque moment dans le public ! combien de traits, d'allusions qui, tombant dans des esprits rendus attentifs par la conscience, par le raisonnement, par le spectacle de la Nature, par les idées de vertu, de récompense, par l'inquiétude de l'avenir, les frappoient aussi fortement que l'évidence ! Tout l'Univers se disoit à l'oreille, qu'il n'y avoit qu'un seul Dieu. Cependant tout l'Univers couroit aux idoles. Nous expliquerons dans un moment cette contradiction.

Les Anciens ont cônnu dans tous les temps l'apothéose, ou la consécration des grands hommes. Comment les peuples, qui y croyoient, auroient-ils pu en avoir l'idée, s'ils n'avoient pas eu préalablement celle d'un séjour divin, où regnoit le bonheur sous l'empire d'un Dieu, qui récompensoit la sagesse, le courage, la fidélité, la piété, ces vertus qui peuvent seules,

disoient les payens, ouvrir aux hommes le chemin du ciel : *quibus homini datur ascensus in cœlum* (1). Où les Romains, qu'on imagine encore brutes & féroces dans ces commencemens, pensoient-ils que Romulus avoit été emporté, quand Proculus leur raconta sa vision? C'étoit un mensonge; mais dans ce mensonge, quel amas de vérité! Les Romains furent 170 ans sans aucune image de leurs Dieux (2). S'ils avoient des temples, c'étoit aux vertus qu'ils étoient consacrés : pour signifier, dit Cicéron, que ceux qui avoient ces vertus dans le cœur, étoient les temples des Dieux mêmes : *ut illi qui haberent virtutes illas Deos ipsos in animo collocatos* (3) *putent.* Varron assure que ceux qui après ces temps ont introduit des simulacres, n'avoient point communiqué l'erreur qu'ils [redacted]

avoient reçue de leurs peres, mais qu'ils l'avoient créée : *errorem non tradiderunt, ſed addiderunt* (1). Il y avoit donc des idées de la Divinité chez les Romains, avant qu'il y eût des ſimulacres des Dieux. Or avant qu'il y eût des ſimulacres des Dieux, il y a toute apparence qu'on connoiſſoit peu leur multiplicité.

Le premier de tous les gouvernemens qui aient été en uſage, eſt la royauté, les autres n'étant qu'une correction de celui-là. C'eſt une idée ſimple qui s'eſt offerte à tous les eſprits : un pere dans une famille, un chef dans une armée. Quelle apparence que les peuples aient mis dans le ciel un autre gouvernement que celui qu'ils croyoient le meilleur pour eux ; ou que croyant la policratie plus avantageuſe, ils aient pris pour eux la monarchie ? S'ils ont admis pluſieurs Dieux, ce n'a pu être que ſous l'empire d'un ſeul : s'ils n'en ont admis qu'un, les autres n'ont pu être que des miniſtres. Ainſi dans l'Aſie, dans l'Egypte,

(1) S. Aug. *de Civit. Dei.* 4. 31.

dans tout l'Orient, dans tout l'Occident, la forme même du gouvernement portoit les peuples à ne connoître qu'un Dieu (1).

La nature des loix les conduisoit à la même vérité. Où Zoroastre, Confucius, Zaleucus, Minos, Numa, Solon, ont-ils pris la plus grande partie de leur autorité? je parle de celle qui agit sur les esprits, & qui les subjugue : si ce n'est dans l'opinion généralement consentie, qu'il y avoit quelque part un Législateur suprême, qui prescrivoit des regles, qui veilloit à leur exécution, qui avoit en son pouvoir de punir les infracteurs, soit dans un temps, soit dans un autre. Ces législateurs étoient trop habiles, pour ne pas confirmer les esprits dans cette persuasion, qui seule peut enchaîner l'homme par sa propre pensée. Aussi n'en est-il point qui n'ait fait parler quelque Dieu ; qui n'ait fait entendre aux

(1) *Inquirendum putas utrum unius imperio, an arbitrio plurimorum, celeste regnum gubernetur; quod ipsum non est multi laboris aperire, cogitanti imperia terrena, quibus exempla utique de cœlo.* Minu. Felix. in Octav. c. 18. p. 164.

peuples que ſes lois venoient d'en haut ; enfin il n'en eſt point qui n'ait vu que le ſerment étoit le dernier & le plus fort lien de la volonté. Or il n'y a point de ſerment ſans Dieu pris à témoin, pris pour juge, redouté comme vengeur : *Audi ſancte Jupiter!*

Qui étoit ce Jupiter dans l'eſprit des peuples? Les Poëtes, qui ont été de tout temps les interpretes du peuple, nous le ferons connoître : je ne citerai qu'Héſiode & Homere.

Ces deux poëtes étoient les précepteurs de la jeuneſſe dans une grande partie de l'Italie, dans toute la Grèce proprement dite, dans l'Aſie mineure, dans toutes les iſles de la Méditerranée. On chantoit leurs vers dans les fêtes : on en faiſoit le texte des leçons concernant la conduite & les mœurs. Cela poſé, quelle étoit la doctrine de ces Poëtes?

Héſiode (dont nous parlerons plus amplement ci-après) chante le cahos & la naiſſance du Monde. Mais auſſi-tôt que le

Monde eſt formé, Jupiter prend l'empire, & préſide à l'exécution des Deſtins. La Juſtice, les Parques, les Saiſons, les Heures, toutes les Vertus, toutes les Puiſſances ſont à ſes ordres. C'eſt lui qui voit, qui entend, qui éleve, qui abaiſſe, qui diſtribue, comme il lui plaît, l'obſcurité & la gloire.

Selon Homere, c'eſt la volonté *ſuprême* de Jupiter qui eſt la derniere raiſon des choſes : c'eſt de lui qu'émanent les loix ſages : c'eſt lui qui donne aux rois la puiſſance & le ſceptre, qui briſe la tête des villes : c'eſt le Dieu très-grand & très-glorieux, qui lance ſeul la foudre, qui eſt le pere des Dieux & des hommes : enfin, c'eſt lui qui tient le premier anneau de cette chaîne ſacrée à laquelle tout l'Univers eſt ſuſpendu : « Réuniſſez-vous, Dieux & Déeſſes ; employez vos plus grands efforts. Vous

[redacted]

terez ſuſpendus. Tel eſt le pouvoir ſans bornes qui m'éleve au-deſſus des Dieux & au-deſſus des hommes (1). » Tout Homere eſt rempli de ces traits. Si l'unité d'un Dieu ſuprême étoit une vérité indifférente, ou une vérité de difficile accès, qui fût le réſultat, ou quelque conſéquence ſubtile d'une longue chaîne de propoſitions déduites les unes des autres, peut-être que ces traits, quoique répétés ſouvent, en cent manieres différentes, n'auroient pas ſuffi pour la rendre ſenſible. Mais c'eſt une de ces vérités eſſentielles au bonheur de l'homme, qui naît avec nous, qui entre en nous par tous nos ſens, qui ſe voit, comme la lumiere, ſans qu'on la regarde. Où ces deux poëtes avoient-ils puiſé ces idées ? Si elles euſſent été inconnues aux peuples pour qui ils écrivoient, comment auroient-elles obtenu leur applaudiſſement ? On en peut dire autant de Sophocle, d'Euripide, de Pindare, de tous les autres, qui n'ayant en leur qualité de poëtes, qu'une éloquen-

(1) Iliad. Θ 20.

ce populaire, n'ont pu être, dans leurs écrits, que les échos du public de leur temps, & n'ont fait des portraits que de ce qui ſeroit reconnu, *ex noto fictum.*

On verra ci-après les penſées des Philoſophes ſur la nature des Cauſes. On peut les ranger en deux claſſes, dont l'une combat la néceſſité d'une Cauſe intelligente, univerſelle; l'autre l'établit par des preuves de tout genre. Leucippe, Démocrite, Épicure, Straton, l'attaquoient par leurs ſyſtêmes; Thalès, Anaxagore, Timée, Platon, Zénon, la ſoutenoient par les leurs. Les premiers vouloient détromper les peuples ſur cet objet; ceux-ci vouloient l'affermir dans ſes penſées. L'attaque & la défenſe ſuppoſoient donc également le fait que nous entreprenons de prouver.

Donc la tradition du genre humain, les [redacted]

main auroit été endormi, qu'une ſeule de ces voix eût ſuffi pour le réveiller. Or il étoit bien loin de l'être ſur cette matiere. Toute la terre, graces à l'inquiétude naturelle des hommes ſur l'avenir ; ne parloit, ne s'occupoit que des Dieux, toutes les têtes travailloient ; & il ne ſe feroit pas trouvé un ſeul de ces ſages, un de ces héros tant vantés, qui eût réduit à leur valeur les contes burleſques de la croyance populaire, & qui eût averti le genre humain (1)?

Je ne puis me diſpenſer d'ajouter ici les paroles de quelques rois d'Orient, conſacrées dans l'Écriture. Quand Salomon monta ſur le trône, le roi de Tyr rendit graces *au Dieu du ciel & de la terre*, de ce qu'il avoit donné à David un ſucceſſeur digne de lui (2). Cyrus, dans ſes édits, re-

(1) *Ne hoc quidem crediderunt Jovem manu mittere fulmina, ſed eundem cuſtodem, rectoremque univerſi, animum ac ſpiritum, mundani hujus operis Dominum & artificem, cui nomen omne convenit.* Senec. Quæſt. nat. *lib.* 2. c. 45.

(2) *Benedictus Dominus Deus cœli & terræ.* Reg. 3. 5.

connoît que ses victoires sont *un don du Dieu du ciel* (1). Darius veut que les Juifs fassent pour lui des vœux *au Dieu du ciel* (2). Artaxerxès parle à peu près de même dans Esdras. Assuérus reconnoît ce même Dieu dans le décret qu'il adresse aux cent vingt-sept provinces de son empire, depuis les Indes jusqu'en Éthiopie (3). Quel eût été le sens de ces décrets, si les nations eussent ignoré qu'il y avoit un Dieu souverain & universel ?

C'en est assez, je crois, pour montrer que jusqu'au siecle d'Alexandre, la vérité dont nous parlons n'a pas été un mystère pour les nations. Disons un mot de cette derniere époque, qui commence 330 ans avant J. C.

Si l'idée publique d'un Dieu suprême se conserva dans les siecles les plus ténébreux du paganisme ; à plus forte raison dût-elle être répandue quand la Philosophie, ayant

(1) *Omnia regna terræ dedit mihi Deus cœli.* Esdr. 1. 1.

(2) *Offerant Deo cœli, & orent pro vitâ regis & filiorum ejus.* Esdr. 1. 6.

(3) Esth. 16. 16.

parcouru le cercle des erreurs possibles sur la Divinité, fut obligée de revenir au point d'où elle étoit partie, & d'ajouter ses raisonnemens au poids de la tradition antique.

Environ six siecles avant Jesus-Christ, les Philosophes avoient quitté le fil de cette tradition, pour s'abandonner à leurs propres pensées. S'étant enfin éloignés d'elle jusqu'à prendre le hasard pour premiere Cause, la lumiere éclata par le choc même des absurdités. Qui pouvoit se persuader que le hasard, qui n'est rien, fût la Cause de tout? Qui pouvoit croire qu'ayant en soi un principe pour se conduire, l'Univers n'en eût point pour le gouverner?

Alexandrie, fondée par le Conquérant du Monde, entre l'Asie, l'Afrique & l'Europe, sur les bords d'une mer qui réunissoit les trois parties connues du globe, devint le rendez-vous de tous les Savans de l'Univers. La philosophie des Grecs y fut mise dans la balance avec la sagesse de

l'Orient & du Midi. La discussion sur le premier de tous les principes, fut bien-tôt terminée. Quand J. C. vint au monde, le peuple même entendoit raillerie sur le chapitre de ses Dieux. Il n'y croyoit plus que par habitude, comme les princes par politique, & les prêtres par intérêt. Qu'on lise Cicéron, Macrobe, tous les *Platoniciens* anciens & modernes; tous les Péripatéticiens, tous les Poëtes de ce temps-là : tous, sans exception, établissent l'unité d'une premiere Cause intelligente. *Il n'est* aucun des attributs de Dieu qui n'ait été rendu par quelqu'un d'eux, avec autant d'énergie & de précision qu'il a pu l'être depuis par nos théologiens. *Tous les écrivains* ecclésiastiques qui les citent, en font foi. Stobée, dans ses *Églogues physiques*, a rassemblé un grand nombre de leurs tex-

[redacted]

ples païens civilisés ont eu, comme nous, l'idée d'un seul Être suprême, maître de l'Univers.

Quel étoit donc le crime du genre humain livré à l'idolâtrie? La réponse est facile. C'étoit d'avoir connu Dieu, & de ne lui avoir rendu aucun hommage; c'étoit de l'avoir regardé comme le Dieu de tout le Monde, & d'en avoir conclu dans la pratique, qu'il n'étoit le Dieu de personne.

On a dit que l'idée de la monarchie céleste leur avoit aidé à prendre l'idée de leur gouvernement. Par retour, ce qui se pratiquoit dans leur monarchie, ils l'appliquerent au gouvernement céleste. Si les rois, invisibles & renfermés dans leurs palais, n'entroient point dans les détails du gouvernement; à plus forte raison le Dieu suprême devoit-il abandonner à ses ministres la conduite des mondes, & sur-tout celle du monde sublunaire, sujet à tant de révolutions & de désordres. Supposé qu'il y eût quelque tribut à lui payer, ne suffiroit-il pas de l'adresser aux subalternes, qui

le verseroient ensuite, s'il le falloit, dans les trésors du grand Roi? On se servoit de bonne foi de ces comparaisons, qui sembloient honorer la Divinité suprême, & qui la reléguoient en effet dans le ciel des cieux. Les autres Spheres étoient emportées par les Dieux ministres; & la Terre, abandonnée à la discorde des *élémens*, n'avoit de réfuge que dans les génies & les démons bons ou mauvais, desquels il falloit attendre, comme des seules *causes*, la décision des événemens importans. *Lors* donc qu'une crainte violente affoiblissoit les cerveaux, qu'une peste ravageoit les villes, mais sur-tout lorsqu'un ennemi furieux s'avançoit, le fer & le feu à la main, il n'y avoit point de peuple qui ne s'écriât: *Ayons des Dieux qui marchent devant nous*: (le moyen de combattre sans Dieux!)

[redacted]

le secours décisif dans le moment critique? Le Dieu de l'Univers auroit quitté son trône céleste, pour venir tristement se mêler d'affaires dont souvent un roi mortel ne daigne pas se charger? Enfin ce grand Dieu, tout l'Orient étoit persuadé qu'on ne pouvoit le voir sans être frappé de mort. On crut donc qu'il étoit plus sûr d'avoir chacun des Dieux à soi, des Dieux qui n'eussent qu'un soin, qu'une ville à conserver ou à défendre, dont ils fussent même obligés de partager le sort & pour laquelle ils se batissent, Dieux contre Dieux, comme dans la mêlée d'Homere. C'étoit en ce sens qu'on disoit, le Dieu de Gaza, de Memphis, la grande Diane d'Éphèse : c'étoit les Dieux du sol, les Dieux de telle ville, de tel royaume : *Deos populares* (1). Les particuliers mêmes voulurent

(1) Ce fut pour cela que le premier acte de Jéroboam, devenant roi d'Israël, fut de se faire d'autres Dieux que celui de Jérusalem. *Fragilis & laboriosa mortalitas (Deum) in partes ita digessit, infirmitatis suæ memor; ut portionibus coleret quisque, quo maximè indigeret.* Plin. 2. 5.

en avoir pour protéger leur famille & leurs foyers.

Mais tous ces Dieux n'étoient que des Dieux tutélaires, des especes de talismans, de fetiches (1), ou de symboles, qu'on supposoit doués de quelque vertu secrete & magique, par l'attache de quelque démon ou génie, pour porter bonheur ou malheur, à l'ami ou à l'ennemi : ce ne pou-

(1) M. le Prés. de Brosse, Honoraire de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lett. a développé avec beaucoup d'érudition le culte des Fetiches. Ce nom vient du mot Portugais *Fetisso*, qui signifie *chose fée, enchantée, divine, rendant des oracles*. De là *fatum, fari*, chez les Latins. Il a prouvé très-bien que la plupart des nations barbares, & même des [redacted] pées de coton, &c. chez d'autres peuples. Le savant Académicien en conclut que les peuples qui avoient ce culte, n'ont point connu la vraie Divinité. Cette conséquence n'est point renfermée dans les premisses. Le peuple d'Israël adorant le veau d'or, n'avoit pas pour cela oublié le Dieu d'Abraham. Les dévotions particulieres ne sont point ex- [redacted]

voit être autre chofe. Croire que des boucs, des chiens, des chats; des fcarabées, de petits cailloux d'une certaine forme, de marmouzets d'or ou de léton, étoient ou pouvoient être, dans l'efprit d'aucun peuple civilifé, le plus haut degré de là Divinité; reine & maîtreffe de l'Univers, c'eft une erreur impoffible, une abfurdité qui ne peut fe trouver dans aucune tête, penfante ou non. En un mot, ces Dieux n'étoient que ce que font encore parmi nous les patrons révérés par les provinces, par les villes, par les bourgades; que ce que font les reliques, les images des perfonnes dont le nom a été confacré par la piété; avec cette différence toutefois qu'aujourd'hui l'artifan diftingue le culte rendu au ferviteur, de celui qu'il doit au maître, & que les païens oublioient totalement les droits du maître pour lui fubftituer un rival imaginaire, dont fouvent le culte étoit un crime encore plus qu'une erreur.

Les fages voyoient fans doute l'abfur-

dité ; mais bien loin de s'y oppofer, ils craignoient la révolution que pouvoit occafionner la vérité. Il n'y eut qu'un feul homme à qui il fut permis à Rome de parcourir les livres trouvés dans le tombeau de Numa : on crut important d'en dérober la connoiffance au peuple, au fénat, aux prêtres même. Quel déluge ne pouvoit pas caufer le mouvement ou le déplacement d'une maffe fi énorme d'opinions & de préjugés enracinés par l'habitude, défendus par la fuperftition, toujours furieufe quand elle fe bat ? Peut-être même que la Politique trouvoit plus avantageux pour elle d'environner la populace, de cette multitude de génies témoins & vengeurs, que de la menacer d'un Être fuprême, dont la colere fe feroit éteinte dans le trajet, ou perdue dans les détails.

Mais encore, comment cette vérité pouvoit-elle fubfifter avec tant d'erreurs & d'abfurdités qu'on trouve dans le culte idolâtre ?

Je dirai d'abord qu'il ne s'agit point de

concilier les hommes, quelquefois même les plus ſages, avec eux-mêmes. Je n'en veux pour exemple que les Romains. Les Romains répétoient à tout moment, Jupiter très-bon, Jupiter très-grand : *optimus propter beneficia, maximus propter vim.* Ils invoquoient, dans leurs prieres, le Dieu *qui par ſes décrets éternels regle à ſon gré le ciel & la terre, les triſtes royaumes, & les épouvante par ſon tonnerre* (1). Ils ſavoient que ce Dieu rempliſſoit de ſon action les terres, les mers, les profondeurs céleſtes ; que du ſigne de ſon ſourcil il mouvoit l'Univers (2). *Jupiter tout-puiſſant*, s'écrie Varron, *pere & mere des Dieux, des rois, de tous les êtres, Dieu des Dieux, un & univerſel* (3). Et cependant les Romains écoutoient toutes les rêveries de la ſuperſtition. Il n'y avoit imagination folle, terreur d'enfant, conte de vieille, qui n'eût ſon

(1) Virgile, *Æn.* 1. 233.

(2) Horace, *Od. L.* 3. 1. & 4.

(3) Jupiter omnipotens rerum, regumque, Deûmque, Progenitor genitrixque, Deûm Deus, unus & omnes.

poids dant le moment du danger, & qui n'influât sur les décisions d'État les plus importantes.

Je dirai en second lieu, que la notion dont nous parlons ayant des côtés aussi obscurs que les autres sont clairs, il n'étoit pas fort difficile de l'admettre avec des disparates. Les Païens avoient trois sortes de théologies; l'une civile, l'autre naturelle, & l'autre fabuleuse (1). La premiere étoit, dans les temples, enseignée par les prêtres; la seconde, dans les écoles, traitée par les savans; la troisieme, sur le théâtre, employée par les poëtes. A la premiere tenoient les sacrifices, les augures, toutes les pratiques religieuses auxquelles on croyoit attachée la fortune de la nation. La seconde étoit occupée à expliquer les causes physiques, & quelquefois à indiquer les fins morales. Lorsqu'il s'agissoit de fêtes publiques, mêlées d'amusement & de superstition, les poëtes

(1) *Civile, physicum, mythicum.* Varr. apud S. Aug. *de Civit. Dei.*

faisoient valoir la troisieme. Le peuple, qui n'examine rien à fond, voyant en gros ces trois especes de théologie, qui lui étoient présentées assez nettement, par les trois especes d'hommes qui s'en occupoient, croyoit que ce qui étoit obscur ou absurde dans l'une, étoit justifié & expliqué dans l'autre. Ils donnoient leur adhésion à l'unité, moitié par raison, moitié par instinct, par ce qu'ils entendoient dire & par ce qu'ils sentoient confusément. Mais ne voyant nulle part aucune voie sans danger, aucune opinion sans difficulté & sans obscurité; ne pouvant d'ailleurs rester sans prendre de parti, & n'ayant pas la force d'en prendre un conforme à ce qu'ils auroient desiré, ils s'abandonnoient à la pratique du culte établi; au pis aller de faire cause commune, quant aux suites, avec le reste du genre humain. Socrate, tout grand philosophe qu'il étoit, ne laissa pas en mourant de sacrifier à Esculape, pour rendre hommage aux Dieux de son pays, auxquels il ne croyoit point. Tout cela se

concilioit par la distinction des Dieux nationaux & d'un seul Dieu de toute la nature : *Deos populares multos, naturalem unum* (1).

(1) Antisthène, cité par Cicéron, *de nat. Deor.*



ARTICLE V.

Idées des Poëtes Grecs dans les temps fabuleux,

OU LA NUIT ET L'AMOUR, PRINCIPES DU MONDE.

S'IL eſt vrai que les ſages, & même les peuples, dans les pays civiliſés, ont eu les mêmes idées ſur la nature & la néceſſité d'un premier Être, il eſt évident que les premiers poëtes eurent le même point d'appui, pour élever leur ſyſtême de coſmogonie. Les poëtes ne bâtiſſent guères que ſur un fond donné par le public ; ils ſuivent la renommée. Ceux dont nous parlons ayant adopté avec trop de vivacité & trop peu de diſcernement le langage & les figures ſymboliques qui avoient paſſé la mer avec Cécrops, Danaüs, & les autres fondateurs des colonies Grecques, il n'y eut pas une de ces idées étrangeres qui ne fût perſonifiée, & qui n'eût en cette qualité tous

les accompagnemens individuels qu'il plût à leur imagination d'y attacher.

Ils commencerent par celle de la *Nuit*, qu'on regardoit dans l'antiquité comme l'état primitif de la Nature avant qu'elle eût pris la forme du Monde (1). La notion de la Nuit primitive comprenoit, chez les Grecs, trois idées, le Cahos, *l'Érebe* & le Tartare, c'est-à-dire, un espace sans borne, sans lumiere, rempli de matériaux sans forme & sans ordre. On demanda à Thalès lequel étoit le plus ancien, du Jour ou de la Nuit. Il répondit, la Nuit (2). Alexandre le grand fit la même question à un Gymnosophiste des Indes, qui lui répondit brusquement que c'étoit le Jour. Le prince, qui ne s'attendoit pas à cette réponse, reprit, qu'elle étoit digne de la demande (3). Les Gaulois & les Germains comptoient

[redacted]

par nuits, parcequ'ils faisoient la Nuit aînée du Jour : en un mot, la Nuit étoit la Déesse antique (1), l'origine, la source de tous les êtres (2). Il fut un temps, disoient les théologiens, où il n'y avoit ni ciel, ni terre, ni mer : tout étoit nuit. Les principes ou élémens, engourdis dans cet abîme universel, n'y avoient qu'un mouvement sourd & aveugle ; peut-être même n'y en avoient-ils point. Le moment des destins étant arrivé, un point de lumiere étincela au milieu de l'espace ténébreux, se développa, & avec lui l'ordre & la beauté de l'Univers (3).

Ces idées brillantes & hardies étant encore trop simples pour les poëtes & pour le peuple, qui aime bien mieux le merveilleux que la vérité simple, on donna à la Nuit un corps, une ame, des facultés. On en fit une Déesse, mere en titre des Dieux & des hommes, qui eut des temples & des oracles (4). On composa l'histoire

(1) Ἡ παλαιὰ, ἀρχαία Νύξ. *Voyez* l'Hym. d'Orph. *à la Nuit.*

(2) Arist. *Metaph.* 2. 6.

(3) Poës. Orph.

(4) Paus. *Attic.* 97.

de sa fécondité. Elle avoit, dans la premiere origine des temps, déposé un œuf au vaste sein de l'Erebe son époux. De cet œuf, après une longue suite de siecles, étoit sorti l'Amour aux aîles dorées, portant en sa main le flambeau qui éclaire le Monde & qui l'échauffe (1). Levez les yeux, disoient-ils, contemplez cette voûte immense & azurée, sous laquelle se promenent les astres : croyez-vous que ce soit un désert où regnent le vuide & le néant? C'est le berceau primordial de la Nature :

(1) Aristoph. *Oiseaux*, v. 694. En voici la traduction littérale : « Au commencement étoient le Cahos, la Nuit, le noir Erebe, & le vaste Tartare. Il n'y avoit ni terre, ni air, ni ciel, dans les profondeurs sans fin de l'E-

me un tourbillon violent. S'étant mêlé ensuite avec le noir Cahos aîlé, dans le vaste Tartare, il produisit notre espece, & nous amena à la lumiere. Les Immortels n'étoient point avant que l'Amour eût mêlé toutes

c'est la Déesse même, qui a produit le monde, qui le nourrit par ses bénignes influences : c'est la Nuit, mere de Tout, qui s'est retirée à la circonférence (1) pour faire place à son Premier-né, enfant unique, qu'elle tient toujours entre ses bras humides, & sur lequel, à la fin de chaque jour, elle abaisse son voile ténébreux, pour assurer son repos dans le silence de la Nature :

. . . . Ruit Oceano nox
Involvens umbra magna terramque polumque (2).

Quand la fable de la Nuit fut ainsi revê-

(1) Ουρανῷ.

(2) Cette application, qui peut paroître hardie, se fait ici avec d'autant plus de justesse, que l'Océan, dans la haute antiquité, n'étoit autre chose que le principe humide, dont Orphée, Homere, Thalès, ont fait le pere de tous les êtres. Ce principe étoit répandu dans l'espace céleste, qui étoit comme une mer supérieure, où les Egyptiens disoient, selon Plutarque, traduit par Amiot, *que le Soleil & la lune étoient voiturés, non dans des chariots ou charrettes, ains dedans des bateaux, esquels ils navigeoient à l'entour du Monde.* Euripide & d'autres Poëtes ont eu la même idée, lorsqu'ils ont dit que cet éther immense, cet azur presque noir que nous voyons, embrassoit tous les êtres dans son sein humide.

tue, on ſongea à orner de même celle de ſon Fils & de l'Œuf, dont il étoit ſorti. C'étoit un Œuf clair, ou ſans germe, *ventoſum*, pour faire entendre que la Nuit l'avoit conçu d'elle-même, ſans autre agent qui eût concouru avec elle: idée antique, qui, pour repréſenter l'indépendance des grands Dieux dans leurs productions, les ſuppoſoit *androgynes*, c'eſt-à-dire, produiſans par eux-mêmes: *Jupiter & mas eſt & fœmina.*

De cet œuf divin, pondu avant les temps, ſortit l'Amour, premier-né de l'Univers, Dieu de double nature, céleſte & terreſtre. S'élevant dans l'eſpace obſcur avec des aîles de feu, pour répandre partout la lumiere, il tenoit en ſa main les clés du ciel, de la terre & des eaux, pour ouvrir à tous les animaux les portes de la

[redacted]

tous également formés (1). On reconnoît aisément dans cette Cosmogonie la fable d'Athyr & de Kneph, dont il a été fait mention ci-devant (2).

Nous observerons en passant qu'un fragment de Sanchoniaton, rapporté par Eusebe (3), offre les mêmes traits. On y voit une substance ténébreuse, un amas informe, dans lequel agit sourdement une sorte d'ame ou d'esprit aveugle, qui se nomme *Desir* ou *Amour*. De l'action de cet esprit sort une lumiere éclatante, qui produit le soleil & la lune. La terre & la mer s'échauffent par l'air enflammé : l'éclair brille, le tonnerre éclate. A ce bruit terrible, les animaux s'éveillent comme d'un sommeil profond, & commencent à se mouvoir sur la terre & dans les eaux. Ce sont par-tout les mêmes idées.

Ce fut de ces idées mythologiques que vint aux Egyptiens, & par eux à Pytha-

(1) Tous ces traits se trouvent dans deux hymnes d'Orphée, dont l'une *au Premier-né*, l'autre à *l'Amour*.

(2) Art. des Egypt.

(3) De Præp. Ev. 1.10.

gore & à quelques-uns de ses disciples, l'idée de mettre le soleil au centre du Monde. Dès que le partage de l'espace universel s'étoit fait entre la Nuit primitive & la Lumiere, & que celle-ci, née au sein de l'autre, s'étoit aggrandie par degré, c'est-à-dire, par l'addition successive de tous les élémens qui pouvoient devenir lumiere, il semble que le corps lumineux devoit repousser de proche en proche, à des distances proportionnées à sa force, la masse ténébreuse qui l'environnoit, & former au sein même de la Nuit, l'empire du Jour, ayant pour centre & pour roi le Soleil, dont l'intérieur de l'œuf présentoit l'image, aussi bien que sa forme. Il convenoit à l'astre roi de la Nature, d'être au milieu de son empire, & d'y être en repos, tandis que ses sujets seroient en mouvement autour de lui. Il convenoit que l'œil du Monde, la garde de Jupiter fût placée à des distances égales des limites; que l'autel où brûloit l'encens de l'Univers fût placé au milieu du temple. Car ce

fut par ces brillantes comparaisons, jointes à l'histoire qu'ils avoient arrangée sur l'origine des êtres, & non par l'étude des phénomenes, ni par les observations astronomiques, qu'ils parvinrent à cette vérité, qui n'en fut jamais une pour eux (1).

Ce feu primordial, allumé au sein de la Nuit, avoit été nommé *Phthas* chez les Egyptiens. Les Grecs l'appelèrent *Ephaiste*, & les Latins *Vulcain*, noms sous lesquels il recevoit les mêmes honneurs que sous celui d'*Amour*. Il étoit, de même que l'Amour, Dieu du feu, portant la lumiere aux

(1) Arist. *de Cœlo*, 2. Les idées de tous les Pythagoriciens n'étoient pas tout à fait nettes sur cet objet. Voici comme Stobée expose le systême de Philolaus, un des principaux disciples de l'Ecole de Pythagore : « Philolaus place le feu au milieu, autour du centre, & il l'appelle le foyer de l'Univers, le sanctuaire de Jupiter, la mere des Dieux, l'autel, le lien intérieur, la mesure de la nature. Il admet un autre feu en haut, à la circonférence de l'Univers. Mais il dit que le feu central est le premier dans l'ordre de la Nature, & qu'autour de lui tournent en cadence les corps divins, le ciel, les planetes, ensuite le soleil, puis la lune, puis la terre, puis l'anti-xthone, ou *contre-terre* ; après quoi est le feu central. » *Ecl. phys.* 1. *pag.* 51.

Dieux & aux hommes ; il étoit l'éther, le ſoleil, la lune, tous les aſtres, de même que lui :il forgeoit comme lui la foudre de Jupiter & les traits qui bleſſent les amans. Ces idées, ſorties originairement d'une même tige, & multipliées par des combinaiſons arbitraires, ſe ſéparoient, ſe réuniſſoient, ſe mettoient en oppoſition, rentroient les unes dans les autres, ſelon qu'il plaiſoit aux poëtes, aux prêtres, aux peuples. La moindre analogie dans les noms, dans les attributs, dans les fonctions, leur ſuffiſoit pour paſſer d'une idée à une autre : que devoit-il arriver quand les choſes avoient du rapport auſſi-bien que les noms ; ce qui ſe rencontroit dans le Feu & l'Amour ?

En Orient, *Our*, ou *Or*, ſignifioit *le Feu, la Lumiere :* chez les Egyptiens, *Horus*, ou *Hor*, ſignifioit le plus ordinairement *le Soleil, le Monde éclairé par la lumiere :* chez les Grecs, *Eros* ſignifioit *l'Amour :* voilà la reſſemblance des noms. L'Amour, dans les fables, étoit armé d'un flambeau ; il lan-

çoit des traits de feu aussi brûlans que ceux du soleil; l'Amour unit, produit, échauffe la nature, comme le soleil ou le feu : voilà la ressemblance des choses. En falloit-il davantage pour faire de l'Amour le Dieu de la lumiere & l'auteur du Monde? Dans les temps d'une Philosophie plus éclairée & plus rassise, Empedocles n'a-t-il pas dit que l'*Amour* & la *Haine* en étoient les principes? Aristote lui-même ne donne-t-il pas à la Matiere l'*amour* ou *appétence* des formes? Tout est amour, selon lui : la haine même n'est que le revers de l'amour, parceque la fuite du mauvais n'est que le desir du bon.

L'idée d'amour appliquée une fois au principe universel d'activité, se développa bien-tôt par celle de la Cosmogonie. L'Amour fut le Dieu conciliant, le Dieu organisant, le Dieu animant, le Dieu donnant l'être, la forme, le mouvement, la vie, le sentiment, à tout ce qui respire, à tout ce qui est. Et si on le peignit quelquefois enfant, ce fut pour figurer la jeunesse.

éternelle du Monde, dont il est l'ame, le nœud & le soutien :

Quod Mundus stabili fide
Concordes variat vices,
Quod pugnantia semina
Fœdus perpetuum tenent,
Quod Phœbus roseum diem
Curru provehit aureo. ...
Hanc rerum seriem ligat
Terras & Pelagus regens,
Et cœlo imperitans Amor:
Hic si fræna remiserit,
Quidquid nunc amat invicem
Bellum continuò geret (1)

Ainsi le même Amour, qui étoit fils de la Vénus Cytherée, fut aussi fils de la Vénus céleste, l'enfant de la Nuit (2), le pere du Jour, le Dieu du Feu, l'auteur, le lien, l'ame de l'Univers.



a vu chez les Egyptiens Athyr se changer en Vénus; un hymne d'Orphée donne le même nom à la Nuit: « Mere des Dieux & des hommes! Nuit sacrée, qu'on nomme encore Cypris. » Reine du ciel, s'écrie Apulée, prenant le style antique, ou si tu l'aimes mieux, puissante Cérès, qui nous as montré l'usage d'une nourriture plus humaine....ou céleste Vénus, qui, dans la naissance du monde, inspiras par ton souffle la fécondité qui produit les especes & qui les conserve; ou encore, redoutable Proserpine, dont les humides feux, gradués par les diverses oppositions du Soleil, nourrissent les germes de la Nature (1). »

Mais la Déesse ajoute elle même à ces titres: « Touchée de tes larmes, la Mere commune de tous les êtres, la Maîtresse des élémens, la Production initiale des siecles, la Reine des mânes, l'Essence universelle des Déesses & des Dieux, a daigné entendre ta voix: *en adsum tibi.* » C'est cette

(1) *Udis ignibus nutriens læta semina, & solis ambagibus dispensans incerta lumina.* Metam. 9.

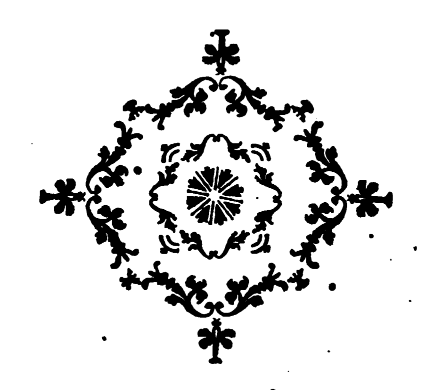
même Essence qui fut adorée à Pessinunte sous le nom de Mere universelle, *magna Mater*, embrassant dans son vaste giron cent neveux, tous habitans des cieux:

> .... *Centum complexa nepotes.*
> *Omnes Cœlicolas.*............

la même qui fut Junon, ou l'Air, épouse du Dieu de l'Olympe; qui fut Ilythie ou Prothyrée, parcequ'elle présidoit à la formation & à la naissance des animaux: elle fut la Lune, ou Lucine, se promenant dans son empire ténébreux, sur un char d'argent avec un cortége d'étoiles (1); enfin elle fut la Nature productrice, décorée de cent titres que l'antiquité fabuleuse lui donne (2), pere, mere, nourriture & nourrice de tout ce qui est, qui a été, [redacted]



le Monde univerſel, & ſe ſont trouvés réduits aux emplois très-ſubalternes, d'enflammer & de tourmenter les Amans. Ou ſi par la faveur de quelque Poëte plus philoſophe que les autres, ils ſont rentrés quelquefois dans l'ordre des Cauſes, ce n'a été que pour parer de leurs noms & de leurs attributs poétiques, des ſyſtêmes qui s'expliquoient beaucoup mieux ſans eux.



ARTICLE VI.

Théogonie d'Hésiode, ou JUPITER ET LES TITANS.

HÉSIODE (selon les Marbres d'Arondel) vivoit dans le Xᵉ siecle avant J. C. & touchoit aux temps fabuleux. Sa Théogonie, qui comme toutes celles qui l'ont précédée ou suivie, n'est autre chose qu'une Cosmogonie, n'a pu avoir pour matériaux que les idées que nous avons présentées jusqu'ici (1). Les alternatives du Jour & de la Nuit, les combats d'Oromaze & d'Arimane, ceux d'Osiris & de Typhon, avec leurs détails, sont évidem-



les efforts de la matiere, qui attire les formes qu'elle n'a pas, & qui repousse celles qu'elle a.

Le sujet du poëme d'Hésiode est la naissance des Dieux, c'est-à-dire, la formation de la Terre, de la Mer, de l'Air, du Feu, de l'Ether, des Astres & des autres parties du Monde, lesquelles étant animées, selon la plupart des Philosophes anciens, & immortelles de leur nature, ont dû être regardées par un poëte comme autant de Divinités.

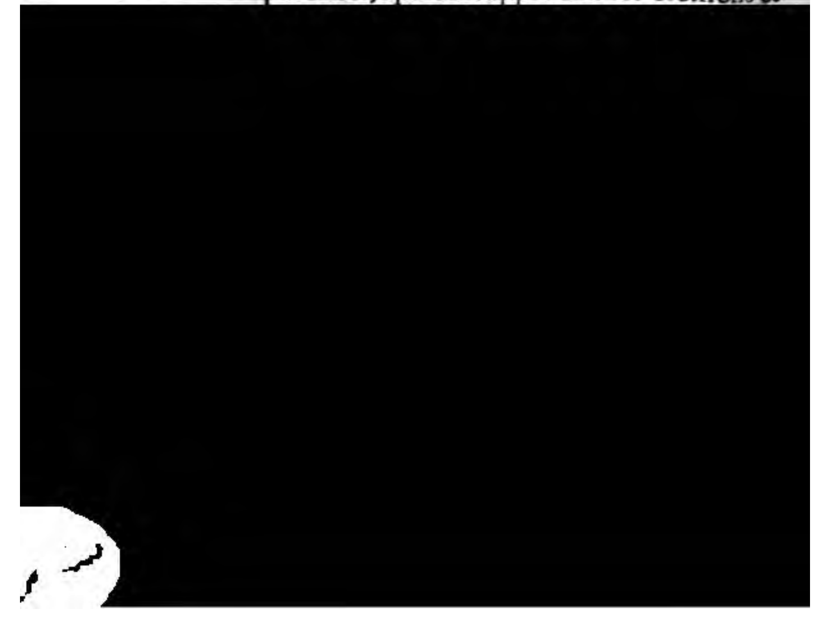
« Le premier de tous, dit Hésiode, est le Cahos (1), & après lui la Terre, dont la large poitrine est l'appui inébranlable des Immortels, qui sont placés au-dessous de l'Olympe. Ensuite le Tartare ténébreux, dans les profonds abîmes qui sont sous la Terre; & enfin l'Amour, ce Dieu le plus beau des Dieux, qui dissipe les soucis, qui regne sur les cœurs des hommes & des Immortels. »

Le Cahos est nommé le premier, parce-

(1) Vers 116.

qu'il eſt le premier état des élémens confondus. Quand les élémens commencerent à ſe débrouiller & à ſe mettre en ordre, ils formerent d'abord la Terre, laquelle, comme un diſque, ou une large table, coupa par ſon plan le Cahos en deux parties; l'une ſupérieure, que le Deſtin accorda aux Dieux immortels, *qui s'élevèrent comme par étage* juſqu'à l'Olympe; l'autre inférieure, qui fut le Tartare, gouffre affreux, qui a autant de profondeur ſous la Terre, que l'Olympe a d'élévation au-deſſus: de ſorte que la Terre étoit à la fois, & la baſe de l'Olympe & le couvercle du Tartare.

L'Amour étoit, même avant que la Terre ſe formât; & ce fut lui, ſelon toute apparence, qui en rapprocha les élémens &



ſoit ſourdement chaque eſpece élémentaire dans le lieu de l'eſpace qui lui convenoit.

« Du Cahos ſortirent l'Erebe & la Nuit; & du commerce de l'Erebe avec la Nuit, naquirent l'Ether & le Jour. »

Il eſt inutile d'avertir que ces naiſſances prétendues ne peuvent être autre choſe que le développement ſucceſſif des parties du Cahos, préſentées ſous la forme poétique d'actions & de perſonnages.

« La Terre engendra le Ciel orné d'étoiles, qui l'embraſſa elle-même de toutes parts, comme une voûte ſphérique, & devint la demeure inébranlable des Dieux bienheureux. Elle engendra enſuite les hautes montagnes, où les Nymphes ſe retirent dans les grottes profondes, &c. » Voilà les effets du débrouillement du Cahos.

Mais ce débrouillement n'ayant pu ſe faire qu'avec des efforts prodigieux de la Nature, qui éprouva dans toutes ſes parties les ſecouſſes les plus violentes par la contrariété des élémens, ce fut la guerre

des Géans. « Il y avoit dix ans (le nombre fini pour l'indéfini) que les Titans orgueilleux & les Dieux bienfaisans se livroient des combats; ceux-ci du haut de l'Olympe, ceux-là du haut du mont Othrys. La victoire incertaine, ne penchoit ni d'un côté ni de l'autre; mais quand on eut fait boire aux Dieux le nectar & *l'ambroisie*, il s'alluma en eux une ardeur nouvelle; & pour l'augmenter encore, le pere des Dieux & des hommes leur tint ce discours: « Illustres enfans du Ciel & de la Terre, vous savez depuis quel temps nous combattons pour la victoire & pour l'empire. Voici le moment de signaler la force invincible de vos bras. Souvenez-vous de la tendre amitié qui vous unit, & des maux que vous avez endurés dans cette prison obscure (le ca-



qui avez tiré les Immortels de ces ténebres profondes, où ils ont enduré tant de maux. Vous nous voyez tous prêts de venger vos droits & de punir vos ennemis.»

Après ce discours le combat commence de part & d'autre : on se porte des coups épouvantables : les Mers retentissent, la Terre mugit, les Cieux troublés poussent de longs gémissemens : l'Olympe même est ébranlé sous le choc des Immortels ; le Tartare se confond dans ses abîmes : les cris s'élevent jusqu'aux étoiles. Alors Jupiter déploie sa force invincible. Il s'avance des sommets du ciel, précédé de l'éclair, accompagné du tonnerre ; chacun de ses mouvemens fait éclater la foudre, toute la mêlée est couverte de feux. La Terre pétille dans des flammes que rien ne peut éteindre ; l'Océan bouillonne. Enfin les enfans de la Terre sont livrés à des flammes dont l'éclat est si ardent, que les Dieux mêmes ne peuvent le supporter. Jupiter triomphe, & ses ennemis sont précipités dans le Tartare. Il est évident que

ce récit, qui ne peut être appliqué à aucun événement de l'Hiſtoire, ne peint que l'effort de la Nature ſortant du Cahos, & les ſecouſſes réciproques des élémens, pour prendre entr'eux cet équilibre qui a fait le Monde & qui le conſerve. C'eſt la fable des Egyptiens & des Perſes, habillée d'une autre maniere, & chargée de quelques circonſtances nouvelles. Car tel eſt le progrès de l'imagination humaine, qui va toujours du ſimple au composé. Le récit des Chaldéens, le plus ſimple de tous, eſt le premier; celui des Grecs, le plus composé, eſt le dernier; l'erreur s'accroît avec l'art.

Après la victoire, Jupiter eſt choiſi par la loi du fort, c'eſt-à-dire, par la raiſon de ſa force, pour être le roi ſuprême des Im-



malheureux. Une autre épouſe lui donna les Graces au regard doux, aux joues vermeilles. Cérès lui donna Proſerpine, Déeſſe de l'Agriculture : Mnemoſyne, les neuf Muſes, qui préſident aux arts de goût & de plaiſir.

Telles ſont les ſuites heureuſes de la victoire de Jupiter : c'eſt le tableau du Monde même, ordonné comme il l'eſt, & conſervé dans ſon état, par l'action & la ſageſſe de Dieu. Le Poëte, uſant des priviléges de ſon art, a peint les forces mouvantes de la Nature, & les attributs de Dieu, ſous des formes humaines ; parceque ſans cela la peinture des actions eût été impoſſible (1). Il eſt vrai que l'Auteur, plus occupé de peindre que de raiſonner, nous paroît ſouvent aſſez peu d'accord avec lui-même. Il mêle les traditions populaires avec les fictions, les idées de la théologie avec les faits de l'hiſtoire, les généalogies des Dieux avec celles des rois

(1) *Erat enim non facile agentes aliquid, & molientes Deos, in aliarum formarum imitatione ſervare.* Cic. de nat. Deor. 1, 27.

& des héros, celles des Dieux viſibles avec celles des Dieux auteurs & principes ; il confond les temps, les lieux, le moral, le phyſique ; il ſemble auſſi embarraſſé dans le cahos de ſes idées, que ſon Jupiter l'eſt dans celui du Monde. Mais quand une fois il a établi ce Dieu dans l'Olympe, alors délivré d'embarras, ainſi que ſon héros, il préſente des idées plus juſtes & plus ſuivies, l'Univers gouverné par un ſeul maître, ſage & puiſſant, qui fait regner l'ordre, & conduit tout au plus grand bien. C'étoit la croyance publique de ſon temps.

Nous avons déja parlé des idées d'Homere (1), & nous avons dit qu'il n'y a point d'objet que ce Poëte ait préſenté plus ſouvent à ſes lecteurs, & plus fortement, que celui de l'action des Dieux ſur

trée, de même que Thalès & quelques autres, de la Mythologie Egyptienne, où l'on envisageoit les premiers élémens comme détrempés dans le principe humide. Mais à cette idée il joint les dogmes essentiels, qu'il remontre sans cesse, avec toute la clarté que la Poésie a pu lui permettre. Tout est l'ouvrage de Jupiter, tout lui obéit.

Par le concours d'Orphée, des Mysteres, d'Hésiode, d'Homere, pour ne pas citer d'autres autorités, il est aisé de juger quels ont été les sentimens des Grecs dans les temps fabuleux. On voit également par-tout une masse informe, comme sujet primitif, & un principe actif qui forme les parties du Monde, qui les maintient dans leur état, qui les gouverne. Ce principe étoit le Dieu fort, parcequ'il avoit triomphé de tous les obstacles; c'étoit le Dieu artiste, parcequ'il avoit tout organisé selon ses plans; le Dieu bon, parcequ'il avoit fait le Monde meilleur que le Cahos; le Dieu juste, parcequ'il récompensoit le bien

& puniſſoit le mal. Voila ce qu'ils ſavoient. Ce Dieu étoit-il avant le Cahos, ou le Cahos avant lui? Avoient ils été tous deux de tout temps, l'un comme ame, l'autre comme matiere ou autrement? Dieu avoit-il formé le Monde ſelon ſes deſſeins, ou le Monde s'étoit-il formé lui-même par des lois méchaniques? Ces queſtions, & d'autres du même genre, reſtoient dans le vague de leur imagination, avec les idées de ſort, de deſtin, d'eſpace ſans bornes, d'éternité, d'être en général, de néant, &c. leſquelles n'ont pris à la fin quelque eſpece de corps ou de conſiſtance, que par l'opiniâtreté de la métaphyſique à s'en occuper. C'eſt, je crois, perdre le temps, que de chercher dans des ſiecles ſi obſcurs & ſi reculés, des idées préciſes, que nous pou-

[redacted]

nos jours, sans pouvoir quelquefois parvenir à la vérité; & nous pourrions nous flatter de rendre compte au juste des pensées métaphysiques d'Orphée, de Zoroastre, de Confucius, dont nous ne savons pas la langue, dont nous n'avons point les textes? Tenons-nous-en aux grandes masses, qui se sont défendues par elles-mêmes contre les imaginations humaines & contre le temps: c'en est bien assez pour nous. Les anciens Grecs connoissoient un Dieu, puissant, bon, juste, regnant sur tout, par lui ou par ses ministres. A cette vérité, ils joignoient la croyance d'une autre vie, qui étoit établie par les prieres pour les mourans, par les expiations pour les morts, par le culte des mânes, par les idées de Tartare & des champs Elisées. Ainsi ils avoient les deux points fondamentaux qui servent de base à la religion & aux lois. Ces notions, il est vrai, étoient mêlées de nuages, d'idées fausses, de contradictions; mais où ce mêlange ne se trouve-t-il point, quand les notions ont été

maniées long-temps par les hommes, & qu'elles ont des faces évidentes, & d'autres obſcures? Les Philoſophes ont travaillé ſur ce fond, pour le nettoyer & pour l'éclaircir; mais ſouvent ils ont pris le change eux-mêmes, ou ils ont paſſé le but. On va le voir dans ce qui ſuit.





SECONDE ÉPOQUE.

IDÉES DES PHILOSOPHES GRECS SUR LES CAUSES PREMIERES.

Cette Époque sera partagée en quatre sections, où on présentera le fond des systêmes de la Philosophie Grecque avec les pensées de ses premiers chefs, & les différentes formes que les différentes Écoles ont données à ces mêmes pensées.

SECTION I.

PREMIERES PENSÉES DES PHILOSOPHES GRECS SUR LES CAUSES.

ARTICLE I.

Coup d'œil général des Systêmes.

EN présentant jusqu'ici les opinions des Chaldéens, des Perses, des Egyptiens, des

Phéniciens & des Grecs dans les temps fabuleux, nous avons tâché de faire voir que partant toutes d'une même origine, elles ſe réduiſoient aux mêmes points, quoique ſous des faces & des expreſſions différentes. On y a vu que la Lumiere & les Ténebres, le Jour & la Nuit, Oromaze & Arimane, Oſiris & Typhon, Jupiter & les Titans, n'étoient que des images, ou des fictions poétiques qui revêtoient originairement des idées auſſi ſimples que celles que nous avons aujourd'hui ſur les Cauſes premieres, & qu'on n'avoit employé ces expreſſions que parcequ'il eſt plus aiſé à l'eſprit humain de s'égarer dans des imaginations extraordinaires & biſarres, que de marcher ſimplement, pas à pas, dans un ſentier uni.

Sous cette époque, dont les Grecs ont [redacted]

la ſimplicité ayant par-deſſus ſon mérite ordinaire, l'éclat de la nouveauté, fut elle-même un rafinement de l'art, qu'on prit pour la vérité, parcequ'elle étoit ſans figure.

Un nouvel ordre de raiſonnement va donc commencer. Dans les temps précédens, la foi du genre humain, contenant l'hiſtoire de l'origine du Monde, & dans cette hiſtoire, les principes fondamentaux de la religion & de la morale, avoit ſervi de baſe aux raiſonnemens philoſophiques, tels qu'ils pouvoient être. On convenoit non ſeulement des faits, mais des cauſes & des conſéquences. Si l'on diſputoit, ce n'étoit guères que ſur la meilleure maniere de les voir, ou de les faire voir aux autres. A compter du moment où nous ſommes, tout va dépendre de la Métaphyſique, & flotter au gré des opinions diverſes, entre le ſentiment intime qui eſt d'accord avec l'hiſtoire des premiers temps, & les idées rafinées des eſprits méditatifs, qui aimoient mieux chercher dans leur tê-

te les dénouemens de la Nature, que dans la Nature elle-même, ou dans les traditions reçues.

Les Philosophes avoient quatre partis à prendre sur la question des Causes : ils pouvoient dire 1.° que le Monde étoit gouverné par une Puissance assistante seulement : c'est-à-dire, qui, étant séparée de lui par sa nature & son essence, agissoit sur lui par un pouvoir absolu & indépendant : à peu près comme l'artiste, qui, travaillant sur la matiere propre à son art, la forme, la meut, la place par une action dont la force résidente en lui seul, est totalement indépendante du sujet sur lequel il travaille. Mais cette administration parut à quelques-uns trop laborieuse, trop minutieuse, trop basse dans plusieurs



fiée à un être intelligent, subordonné à l'Être suprême, & qu'elles se mouvoient chacune en particulier par l'impression de ce principe actif résident en elles : c'est ainsi que dans une armée tous les soldats se meuvent par leur activité propre, sous l'impression générale du chef qui les commande. Mais cette espece de gouvernement parut à quelques-uns exiger un trop grand nombre d'agens subalternes ; il en falloit attacher aux moindres organisations, à chaque parcelle de matiere, ou s'arrêter sans raison, à un certain point purement arbitraire. Il falloit un monde d'esprits en relation continuelle avec un monde d'atômes. D'ailleurs la distinction & la séparation physique des deux natures d'un côté, & de l'autre leur union morale & leur influence réciproque, étoit un mystere qu'ils ne pouvoient comprendre.

La troisieme opinion étoit que la Divinité fût unie à sa matiere à peu près comme l'ame d'un animal est unie à son corps ;

de sorte que l'une fût comme la forme substantielle de l'autre, & le corps comme le vase ou le soutien de cette forme. Quoique cette opinion entraînât des difficultés insurmontables, tant par rapport au physique que par rapport au moral, elle parut au grand nombre être la plus vraie & la plus analogue à ce qu'ils croyoient connoître le mieux. L'homme, de tout temps appelé *le Monde en raccourci*, leur sembloit une démonstration évidente du systême général. Ils adaptèrent au Monde ce qu'ils sentoient en eux-mêmes, avec la seule différence des proportions, pour la grandeur, la force, la sagesse, la durée. En un mot ils conçurent le Monde comme un grand animal qui étoit tout, qui comprenoit tout, qui étoit le pere, la fin, le soutien de tout, distribuant plus ou moins de

[redacted]

ou de direction universelle dans le Monde, & d'établir que tout s'y étoit fait dans tous les temps, & s'y faisoit encore, soit par un instinct aveugle, soit par un mouvement fortuit des petites parties. Cette opinion, plus hardie que toutes les autres, & beaucoup plus incompréhensible, n'en a pas moins eu ses partisans en grand nombre dans tous les siecles philosophiques.

Dans chacun de ces quatre systêmes, les Philosophes anciens supposoient également la Terre au milieu, & l'Eau autour de la Terre, l'Air autour de l'Eau, le Feu élémentaire autour de l'Air, comme trois couches sphériques & concentriques, épaisses plus ou moins, autour desquelles étoit répandue une cinquieme & derniere substance infiniment plus subtile, dans laquelle nageoient les astres, composés eux-mêmes & nourris de cette substance.

S'il y a eu quelque Pythagoricien qui ait placé le Feu ou le Soleil au centre, cette opinion regardée moins comme une assertion que comme une singularité philo-

ſophique, propre à des particuliers plutôt qu'à aucune École, ne changeoit rien au Monde ſublunaire, ni à ſes ſubſtances élémentaires, non plus qu'à la cinquieme ſubſtance.

Les Anciens avoient ſur ces ſubſtances un vocabulaire très-différent du nôtre. Partant du principe que non-ſeulement *il ne ſe faiſoit rien de rien* dans l'état actuel de la Nature, mais que rien n'avoit jamais pu ſe faire de rien, même par la Divinité, ils étoient obligés de dire que la ſubſtance de tout ce qui exiſte avoit toujours été, & qu'elle étoit également improduite & indeſtructible (1). C'étoit la doctrine commune des Anciens, qu'aucun texte bien entendu ne peut démentir.

Cette ſubſtance, qu'ils concevoient com-



ſelon celles des Anciens, la premiere n'étoit ni l'un ni l'autre. Elle n'étoit pas *corps*, parcequ'elle n'avoit pas les qualités du corps, la figure, la couleur, la gravité, la légereté, &c. Elle n'étoit pas *matiere*, parcequ'elle n'étoit ſujette à aucun changement, ni par génération, ni par corruption, ni autrement. La ſeconde étoit l'un & l'autre, ſelon ſes différens états, par les raiſons contraires. Elle étoit *matiere*, quand on la conſidéroit comme ſéparée de ſes formes; *corps*, ou eſſence, quand elle en étoit revêtue (1). A la premiere ſubſtance tenoient tous les attributs qui conviennent à la Divinité; à la ſeconde, tous les accidens qui conviennent aux êtres paſſagers & périſſables. La premiere répandoit les formes ſur les individus, ſelon leur eſpece; la ſeconde les recevoit comme une cire reçoit l'empreinte.

On voit par là dans quel ſens les anciens Philoſophes pouvoient être matérialiſtes.

(1) *Quod ex utroque* (materia & forma) *id jam corpus nominabant.* Cic. Acad. queſt. 1. 6.

C'étoit un matérialiſme qu'ils concilioient avec la providence, la juſtice, la ſageſſe de la Divinité, & par conſéquent avec la religion : ce n'étoit point un ſyſtême conçu par l'inquiétude du cœur, ni par l'amour d'une fauſſe liberté : c'étoit un égarement de foibleſſe, une erreur de l'eſprit qui s'abîmoit dans une queſtion trop profonde pour lui.

Cette cinquieme Subſtance, Quinteſſence, Éther, Eſſence céleſte, Être divin, θεῖον, donnoit peu de priſe aux raiſonnemens philoſophiques. Quand les Philoſophes eurent rédigé ſur cette partie quelques axiomes convenus entr'eux, & tirés de la tradition des Anciens, plutôt que fondés ſur des idées philoſophiques, ils vinrent s'établir dans les eſpaces ſublunaires,



Le mot *Nature* tirant ſon origine d'un autre mot qui ſignifie également *naître* & *produire*, on l'employoit tantôt pour déſigner le principe qui donne l'eſſence & la naiſſance à quelque être déterminé dans ſon eſpece ; tantôt pour cet être même, né & déterminé (1). Dans le premier ſens, c'étoit quelquefois Dieu même ; quelquefois un principe ſubalterne, à qui on imaginoit que Dieu avoit confié le Monde ſublunaire : mais le plus ordinairement c'étoit un certain principe ſpontanée, un reſſort phyſique & machinal, inhérent aux différens êtres, par lequel on ſuppoſoit que les individus naiſſoient, croiſſoient, ſe portoient aux fins de leur eſpece. Ariſtote définiſſoit la Nature : Un Principe intérieur & inné du mouvement & du repos dans l'être où il réſide (2).

Cette définition, qui paroît au moins ſinguliere quand on ne l'approfondit pas,

(1) Ariſtote diſtingue les différens ſens du mot *Nature*. Métaph. 4. 4.

(2) Phyſ. 2. 1. text. 3 & 4. *Voyez* Plut. *de Plac.* 1, c. 2.

peut avoir un autre coup d'œil quand on l'examine de près. Nous ne parlerons point ici de la définition qu'il donne du mouvement, & qui nous jetteroit trop loin (1). Il nous suffit de dire que les Anciens en distinguoient de quatre sortes (2): celui qu'ils appeloient de *génération*, pour former l'essence individuelle de chacun des êtres dans son espece; celui d'*augmentation*, pour leur donner la crue, la taille, la perfection qui leur convient; celui d'*altération*, pour leur donner les variations qu'on leur connoît; enfin celui de *translation*, pour les porter & les mettre dans les lieux où ils doivent être, & comme ils y doivent être (3). A ces quatre especes de mouvement répondoient quatre especes de repos: le repos de *génération*, qui étoit

[redacted]

ment d'un nouveau changement de qualité ; enfin le repos de *translation*, ou commencement de mouvement retardé. Quand les êtres étoient arrivés à la plénitude de ces quatre repos, tout étoit fini pour eux, le cercle de nature étoit achevé : la machine, usée dans ses ressorts, s'affaissoit sous ses débris, qui rentroient dans la masse commune. Heureusement cette machine, quand ses organes étoient encore dans leur force, avoit laissé sur sa route des germes nouveaux, qui renfermant en eux les ressorts d'une nature semblable, devoient se développer pour remplir les vuides de l'espece, & rendre à l'Univers l'équivalent de ses pertes. Ainsi, la nature se détruit, la nature se répare, toujours par le principe intérieur qui la meut jusqu'à un certain point limité, où elle s'arrête, soit par le décret d'une Cause suprême, soit par quelque propriété de ses parties composantes, soit par le principe même & la forme de son organisation. Telle est l'idée qu'Aristote nous donne de la Nature. Par où l'on voit

que le mot *Nature* ne pouvoit pas être appliqué dans toute ſon étendue à la ſubſtance céleſte, ni aux aſtres, qui, doués d'un mouvement éternel, n'ont point en eux de principe de repos.

Les Philoſophes étoient aſſez d'accord ſur ces définitions ; mais ils ne l'étoient pas ſur le fait. Il y en eut pluſieurs, & des plus conſidérables, qui oſerent dire que ce mot *Nature* n'avoit aucun ſens ; qu'il n'y avoit point d'eſſence, ni de forme eſſentielle produite, ni par conſéquent de génération proprement dite ; parceque les élémens de toutes choſes étant d'une nature fixe & inaltérable, ne faiſoient que s'arranger entr'eux, comme les matériaux dans un édifice, ou paſſer d'un corps dans un autre, comme d'un vaſe dans un autre autre vaſe (1).
« Non, diſoit Empédocle d'Agrigente, il

[redacted]

c'eſt du choix ſeul & de l'arrangement des lettres que dépend la différence des mots. »

Ores un homme ils ſont,
Ores des bois & des bêtes ils ſont,
Ou des oiſeaux, & cela eſt Nature ;
Puis ſe venant à rompre la jointure,
Le départ d'eux s'appelle triſte mort (1).

C'étoit en ſuivant cette idée qu'Épicure définiſſoit la nature des êtres d'une façon qui nous paroît ſi biſarre : *les corps & le lieu*, c'eſt-à-dire, les atômes choiſis ſelon l'eſpece du composé, & placés dans ce composé ſelon les rapports qui conviennent à ſon eſpece.

C'étoit en conſéquence de cette différence d'opinions ſur la Nature, que les uns diſoient qu'il y avoit une matiere premiere, ſans forme, ſans qualité, ſans caractere, indifférente à tout ; & qui par cette raiſon n'étoit pas véritablement *un être*, parceque pour avoir le titre d'*être*, il falloit avoir matiere & forme ; & les autres.

(1) Plut. *adv. Colot.*

au contraire, que la matiere déterminée dans les élémens, avoit une eſſence à elle, une forme fixe & permanente, comme d'être eau, air, feu, terre, &c. ou au moins, une figure & une maſſe déterminée, invariable, inaltérable, & que par conſéquent c'étoit un véritable *être*.

De ces définitions ils tiroient encore différentes conſéquences, qu'il eſt eſſentiel de ne pas perdre de vue dans la Philoſophie ancienne. Les uns diſoient qu'il ſe faiſoit quelque choſe de ce *qui n'etoit pas* : les autres au contraire, *qu'il ne ſe faiſoit rien que de ce qui étoit*. Mais par *ce qui étoit*, ils entendoient des corps, des ſubſtances qui avoient une forme, un état par elles-mêmes, *actus*, tels étoient les atômes : &

[redacted]

pour eux, mais qui a fait prendre le change à ceux des Modernes qui n'étoient pas aſſez initiés dans ces myſteres. Les Grecs diſtinguant le *néant* du *non-être*, avoient deux mots pour ces deux idées (1). Les Latins ayant rendu ces deux idées par le même mot, *nihil*, & les François ayant ſuivi l'exemple des Latins, on a dit que, ſelon quelques Philoſophes anciens, *il ſe faiſoit quelque choſe de rien*; & que ſelon d'autres, *il ne ſe faiſoit rien de rien*. Il falloit dire, que ſelon les uns, *il ne ſe faiſoit rien que d'élémens déterminés & fixes dans leur eſpece*; & que ſelon les autres, *il ſe faiſoit quelque choſe d'élémens variables & indéterminés par eux-mêmes*. C'eſt le ſens du fameux vers de Lucrece :

Nullam rem ex nihilo gigni divinitùs uſquam.

« Les Dieux mêmes, s'ils agiſſoient dans le Monde phyſique, ne pourroient rien faire que d'élémens déterminés (2). »

atômes ; & par le *non-être*, le vuide, l'un exiſtant autant que l'autre.

(1) Μηδὲν & μὴ ὄν.

(2) Faute d'avoir fait cette diſtinction, nos tra-

Ceux qui croyoient à la matiere premiere, croyoient aussi que les qualités sensibles, le chaud, le froid, le sec, l'humide, devenoient inhérentes aux différens élémens qui nous les font sentir. Les autres se bornant aux qualités purement méchaniques, l'étendue, la figure, prononçoient avec assurance que les autres qualités sensibles n'étoient point dans les corps; que ce n'étoit qu'une maniere de sentir, résidente en nous (1). Ce pas étoit hardi. Ce fut toutefois un des premiers que fit la Philosophie

ducteurs de Lucrece ont rendu à contre sens plus de 200 vers de son premier livre.

(1) Nous réduisons à deux les opinions sur les Principes élémentaires, bles, qui n'ont que la figure & l'étendue. Il est évident que la seconde rentre dans la premiere ou dans la troisieme: dans la premiere, si la matiere qui est *eau* ou *feu* quitte



ancienne. Il n'y a que la prévention ou l'ignorance qui ait pu entreprendre de lui en ôter l'honneur. Quand on demandoit à Leucippe, à Démocrite, à Empédocle, à Épicure, d'où venoit dans les corps le doux, l'amer, le chaud, le ſec, les couleurs, &c. ils répondoient tranquillement que ces qualités n'y venoient point, parce-qu'elles n'y étoient point (1); que de deux hommes qui boivent le même vin, l'un le trouvoit doux & l'autre dur; que de deux hommes qui ſe baignent dans la même eau, l'un la trouvoit chaude, l'autre froide; qu'une dame de Sparte s'étant préſentée à Berenice, femme du roi Déjotarus, elles s'étoient ſauvées l'une de l'autre, parce-que l'une ſentoit le beurre & l'autre les parfums; que c'étoit une preuve évidente que ces qualités ſenſibles n'étoient rien en ſoi, & que les ſenſations que les différens êtres occaſionnoient en nous, n'étoient qu'opinions, idées, façons d'être affecté.

D'où ils tiroient en Métaphyſique une

(1) Plutarq. *adv. Colot.* 1109. B.

autre conséquence évidente, Que toutes nos ſenſations avoient la vérité qu'elles pouvoient avoir (1); que rien n'étoit bon ou mauvais que relativement; que perſonne ne pouvoit ni ne devoit juger des qualités relatives des choſes, que par la ſenſation qu'elles lui faiſoient éprouver; enfin que la ſenſation étant le ſeul inſtrument des connoiſſances humaines, il s'enſuivoit qu'en derniere analyſe, non-ſeulement l'homme, mais chaque homme en particulier étoit, pour lui, la meſure de tout (2). Ce principe alloit loin: notre objet n'eſt pas de le ſuivre. Il nous ſuffit d'avoir déterminé autant que nous l'avons pu, quelques-unes des principales notions dont nous aurons beſoin ci-après.

(1) *Voyez* la Morale d'Epic. *pag.* 231.

(2) C'étoit le principe de Protagoras. *Ariſt. Metaph.* 10. 6.



ARTICLE II.

Thalès,

OU L'ÉLÉMENT HUMIDE.

THALÈS & Pythagore, tous deux peres de la Philosophie Grecque, l'un dans la partie de l'Asie mineure, qui s'appeloit *Ionie*; l'autre dans celle de l'Italie qu'on nommoit la *Grande Grece*, parurent à peu près dans le même temps, environ 500 ans avant J. C. Le premier, doué d'un sens droit, qui le portoit à observer, l'autre rempli de feu, qui le portoit à l'enthousiasme, ils marquèrent en entrant dans la carriere, les deux manieres de philosopher qui ont toujours été paralleles jusqu'à Descartes & Newton, & qui probablement iront au-delà. Le sang froid, qui fixe son regard sur les objets, & qui semble devoir être l'attribut distinctif du Philosophe, est sans doute le plus sûr moyen d'arriver à la vérité; cependant l'enthou-

fiasme a quelquefois été plus heureux.

Le siecle de Thalès avoit été préparé. Plusieurs hommes extraordinaires avoient réfléchi profondément & fait des voyages : c'étoit alors les deux manieres d'étudier. L'Egypte, la Phénicie, l'Asie, les Gaules, l'Étrurie, se faisoient part de leurs connoissances & de leurs découvertes dans les différens genres, sur-tout dans l'art de gouverner les peuples & de les rendre heureux. On conçoit sans peine que des Sages occupés de la sorte, ne passerent pas leur vie sans faire attention aux Causes premieres : c'est par-là qu'un Sage commence.

Thalès de Milet, à qui son siecle adjugea le prix de la sagesse (1), établit pour premier principe matériel, l'élément *humide*, ou l'Eau, dont il disoit que tous les êtres

(1) Ce fut Thalès qui apporta d'Egypte en Grèce les premiers élémens de la Géométrie & de l'Astronomie ; qui y fit connoître les divisions de la sphère, qui marqua les points des tropiques & des équinoxes, qui expliqua les éclipses, qui les calcula, qui les prédit. *Herodot. lib.* I. & *Diog. Laer.* I. *seg.* 24.

se formoient & se nourrissoient. Il y en ajoutoit un second, qui étoit le principe d'activité, de qui la matiere recevoit les formes ; ce principe étoit Dieu : *Thales Milesius Aquam dixit esse initium rerum, Deum autem eam mentem quæ ex aquâ cuncta fingeret* (1). On voit clairement dans ce texte le principe passif, *ex aquâ*, & le principe actif, *fingeret*. Mais de ces deux dogmes, le premier seul appartenoit au Philosophe de Milet (2) : c'étoit la partie de son systême qu'on citoit quand on le mettoit en opposition avec les autres Philosophes.

Ses preuves pour établir l'universalité du principe humide, font bien voir que l'étude des Causes étoit encore dans son enfance. C'étoit parceque le principe de production devoit être le même que celui de nutrition. Or, disoit Thalès, c'est l'humidité qui nourrit les plantes, les animaux,

(1) Cicéron, *de Nat. Deor.* I.

(2) Encore l'avoit-il emprunté des Egyptiens & des Phéniciens, qui avoient conservé des restes de la Cosmogonie de Moïse.

même les astres : donc.... La sécheresse au contraire & le feu les consume & les détruit : donc.... Il employoit aussi l'autorité d'Homere, qui avoit dit que l'Océan étoit le pere des Dieux & des hommes ; & celle des Egyptiens, qu'il avoit eus pour maîtres (1), & qui regardoient le principe humide comme le pere de la Nature : donc l'eau devoit être le premier principe matériel de tous les êtres.

Les idées qu'il donnoit du Principe actif, ou de Dieu, étoient plus justes : c'étoit un Être intelligent, *Mens;* qui donnoit la forme à tout, *Cuncta fingeret;* répandu partout, *Omnia Deorum esse plena* (2) ; *Qui animoit tout, qui voyoit tout, jusqu'aux plus secrettes pensées des hommes,* qui les rappeloit *au Ciel, leur vraie patrie.* Ce sont les

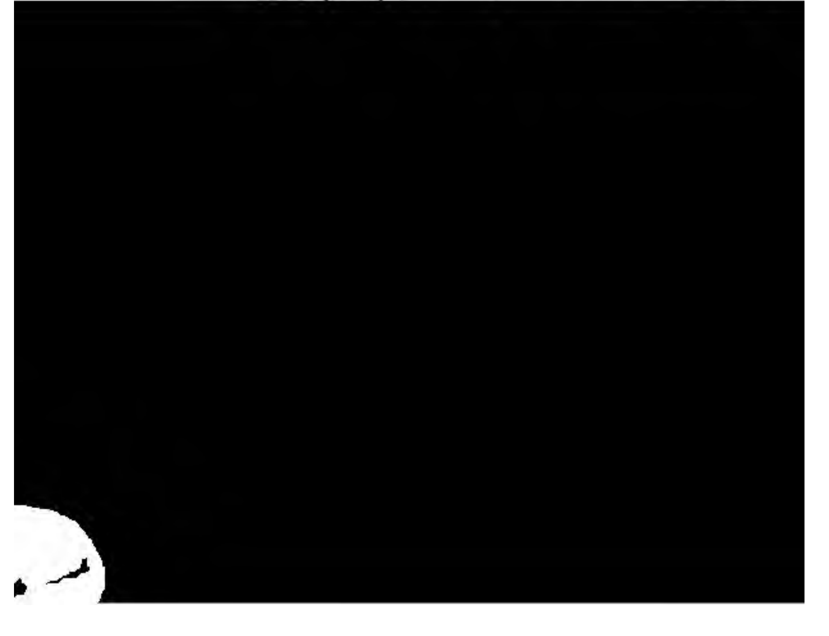
[redacted]

le Monde, & qui le gouverne par ſes loix. C'eſt l'idée qu'Anaxagore en donna quelques années après Thalès.

Toute l'École d'Ionie ſuivit les traces de ſon chef; à cela près que quelques-uns virent le principe matériel ſous une autre face. Au lieu de le voir comme une vapeur humide, Anaximandre le vit ſimplement comme un ſujet informe, & l'appela *Infini*, c'eſt-à-dire, indéterminé; parceque c'eſt la forme qui finit ou circonſcrit tout être matériel dans ſon eſpece. Anaximene crut y voir de l'air plutôt que de l'eau. Enfin Anaxagore vit un amas immenſe & immobile de parties déterminées chacune dans leur eſpece. (La doctrine de ce dernier mérite d'être développée, & le ſera dans un article ſéparé.)

A cette Cauſe matérielle, ils joignirent tous une Cauſe active, quelquefois même deux : c'eſt Ariſtote qui le dit; & on ne le ſoupçonnera pas d'être trop favorable aux Philoſóphes de ces premiers temps. Après avoir nommé Thalès, Anaximene,

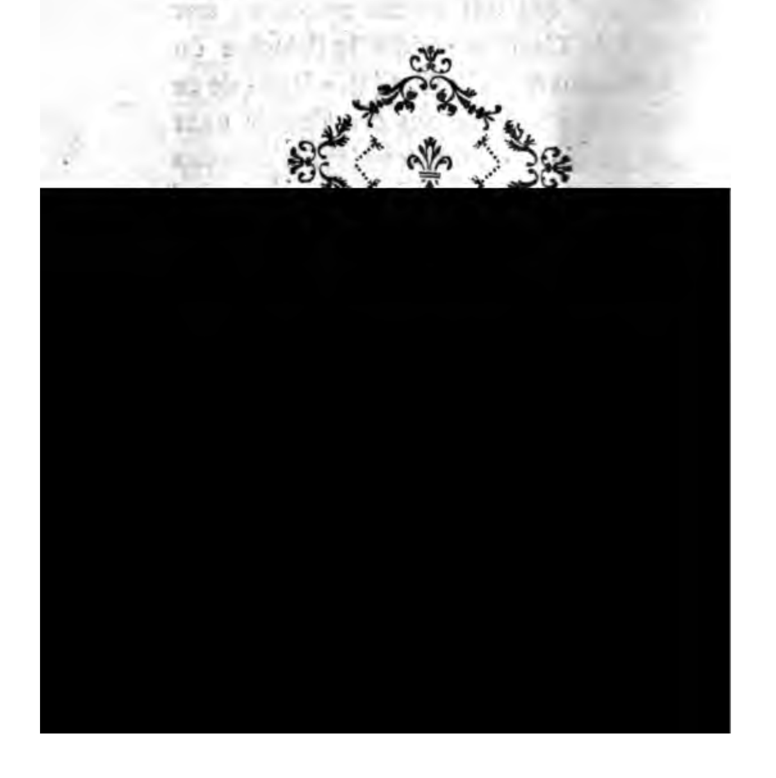
Diogène d'Apollonie son disciple, Hippasus de Métapont, Héraclite d'Éphèse, Empedocle, Anaxagore, qui ont admis pour Cause matérielle, les uns l'eau, les autres l'air, ou le feu, ou deux des élémens, ou tous les quatre, il ajoute : « Qui de ces Philosophes a pu penser que la matiere fût seule Cause? La chose même les a conduit & *forcé* de chercher au-delà. Car supposant que les êtres s'engendrent & se détruisent, il falloit bien qu'il y eût une Cause de ces effets. Le bois ne se fait pas lit, de lui-même, ni le bronze, statue. Dire que cela se fait, c'est dire qu'il y a quelqu'autre principe ; & c'est cet autre principe que nous appelons Cause de mouvement. » Et un peu après : « Ceux qui admîrent un principe de mouvement, fu-



êtres, & qui s'y produit. Il n'est pas vraisemblable que ces Philosophes l'aient pensé, ni qu'ils en aient fait honneur au hasard ou à la spontanéité des mouvemens. (1) C'est pourquoi celui qui a dit qu'il y avoit dans la Nature entiere, comme dans chacun des animaux, une Intelligence, Νοῦς, cause de la beauté & de l'ordre universel, a paru le seul en son bon sens, en comparaison des autres. C'est Anaxagore, à qui en appartient la gloire; c'est lui qui a prononcé clairement & distinctement sur ce point : quoiqu'on dise qu'Hermotime de Clazomène l'avoit dit avant lui. Ainsi ceux qui ont eu ces opinions, ont joint *à la Cause matérielle* le Principe du mouvement & de l'ordre (2). » Il suit de ce texte, que nous avons cru devoir citer dans son étendue, que tous les Philosophes de l'École d'Ionie ont admis un second Principe pour mouvoir & ordonner la matiere; avec cette seule différence, que les uns ont parlé plus clairement, les autres

(1) Τύχῃ, ἢ αὐτομάτῳ. (2) Met. I. 3. B. E.

moins, selon qu'ils ont voulu paroître plus ou moins physiciens ; & qu'Anaxagore est celui d'eux tous qui a parlé avec plus de clarté & de précision, non sur l'existence d'une premiere Cause intelligente, puisque Thalès avoit dit qu'*un Esprit avoit tout formé*, & que les autres admettoient quelque chose d'équivalent ; *mais sur la spiritualité* absolue de l'Être intelligent, & sur l'inertie aussi absolue de la matiere, à laquelle il refusoit tout principe intérieur & inné, d'action, de direction, de mouvement, pour l'attribuer à la Divinité exclusivement.



ARTICLE III.

Pythagore,

OU LES NOMBRES, PRINCIPES DES ÊTRES.

PYTHAGORE, né à Samos, isle de la mer Égée, dans le VI[e] siecle avant J. C. entendit Thalès, Épiménide (1), Phérécide de Scyros (2), Bias de Priene. Il voyagea en Égypte sous le regne d'Amasis, à qui il fut recommandé par Polycrate, roi de Samos. Il y étoit dans le temps de l'expédition de Cambyse, qui l'emmena prisonnier en Perse, d'où il fut à portée de visiter les Indes. Enrichi de la sagesse de tant de peuples qu'il avoit connus, il revint se fixer en Italie, vivant tantôt à Crotone,

(1) Epimenide de Crete est fameux par son reveil après un sommeil de 57 ans. Il expia Athènes, & la délivra de la peste. *Laer.* 1. 110.

(2) *Pherecydes Syrius primus dixit animos hominum esse sempiternos.* Cic. Tusc. 1. *16*. Pline dit qu'il fut aussi le premier qui écrivit en prose: *Prosam orationem condere Pherecydes Scyrius instituit.* Lib. 7. c. 56.

tantôt à Métapont, ou à Thurium. Il eut la gloire de donner leurs noms aux deux plus belles choſes qui exiſtent, celui de *Philoſophie* à l'étude de la ſageſſe, & celui de *Monde* à l'Univers.

Occupé, comme tous les autres Sages de ſon temps, de la recherche des Cauſes premieres, il entreprit de donner une Coſmogonie plus profonde que celles qui ſe donnoient ailleurs, ou qui avoient été connues avant lui. Des dimenſions phyſiques, il s'éleva aux dimenſions abſtraites, & de celles-ci aux nombres, qui, écartant les idées de l'étendue, même mathématique, en conſervent les rapports. Placé dans cet ordre ſupérieur aux ſens, il ſe fit une langue particuliere, dont toutefois on [redacted]

juger ; il a donc eu à peu près les mêmes pensées. Les voici.

« Pythagore a dit que Dieu étoit un Esprit répandu & agissant dans toute la Nature, & que nos ames étoient des parcelles de sa substance : » *Pythagoras censüit Deum esse animum per naturam rerum intentum & commeantem, ex quo animi nostri carperentur* (1).

Cette même doctrine a été développée par Virgile :

> .... *Deum namqu ire per omnes*
> *Terrasque tractusque Maris, Cœlumque profundum ;*
> *Hinc pecudes, armenta, viros, genus omne ferarum.*
> Georg. 4.

La différence des especes ne vient que de l'organisation des corps :

> *Quantum non noxia corpora tardant,*
> *Terrenique hebetant artus.* Æneïd. 6.

Ovide l'a aussi copiée de même dans ses Métamorphoses, *L.* 15. Enfin nous en avons le précis dans S. Justin, qui semble citer les paroles mêmes de Pythagore ou de quel-

(1) Cicer. *de Nat. Deor.* 14.

qu'un de ses plus fideles disciples, & qui ayant écrit en prose, a pu rendre les idées du Philosophe plus littéralement que les Poëtes : « Dieu est un. Il n'est point, comme quelques-uns le croient, hors du Monde, mais dans le Monde même, & tout entier dans le globe entier. *Il a l'œil ouvert sur tout ce qui naît : c'est lui qui forme* tous les êtres immortels, qui est l'auteur de leurs puissances & de leurs œuvres : il est l'origine de toutes choses, le flambeau du ciel, le pere, l'esprit, l'ame de tous les êtres, le moteur de toutes les spheres. » Ainsi parle Pythagore (1).

Dieu est un, c'est-à-dire, selon le sens de la Philosophie ancienne, une substance unique, dont toutes les parties continues s'étendent dans tout l'Univers, sans par-

[redacted]

ne convenoit ni à la majesté, ni au repos de Dieu, d'habiter dans un Monde où regne la mort aussi-bien que la vie. Pythagore veut au contraire que Dieu soit tout entier dans le globe du Monde, afin que le Monde & toutes ses parties soient dans Dieu. Pour concevoir nettement cette idée, il faut toujours comparer Dieu avec l'ame dans le corps humain : les Philosophes anciens sont rarement sortis de-là, en parlant de l'action de Dieu dans l'Univers.

Dieu a l'œil ouvert sur tout ce qui se fait; mais il agit en même-temps qu'il voit : comme l'ame humaine dans l'homme. Il est le lien & le nœud intérieur, le ressort actif de toutes les parties.

Il est l'auteur des Êtres immortels, de leurs puissances & de leurs œuvres. Par les Êtres immortels, Pythagore entend les Astres, ou Dieux du second ordre, les Démons, les Héros, les Ames de toute espece, dont il a rempli toutes les spheres plus qu'aucun autre Philosophe. Si Dieu est l'auteur de ces êtres, qui sont des Causes subalternes,

il est donc aussi la cause des effets qu'elles produisent ; il est cause des causes : par conséquent cause de tout.

Il est le principe & l'origine : c'est à lui que tout commence, & par lui.

Enfin si on partage l'Univers en sphères concentriques, selon les différens astres ou élémens qui regnent dans ces sphères, c'est Dieu seul *qui les meut toutes* sans exception, & qui les gouverne.

On demande quel est le vrai sens du mot *Animus* dans le texte de Cicéron ; s'il signifie un Esprit pur, ou seulement une Matiere pensante, plus déliée que celle des corps ? Il n'est pas aisé de satisfaire à cette question. Les textes qu'on a cités représentent Dieu comme une substance étendue, distribuée dans toute la Natu-

[redacted]

apperçue, il n'y ait pas fait attention. Pourquoi tant d'efforts pour s'abſtenir des termes empruntés des choſes corporelles? Il n'a pas voulu dire de Dieu, qu'il fût un *Air*, un *Souffle*, ni même que ce fût du *Feu*, de l'*Éther*. Il a dit que c'étoit un Nombre, ou plutôt une Unité toute intellectuelle, ſans parties, parcequ'elle eſt unité, & par conſéquent, à ce qui nous ſemble, ſans étendue. Sa philoſophie n'avoit pour objet que de dégager l'ame des ſens, de la fixer dans le pur intelligible. Ces idées approchent bien de celles de l'immatérialité. Il a dit *que Dieu pénetre par-tout*; nous le diſons auſſi, quoique bien éloignés de donner à Dieu l'étendue corporelle. *C'eſt de lui que viennent toutes les ames*. Sans doute: mais ſont-elles lui-même? Pourquoi toute l'École Pythagoricienne a-t-elle dit que l'homme ſeul avoit une parcelle de la Divinité? Il y avoit donc quelque ſolution que nous ne ſavons pas, ou les Pythagoriciens étoient en contradiction avec eux-mêmes. Le parti le plus ſage pour nous, ici comme

dans beaucoup d'autre cas, eſt de nous abſtenir de prononcer.

Il s'agit maintenant de revêtir la doctrine qu'on vient de voir, du langage arithmétique que Pythagore avoit introduit dans ſon École.

Ce Philoſophe avoit remarqué que dans la Nature, comme dans les nombres, tout eſt *un & pluſieurs*, ſous divers aſpects; que dans la Nature, comme dans les nombres, toutes les opérations ſe font par compoſition, ou par réſolution; que dans l'un comme dans l'autre, il y a des rapports de toute eſpece, réſultans de combinaiſons, poſſibles à l'infini (1). En conſéquence, pour donner un nouveau relief à la ſcience de la Nature, peut-être auſſi, croyant faire, comme nous l'avons dit, un pas de plus



[redacted]

La monade, la dyade, la triade, la tétrade, tous les nombres, jusqu'à dix, eurent leurs propriétés mystiques; & ce dernier fut l'emblême de la perfection & de l'Univers, parcequ'il est la somme des quatre premiers nombres 1, 2, 3, 4, qui représentent le point, la ligne, le triangle & le quarré; & que quand on est arrivé à dix, on recommence une autre dixaine. Les Pythagoriciens aimoient mieux donner cette raison du terme, que celle des dix doigts.

Dans la question des Causes, ils opposoient la Monade à la Dyade, c'est-à-dire, l'unité au nombre, ou à la multiplicité. La Monade, ou l'unité, est toujours la même, semblable en tout, & par-tout, à elle-même: elle est son principe, sa racine, son quarré, son cube: c'étoit la *Divinité.* La Dyade, ou la multiplicité, est sujette à toutes sortes de variations & de changemens d'état, par l'addition ou le retranchement des unités: c'étoit la *Matiere* susceptible des formes.

Le *Un* étoit non-seulement *fini* ou défini, c'est-à-dire, parfait en lui-même; mais il perfectionnoit encore les portions de la matiere, auxquelles il donnoit une forme, en les soumettant à l'uniformité d'un plan, ou à l'unité.

La *Dyade* étoit *infinie*, ou imparfaite, n'ayant par elle-même aucune forme fixe, passant sans cesse d'une forme à l'autre par l'effet des générations.

Le Un étoit *mâle* & pere, parceque son action ne produisoit en lui aucun changement, mais seulement hors de lui.

La Dyade étoit *femelle*, par la raison contraire.

Le résultat de la monade & de la dyade, jointes ensemble, étoit la Triade, qui signifioit le Monde formé, que les Pytha-

[redacted]

Nature ſe trouvoit quelque part en défaut, ils aidoient à la lettre (1) : la Nature ſe prêtoit pour rendre les rapports exacts & complets, entre le *fini* & l'*infini*; l'*impair* & le *pair*, l'*un* & *plusieurs*, le *droit* & le *gauche*, le *mâle* & le *féminin*, l'*être en repos* & l'*être en mouvement*, le *direct* & le *courbe*, la *lumiere* & les *ténebres*, le *bon* & le *mauvais*, le *quarré* & l'*oblong*; c'eſt-à-dire, entre Dieu & la Matiere. C'étoit ainſi, dit Ariſtote, que parloient les Pythagoriciens, d'après Alcméon de Crétone, ou Alcméon d'après les Pythagoriciens (2).

Des deux Écoles de Thalès & de Pythagore, ſont ſorties toutes les opinions qui ont regné chez les Philoſophes Grecs.

De celle de Thalès ſont venues les idées de matiere premiere, de formes ſubſtantielles, de qualités contraires, engendrées & détruites, & de leurs dépendances.

Des expreſſions de Pythagore, priſes dans les différens ſens qu'elles peuvent recevoir, ſortirent les idées ſophiſtiques des

(1) Ariſt. *Metaph.* I. 5. E. (2) *Metaph.* I. 5.

Éléatiques, sur l'unité de substance, & le néant des êtres engendrés ; les idées d'Ames universelles ou particulieres, reglées par certaines proportions symboliques, ou par une force de nature irrésistible ; enfin les atômes ou monades de Démocrite, de Leucippe & d'Épicure, avec leurs qualités inaltérables, & leurs combinaisons méchaniques.

Pour les présenter sous des points de vue précis, nous suivrons l'ordre des développemens de chaque opinion, mettant à la tête de chacun des articles le Philosophe qui y a eu la plus grande part, ou à qui l'honneur principal en est resté, & rangeant sous lui ou à côté, ceux qui ont droit d'être cités. En prenant les auteurs à part & chacun dans leur temps, il eût été impossible d'éviter les longueurs & les re-

[redacted]

avant que d'entrer dans les détails, il ne sera pas inutile de savoir ce que pensoit Socrate des efforts de nos Philosophes sur cette matiere.

Après avoir lu, pesé & jugé tout ce qui avoit été écrit sur cet objet, l'unique presque qui avoit occupé les Philosophes jusqu'à lui, Socrate déclara que l'homme devoit s'abstenir de rechercher avec trop de curiosité l'art dont Dieu se sert pour faire toutes choses; Que cette connoissance ayant été refusée à l'homme, on ne pouvoit manquer de déplaire aux Dieux quand on s'obstinoit à vouloir leur arracher leur secret; Que la vraie science de l'homme étoit la Morale; enfin que la connoissance des choses célestes & de leur maniere d'agir, quand même nous pourrions y atteindre, ne nous rendroit ni meilleurs, ni plus heureux (1) : Il ajoutoit que ces recherches pouvoient jetter l'homme dans des écarts

(1) Xenoph. Mem. Soc. 4. 643. & Cic. Acad. 1. 4. *Cœlestia procul esse à nostra cognitione, vel si maximè cognita essent, nihil tamen ad benè vivendum conferre.*

& des absurdités, qui sont la récompense ordinaire de la présomption. Il en citoit des exemples.

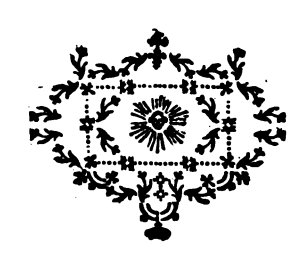
Socrate auroit donc voulu que, comme en Géométrie on part de la définition comme du point, de la ligne & de la surface; en Physique, de l'existence des corps & du mouvement; en Morale, de la distinction naturelle du juste & de l'injuste, il y eût eu de même, dans la théorie des Causes, certains points d'appui, hors de contestation, des vérités premieres, censées démontrées, l'étant par le sentiment intime, par leur utilité, & par l'aveu général des hommes qui y ont fait attention.

Alors on auroit établi pour fondement de nos connoissances, l'existence de la Divinité,

[redacted]

cette étude est vraiment utile à l'homme. Quel emploi de la vie, de se consumer dans des spéculations de curiosité qui sont au-dessus de nous, & qui, quand elles n'y seroient pas, tiennent toujours la place d'un travail plus utile, quelquefois même nécessaire! *Socrates à rebus occultis & ab ipsa Natura involutis, in quibus ante eum omnes Philosophi occupati fuerant, avocavit Philosophiam & ad vitam communem adduxit, ut de virtutibus ac vitiis, de bonis ac malis rebus quæreret* (1). Les développemens que l'on va voir, ne feront que justifier le jugement de Socrate.

(1) Tusc. 1. 6.



SECTION II.

LES MÉTAPHYSICIENS.

ARTICLE I.

L'École d'Élée,

OU L'UNITÉ DE L'ÊTRE.

IL n'est peut-être point de situation plus cruelle pour le vrai Philosophe, que de tenir une partie de la vérité, sans pouvoir atteindre à l'autre. Quand on suit de l'œil ces grands personnages de l'antiquité philosophique, & qu'on voit leurs efforts pour pénétrer dans l'intérieur des Causes, il

[redacted]

d'où ils étoient partis : on le verra sur-tout dans l'École d'Élée, où nous allons entrer.

L'École d'Élée, ou de Velie, ville d'Italie, sur la côte de la mer Toscane, assez près du détroit de Messine, fut ainsi nommée à cause de Parménide & de Zénon, ses deux chefs les plus célebres, qui étoient nés dans cette ville. Xenophane de Colophon, qui vécut cent ans, passe pour en être le fondateur. Melissus de Samos y est aussi compris ; parceque ces philosophes ayant eu à peu près le même langage que ceux d'Élée, ont aussi paru dans cette partie de l'Italie, à peu près dans le même temps. Ce sont, de tous les Anciens, ceux qui paroissent avoir fait le plus d'efforts pour reconnoître l'origine des êtres & la nature des premiers principes.

Disciples de Pythagore, ils avoient vu chez leur maître commun, la monade, ou l'unité établie comme un principe. La voix de la tradition universelle, celle de la nature, du sens commun, jointes à l'autorité du maître qui l'*avoit dit*, leur fit aisément

adopter cette idée comme un dogme fondamental. Mais ils confondirent l'unité d'un Être avec l'unité de l'Être ; c'est-à-dire, qu'ils ne se contenterent pas de croire qu'il n'y avoit qu'un seul Être essentiel, qu'une seule Essence immuable ; ils voulurent que tout ce qui *n'étoit point* cet Être ne fût point, ne fût *rien*. *Ils* avoient vu aisément que cet Être essentiel & unique devoit aussi être infini, immuable, toujours le même, & le même par-tout. Mais embarrassés du spectacle de la Nature, qui, au lieu de l'unité & de l'immutabilité, ne leur présentoit que multitude & différence, productions & destructions, ils prirent un parti violent ; ce fut de dire que ces êtres, naissans & mourans, n'étoient [redacted]

bien brave & bien armé, pour se maintenir dans un poste si difficile : tout l'Univers sembloit déposer contre eux. Lorsqu'ils se virent forcés dans leurs premiers retranchemens, ils se retirerent dans les souterrains de la Métaphysique. Leurs adversaires les y suivirent. Mais s'y trouvant comme eux, dans les ténebres les plus épaisses, ils n'eurent rien de solide à leur opposer, fautes d'idées.

C'est pourtant dans ces ténebres, comparées par un Savant moderne (1) à celles des tombeaux, que nous allons tâcher de reconnoître la pensée des Éléatiques, à la faveur de quelque jour qui s'est réfléchi des siecles postérieurs sur cet endroit de l'Histoire philosophique.

Le siecle où brilla l'École d'Élée (l'observation est nécessaire) étoit précisément

étoit immobile aussi-bien que la Nature entiere ; voulant dire non-seulement que rien ne s'engendre ni ne se produit, (car tous l'avoient dit anciennement) ; mais qu'il n'y a nulle espece de mutation ni de mouvement. C'est-là le point qui leur est propre. *Arist. Mét.* 1. 3.

(1) Jo. Godefr. Waller.

celui des Sophiſtes, dont le nom eſt reſté à cette fauſſe Philoſophie, qui croit qu'argumenter, c'eſt raiſonner. On les connoît aſſez par l'humeur qu'ils donnerent à Socrate, par qui ils furent couverts du mépris qu'ils méritoient. Diſputans à outrance ſur les matieres qu'ils entendoient *le moins*; plus glorieux de prendre les eſprits dans les filets d'une dialectique captieuſe, que de s'inſtruire eux-mêmes, ou de chercher à inſtruire les autres, ils triomphoient, quand leurs adverſaires ſurpris, ſe trouvoient ſans réplique, quoiqu'ils ne les euſſent ni perſuadés ni convaincus. Ce fut par-là que Gorgias de Leontium, homme d'ailleurs d'un mérite éminent, ſe rendit ſi fameux à Athènes. Il ſoutenoit theſe ſur le [redacted]

miſe dans un temps où les autres Philoſophes le payoient de ſemblable monnoie. Ceux d'Élée en particulier étoient forts en ce genre d'eſcrime ; & ce ne fut pas ſans raiſon que Platon prit pour acteur principal un Éléatique, dans celui de ſes Dialogues qui porte le nom de *Sophiſte*.

Voici une partie de leurs raiſonnemens ſur la matiere préſente. Ils ſont tirés d'Ocellus Lucanus (1), de Platon (2), d'Ariſtote (3), de Cicéron, de Stobée (4), de Plutarque, de Sextus Empiricus, de Clément d'Alexandrie, d'Euſebe de Céſarée, qui ſont les auteurs graves en cette matiere, & dont pluſieurs ont cité les propres paroles de Xenophane, de Parmenide & de Zénon.

« L'Univers eſt tout ce qui eſt : donc » tout ce qui eſt eſt la même choſe que » l'Univers. L'Univers eſt un : donc tout » ce qui eſt eſt un. Si l'Univers eſt un, il eſt

(1) *De Univerſo*. 1.
(2) *Parmenid.*
(3) *Loc. cit.* & de Gen. & Cor. 1. 7 & 8.
(4) Adv. Math. 7. 2.

» unique ; s'il eſt unique, il eſt infini : donc » tout ce qui eſt eſt infini.

» Car ce qui eſt *tout* & *unique*, com- » prend tout, & ne laiſſe rien hors de lui. » Or ce qui ne laiſſe rien hors de ſoi, n'a » rien qui le termine ; & ce qui n'eſt ter- » miné par rien eſt infini : donc tout eſt » infini.

» Si tout eſt infini, il n'a ni commence- » ment ni fin : il eſt donc éternel ; il a donc » toujours été ; il n'a donc jamais été fait.

» Si tout ce qui eſt n'a jamais été fait, & » s'il a toujours été, rien ne ſe fait donc » aujourd'hui ; rien donc ne naît ni ne » meurt.

» En effet, ſi quelque choſe ſe faiſoit, » ce ſeroit de ce qui étoit auparavant, ou » de ce qui n'étoit pas. De ce qui n'étoit [redacted]

» L'unité est semblable en tout à elle-
» même : donc si tout est un, il est sem-
» blable à lui-même en tout; car autrement
» il seroit tel ici & tel là; ce qui seroit di-
» versité, & par conséquent pluralité, &
» dès-lors plus d'unité.

» Si tout est un, il ne peut se mouvoir;
» car se mouvoir, c'est passer de l'un dans
» l'autre. Or, où il n'y a qu'un, il n'y a
» point d'autre ». Il n'est pas nécessaire d'avertir que ce sont-là des sophismes.

On peut juger, par cet échantillon, du goût & du style de l'École d'Élée, en fait de Dialectique & de Métaphysique. On y voit tout l'appareil de l'ergotisme : des mots pris à double sens, des énumérations incomplettes, des définitions louches qui s'alterent dans le raisonnement, & surtout des *sorites*, espece d'argument la plus trompeuse de toutes; parceque dans chacune des propositions qu'on y éleve, comme par étage, il se glisse aisément de petites inexactitudes, qu'on n'apperçoit pas séparément, mais dont la somme donne

dans la conclusion finale, une erreur grossiere à laquelle on est forcé de souscrire, quand on n'a pas arrêté l'argument dans son progrès. Le malheur des Éléatiques, est d'avoir pris quelquefois le change, en voulant le donner aux autres, & de n'avoir pu se dépêtrer eux-mêmes de leurs propres filets. Passons au systême qu'on prétendoit prouver par ces beaux raisonnemens. On verra que c'est le même que celui de Pythagore, présenté avec les épines de la Dialectique sophistique.

» Xenophane (le plus ancien, & comme » le chef des Éléatiques) disoit que Tout » est un; qu'il n'est point muable, qu'il est » Dieu, que rien ne naît nulle part, qu'il » est éternel & de figure ronde ». C'est Cicéron qui nous donne ce précis. Et ail-

[redacted]

Ces passages s'expliquent par les raisonnemens qu'on vient de voir. Le *Tout*, ou l'Univers, est un; c'est-à-dire, unique; parceque qui dit tout n'excepte rien. Si quelque chose étoit excepté, tout ne seroit pas tout, ne seroit pas l'Univers.

Ce Tout est infini, parcequ'il n'est rien audelà de lui qui le termine. Cette infinité n'empêche pas qu'il ne soit rond, *conglobatâ figurâ*, parceque cette infinité n'est qu'une négation de limites. Si le globe terrestre étoit suspendu seul au milieu de l'es-

figura. Acad. 2. 37: *Et de* Nat. Deor. 1. 11. *Xenophanes qui mente adjunctâ* Omne, *propterea quod esses infinitum*, *Deum esse voluit*. Nous avons traduit *Omnia* & *Omne*, qui ont ici un même sens, par *Tout*, ou l'*Univers*. C'est le Τὸ Πᾶν, ou le Τὰ Πάντα des Grecs. Xenophane, dit Aristote, envisageant tout le Ciel, (tout l'Univers) a dit que le Un étoit Dieu. Toutes les éditions du second passage de Cicéron portent *præter ea*. Nous avons prouvé dans les *Mém. de l'Académ. des Inscript.* qu'il faut lire, *propterea*; ce qui fait tomber toutes les objections de Bayle contre Cicéron, & parconséquent toutes les réponses qu'on a faites pour justifier ce dernier. Voyez la *Dissert.* de M. l'Abbé d'Olivet sur ce passage, tom. 2 de sa Traduct. de Cic. *de Nat. Deor.*

pace & du vuide, il feroit infini dans le même fens.

Ce Tout ne peut changer, il eſt immuable; parcequ'on ne peut y rien ajouter, ni en rien ôter : il a toujours la même quantité d'être, parcequ'aucune partie de l'être ne peut commencer à être, ni ceſſer d'être; parceque rien ne peut naître de rien ; *neque natum uſquam quicquam.* D'où il ſuit que *Tout*, ou *le Tout*, eſt éternel : OMNE *eſſe ſempiternum.*

Ce Tout, ou Univers, unique, infini, rond, immuable, éternel, *eſt Dieu, & vrai Dieu*, doué d'intelligence, *mente adjunctâ.* Ainſi Dieu, ſelon Xenophane, étoit une ſubſtance intelligente, ſphérique, *ſuſpendue* au milieu de l'eſpace : c'étoit le ſeul Être; c'étoit le Monde, dit Ariſtote (1).

Au reſte le ſyſtême de Xenophane n'ê-

[redacted]

raisonnées & réduites à un juste systême.

Il en étoit de même de Melissus de Samos, qu'Aristote comprend dans la même qualification. Il voyoit l'unité dans la Matiere, ou le *substratum* des formes, pâte commune, continue, & par cette raison *une* & unique dans toute la Nature. Ce n'étoit que le même mot, avec une autre idée.

Parménide renferma sa doctrine dans deux mots, *un* & *plusieurs*. Les développemens sophistiques de ces deux mots remplissent presque tout le Parménide de Platon. C'est-là qu'on peut voir, si quelqu'un au monde en a le temps & la patience, toutes les futilités des Métaphysiciens sophistes. On se gardera bien d'en citer ni les raisonnemens, qui sont misérables, ni les résultats, qui sont dignes des raisonnemens (1); mais je rapporterai les paroles

(1) *Totus dialogus anfractuosâ disputatione obscurus, legendus ei est qui nugas Platonicas accuratè intelligere cupit.* Bruker. *T.* 1. *pag.* 1165. Jugement trop dur, en ce qu'il met sur le compte de Platon ce qui doit être sur celui de Parménide, &

de Plutarque, qui ſont claires & intelligibles, & qui nous donnent la ſolution de l'énigme. « Parménide, dit-il, admettoit » l'*unum* & le *multa*, c'eſt-à-dire, l'*Être* & » le *Non-être*; mais il leur conſerve à l'un » l'autre ce qui leur appartient. Il veut que » l'eſſence de l'*Un* par excellence, ſoit l'ob- » jet de la raiſon & de la ſcience, parceque » cet un eſt immuable, éternel, incorrup- » tible; & que l'eſſence de *l'autre*, qui eſt » *multa*, ſoit l'objet des ſens... Mais ce » qui eſt toujours le même, ayant droit » d'avoir un autre nom que ce qui change » ſans ceſſe, il a donné le nom d'*Être* au » premier, & au ſecond celui de *Non-être*, » ou *Néant* (1). » Ariſtote avoit parlé de même que Plutarque. « Parménide, dit-il,

[redacted]

» ayant posé pour principe que le *Non-être* » n'étoit rien, auroit dû en conclure que » l'*Être* étoit le seul être; mais forcé par » le spectacle de la Nature, & pensant » qu'il n'y avoit qu'*un* seul être selon l'es» prit, & qu'il y en avoit *plusieurs* selon » les sens, il admet deux causes ou deux » principes, le chaud & le froid, comme » le feu & la terre, unissant le chaud à l'*Ê*» *tre*, & le froid au *Non-être* (1). Aussi dé» finissoit-il Dieu dans Cicéron : Une sphe» re de feu & de lumiere, qui embrasse & » contient l'Univers (2). »

Zénon d'Élée essaya d'approfondir encore & d'affermir par ses raisonnemens subtils le dogme de l'Unité, qu'il ne fit que rendre plus incompréhensible. Parménide avoit soutenu qu'il n'y avoit qu'*Un*. Zénon, pour changer la phrase, dit qu'il n'y avoit pas *Plusieurs*, & que tout ce que nous voyons n'existoit pas. Il alla même jusqu'à

(1) *Metaph.* 1. 5. C'étoit la pensée de Platon. *Tim.*

(2) *STEPHANEN appellat, continentem ardore lucis orbem qui cingit cælum, quem apellat Deum.* De Nat. Deor. 1. 11.

dire, si l'on en croit Séneque, que l'Un n'existoit pas, *Ne unum quidem esse;* que rien n'existoit, *nihil esse :* assertion ridicule, qu'il est impossible que Zénon, personnage grave dans son temps, ait pu défendre sérieusement. On aime mieux croire qu'étant dans un état de guerre avec les autres Sophistes, il ne soutenoit ces paradoxes que par supposition, & pour réduire ses adversaires à l'absurde, ἐριστικῶς (1) : car

Grande éloquence & grande force d'art,
Pour disputer en l'une & l'autre part,
Avoit Zénon, reprenant tout le monde,
Quand il vouloit déployer sa faconde (2).

Ce fut lui qui, trop pressé par l'argument tiré du mouvement, osa en nier l'existence. Il prouvoit sa these par les argumens que Bayle a développés au long dans son Dictionnaire (3), & auxquels Diogene le Cynique répondoit assez mal, en se levant & se promenant devant lui, sans rien dire.

(1) Bayle, Dict. *Zenon. E.*

(2) Plut. *Vie de Periclès* par Amiot.

(3) Aristote les rapporte *Phys.* 6. 14. & y répond.

Quant

Quant à ſon opinion ſur l'unité, on n'a rien ſur quoi on puiſſe ſe fonder. On ne ſait pas même ſi dans le livre d'Ariſtote, où il eſt traité *Des opinions de Xenophane, de Zénon, de Gorgias*, les noms n'ont pas été tranſpoſés. Xenophane diſoit que l'Être unique étoit le Monde; Meliſſus, que c'étoit la Matiere; Parménide, que c'étoit Dieu ſeul, parceque tout le reſte étoit périſſable. Il n'étoit guères poſſible que Zénon, dans le fait, ne ſe rapprochât de quelqu'un des trois. Ils cherchoient tous la vérité quand ils méditoient; mais quand ils diſputoient, ils ne cherchoient qu'à vaincre ou à tromper leurs adverſaires. Le vrai dénouement de leurs difficultés eût été le dogme de la création, dont les Philoſophes mêmes ont ſenti la néceſſité, quand ils en ont connu le fait. Ils auroient vu alors un ſeul Être eſſentiel, dominant ſur d'autres êtres produits par une force ineffable; & la dualité ſe ſeroit aiſément conciliée avec l'unité.

Cependant quand les Philoſophes d'Élée ſeroient parvenus à cette grande vérité,

qui est la clé de tant d'autres, ils auroient pû encore ne rien changer à leur langage, parcequ'ils pouvoient prendre l'unité dans un sens ou métaphysique ou physique, qui n'excluoit pas la multiplicité dans un autre genre : remarque qui suffiroit seule pour empêcher de dire trop affirmativement que les Éléatiques étoient Spinosistes.

Qu'ils l'aient été ou non, cela est aujourd'hui assez peu important. Les Philosophes anciens sont tombés dans un assez grand nombre d'absurdités, pour qu'on puisse leur passer encore celle-ci. Mais il semble qu'à regarder les choses de près, & sans prévention, il n'y avoit guères que la ressemblance des mots : les explications, les raisonnemens, les points de vue sur-tout

[redacted]

entiere des substances qui composent le Monde, ou une sorte d'être de raison, en qui ils ne concevoient d'autre attribut que d'*être*, & dont ils écartoient par abstraction toute idée de cause ou d'effet, de mouvement, de modification, de forme : c'étoit quelque chose qui étoit ; ils s'arrêtoient là : ou s'ils alloient plus loin, c'étoit pour se jetter dans des distinctions sophistiques dont ils cachoient soigneusement le secret à ceux des autres Écoles, avec qui ils disputoient. Il est vrai que les expressions qu'ils employoient peuvent se rapporter au Spinosisme. Mais où ne peut-on pas trouver de ces rapports? Spinosa lui-même ne s'étaye-t-il pas de S. Paul, parceque l'Apôtre a dit, *que nous vivons dans Dieu, que nous marchons, que nous sommes dans lui?* (1) Il y a au moins une différence très-essentielle entre les Éléatiques & les modernes Unitaires : c'est que les Anciens ne faisoient nullement dépendre leur morale de leur métaphysique, & qu'ils regardoient

(1) *In ipso vivimus, movemur & sumus.*

leurs systêmes abstraits comme de simples conjectures, comme des spéculations ingénieuses, qui pouvoient aiguiser l'esprit dans leurs entretiens philosophiques, mais sur lesquels il ne falloit point appuyer la conduite de l'état, ni celle du citoyen. Ils convenoient tous que la nature intérieure des êtres étoit impénétrable, que la science avoit ses bornes très près de nous, & qu'ainsi les disputes sur les Causes ne pouvoient être regardées que comme des amusemens ou des jeux philosophiques, dans lesquels les esprits pouvoient s'exercer à l'ombre de la vérité, sans tirer à conséquence pour la conduite.

[redacted]

ARTICLE II.

AME UNIVERSELLE DU MONDE.

§. I.

Raisons spécieuses de cette opinion.

AVANT que de parler de la maniere dont quelques Pythagoriciens ont prétendu expliquer l'action d'une Ame du Monde, répandue dans toutes ses parties, nous ne pouvons guères nous dispenser de dire un mot de l'origine & des progrès de cette opinion. Nous la regardons aujourd'hui comme une des plus bisarres & des plus risibles qui aient pu tomber dans les têtes humaines : effet de l'habitude ! les peuples & les Sages la regardoient autrefois comme la seule sensée. La progression leur paroissoit descendre, comme d'elle-même, des hommes aux bêtes, qui ont le sentiment comme nous ; des bêtes aux plantes,

qui croissent & qui végetent comme les bêtes, qui ont des sexes, des œufs ou graines comme elles; des plantes aux métaux, aux sels, aux fossiles, qui ont leur organisation comme les plantes; enfin aux élémens, comme le feu, l'eau, l'air, la terre, &c. qui agissent & qui pâtissent, qui se décomposent & se recomposent, qui se meuvent, & varient par leurs mouvemens les formes dont la terre est couverte ou environnée. Si la chevre a une ame, parceque le rameau vert l'attire, pourquoi le fer, attiré par l'aimant, n'en auroit-il point une aussi à sa maniere? pourquoi la pierre qui tombe n'en auroit-elle pas de même, au moins pour la mouvoir? Car il n'est pas nécessaire que toutes les ames soient de la même espece, ni du même rang, ni qu'elles

L'homme quitte ſa demeure, s'éloigne de ſes foyers, & après un certain temps il y revient. Pourquoi? Parcequ'il a une ame qui penſe & qui ſe ſouvient. Un vaiſſeau fait de même, parcequ'il a un pilote qui lui tient lieu d'intelligence & de mémoire. Les aſtres, qui font des routes immenſes, & qui ne s'égarent jamais dans l'eſpace, ne font-ils pas néceſſairement, ou comme l'homme, ou comme le vaiſſeau? S'ils ne ſe conduiſent point eux-mêmes, il faut donc qu'ils ſoient conduits par d'autres. Lequel eſt le plus ſimple, d'attacher au corps du ſoleil, pere du jour & des ſaiſons, une ame, que la Nature n'a point refuſée au plus vil des inſectes, ou de lui donner un char & un cocher?

On peut ſe paſſer, dira-t-on, & de l'un & de l'autre, & dire que le ſoleil, ainſi que tous les aſtres, n'eſt dans ſon eſpece

Spiritus intus alit, totamque infuſa per artus,
Mens agitat molem & magno ſe corpore miſcet.
Inde hominum pecudumque genus, vitæque volantum,
Et quæ marmoreo fert monſtra ſub æquore pontus.
Æn. 6.

qu'une machine à reſſort, ſortie de la main d'un ouvrier infiniment habile & puiſſant.

L'idée de ces reſſorts eſt-elle plus philoſophique, ou moins incompréhenſible que celle des ames ? Le calcul auquel on les ſoumet n'en démontre point l'exiſtence ; parcequ'on n'en calcule que les effets, & qu'il eſt telle ame poſſible, *dont les actes* toujours uniformes, pourroient être calculés comme ceux d'une machine. D'ailleurs pour concevoir, par exemple, que la terre tourne par reſſort autour du ſoleil, il faudroit concevoir dans ce reſſort une force pour la tenir ſuſpendue toujours à la même diſtance du centre ; une autre pour *la tenir* en équilibre ſur ſes deux poles, *une autre* pour ſon mouvement diurne, *une autre* pour ſon mouvement annuel, &c. Point du tout : il n'en faut que deux, & même

[redacted]

tion de quelque corps; si on ne peut concevoir la continuation d'aucun mouvement sans la continuation de l'impression qui le cause, ni la continuation de cette impression sans quelque force qui ressemble à celle d'une ame, les prétendus ressorts & leur maniere d'agir ne sont pas plus intelligibles que les ames. Ils le sont moins: parceque nous avons par le sentiment intime, l'idée d'une ame qui meut un corps, & que nous n'avons pas celle d'une pure machine qui s'entretienne & se remonte elle-même.

Il y a eu de tout temps une croyance établie généralement, dans tous les esprits, qu'il regne dans l'Univers une Puissance invisible qui voit tout, qui fait tout dans le Monde, selon sa volonté. A quoi pouvoient-ils mieux comparer cette Puissance qu'à l'ame humaine, qui voit, qui veut, qui meut? Or il falloit de deux choses l'une; que cette Puissance fît tout par elle-même, ou qu'elle employât des agens subalternes. Dans le premier cas, quelle

différence ſenſible y avoit-il entre la Divinité & une Ame univerſelle ? Cette idée d'ailleurs étoit incompréhenſible pour le vulgaire, qui voyoit le grand Dieu comme le grand Roi, & peut-être pour le Philoſophe, qui croit voir autrement que par l'imagination. L'homme, dans ſon domaine, bâtit, ſeme, moiſſonne, pourvoit aux beſoins de ſes enfans, de ſa famille : que de ſoins, que de peines ! Et qu'eſt-ce qu'une maiſon, qu'un royaume, en comparaiſon de l'Univers ? Qu'eſt-ce auſſi que l'homme en comparaiſon de Dieu ? La réponſe eſt juſte ; mais elle ne calme point l'imagination révoltée des détails de toute eſpece, dont on charge la Majeſté divine. On trouva plus décentes & plus aiſées à comprendre, les ames particulieres.

verſité, & quelquefois l'oppoſition des actions, des mouvemens, des vues dans les différens individus, en eſt une autre pour la raiſon : la même ame ne peut pas vouloir & ne pas vouloir, pour & contre.

D'après un préjugé ſi fort, que rien de ſenſible ne contredit, ni ne peut détruire, comment les peuples qui adoroient le Soleil & la Lune comme un Dieu & une Déeſſe, l'un époux, l'autre femme, auroient-ils pu croire que ces deux Divinités, ayant deux corps très-différens, deux empires très-ſéparés, deux marches ſouvent oppoſées, n'euſſent que la même ame, & que cette ame ſe trouvât en eux & avec eux, en même temps, dans les points oppoſés du ciel?

Dès qu'il fut décidé que le ſoleil & la lune avoient chacun leur ame, chacun des autres aſtres eut auſſi bientôt la ſienne. Les élémens, l'air, le feu, la terre, la mer, toutes les parties de notre globe eurent le même privilège.

Les Poëtes ſaiſirent avidement cette idée

si favorable à leur art. Les forêts sombres & silencieuses, qui avoient été les premiers temples des humains dispersés, furent censées habitées par des Dieux. Les hautes montagnes, où l'on avoit sacrifié aux Dieux célestes, comme sur les autels de la Nature, devinrent des lieux sacrés, peuplés d'êtres plus qu'humains. Les fleuves, les ruisseaux, les plus petites fontaines, dont le courant perpétuel présentoit l'image d'une durée sans fin, eurent des Naïades qui dormoient à leur source, dans les grottes profondes, & qui présidoient au cours de leurs eaux. La mer fut pleine de Néréïdes & de Tritons soumis à Neptune; l'air d'esprits, de Démons qui regnoient sur les météores. Du physique on passa au moral. Chaque partie habitée du globe, chaque nation, chaque ville, chaque hameau, chaque foyer, chaque homme, selon son âge, son sexe, ses goûts, son état, eut ses génies, ses Dieux tutélaires, ses patrons. Tout ce qui put être représenté par une image eut un corps, &

ce corps eut une ame. Ce n'étoit pas encore la matiere, c'étoit la Divinité, divisible à l'infini.

Le genre humain en étoit-là, quand les Philosophes parurent. Ceux-ci prirent, les uns une face de l'opinion commune, les autres une autre, selon leur goût & leur façon de voir.

Les plus anciens & les plus sensés s'en tinrent à regarder Dieu comme auteur, maître & roi de l'Univers, formant, mouvant, gouvernant tous les êtres; sans rechercher trop curieusement quelle pouvoit être la maniere dont il intimoit ses ordres aux différentes parties.

Après ceux-ci il en vint d'autres qui se crurent plus habiles, & qui voulurent savoir le comment. Ils inventerent une Ame universelle, comme un ressort général; & en même-temps comme un fonds commun de substance active, d'où se tiroient les ames particulieres.

De ces ames, dont l'invention paroissoit peu philosophique, & qui d'ailleurs abré-

geoient trop le plaisir de disputer, on descendit aux natures ou formes substantielles, motrices, productrices, nourrices, altératrices, &c. sur lesquelles on pouvoit raisonner sans fin, parceque les mots étoient susceptibles de plusieurs sens, & les effets de plusieurs causes.

De-là on passa aux qualités, simples & contraires les unes aux autres dans les élémens; composées & d'accord, dans les mixtes; manifestes, à ce qu'on croyoit, dans quelques genres; magiques & occultes dans plusieurs autres. Tout ce qu'on ne pouvoit pas expliquer plausiblement, c'est-à-dire, de maniere à contenter une imagination qui se prêtoit, étoit attribué à des sympathies ou à des antipathies résidentes dans les êtres; à des amours, à des haines,

ames, qui n'étoient guères que déguisées par ces nouveaux noms. C'étoient toujours des forces qu'on ne pouvoit expliquer par les qualités méchaniques des corps.

Enfin il arriva un moment où on osa dire assez haut, que dans l'Univers, tout se faisoit sans cause & sans Dieu. Ce fut le dogme d'Épicure, qui seul coupa net le fil des idées anciennes, en ne faisant du Monde entier qu'une grande machine, montée telle qu'elle est, & entretenue par le hasard. Dans tous les autres systêmes, il y avoit des causes finales, plus ou moins développées; dans celui-ci, ce fut le méchanisme pur, sans fins, ni moyens prévus. (1) Tel a été le progrès des opinions sur l'Ame du Monde. Passons aux différentes manieres d'expliquer l'action de cette Ame.

(1) *Voyez* le Dict. de Bayle, *Caïnites*, *D*.



§. II.

Systême de Timée,

OU DIEU ET LA MATIERE CONCILIÉS PAR L'HARMONIE.

TIMÉE ayant embrassé l'opinion de son temps, qui étoit celle d'une Ame universelle, distribuée dans toutes les parties du Monde, essaya d'en expliquer l'action & les effets par une voie toute nouvelle.

Pythagore venoit enfin de découvrir, par un heureux hasard, (mais de ces hasards toutefois qui ne s'adressent *qu'aux* grands hommes) les rapports *proportionnels* des sons harmoniques, *qu'il* cherchoit depuis long-temps. Passant, dit-on, près d'une forge, il avoit entendu des marteaux [redacted]

ches plus longs ou plus courts : mêmes tons encore. Enfin il s'avise de peser les marteaux, & il trouve que ceux qui pesoient le double des autres rendoient l'octave ; c'est-à-dire, que l'octave étoit dans la proportion de 2 à 1 ; que la proportion de 3 à 2, donnoit la quinte ; celle de 4 à 3, la quarte ; celle de 9 à 8, le ton ; enfin celle de 256 à 243, le demi-ton.

Cette découverte parut si belle, elle fit tant de bruit, qu'on voulut l'étendre à tout, & en faire un principe universel. On l'appliqua aux arts, à toutes les sciences, au systême de l'homme, enfin au systême de l'Univers, dont on prétendit expliquer l'ordre & la composition par les proportions harmoniques.

Les anciens Sages voyant dans l'Univers toutes les parties ordonnées, & parfaitement d'accord dans leurs mouvemens, quoique ces mouvemens fussent différens ; il n'est pas possible qu'ils n'aient pensé qu'il y avoit une force mêlée de raison pour produire cet ordre & le maintenir. Ils

voyoient d'abord dans le ciel trois effets ſenſibles, la poſition des aſtres à une certaine diſtance du centre, leur mouvement diurne & commun d'orient en occident, & le mouvement propre de quelques-uns d'occident en orient ; & dans le Monde ſublunaire, ils voyoient une alternative continuelle de naiſſances & de deſtructions, par les combats du chaud, du froid, du ſec & de l'humide, &c. En conſéquence ils ſe propoſerent ce problême : *Trouver la nature & les proportions de la puiſſance ou force qui agit dans les différentes parties du Monde, par la nature & les différences des phénomenes que cette force produit.*

Pour réſoudre ce problême, Timée prévenu, comme toute ſon École, de l'idée d'harmonie, qui convient ſi bien à l'Univers, & ſachant d'ailleurs que toute harmonie eſt l'accord de pluſieurs choſes différentes, ou même contraires, quoique dans le même genre, poſa pour baſe de ſon explication des Cauſes, deux êtres éternels, actifs par eux-mêmes, l'un doué d'intelligence

& de ſageſſe, c'étoit *Dieu;* l'autre brut & aveugle dans ſes mouvemens, c'étoit la *Matiere:* deux ſubſtances & deux forces.

Pour former l'Univers, il avoit fallu que ces deux ſubſtances & ces deux forces concouruſſent, & par conſéquent qu'elles fuſſent mêlées enſemble & conciliées. Ce mêlange & cette conciliation n'avoient pu s'opérer que par les lois de l'harmonie. Les lois de l'harmonie étoient connues par la découverte de Pythagore. Ainſi s'avançoit Timée, pied à pied, toujours ſur le ferme, à ce qu'il croyoit. Il ne s'agiſſoit donc plus que de faire l'application des proportions harmoniques aux deux forces & aux deux ſubſtances; c'eſt-à-dire, de diſtribuer ces forces & ces ſubſtances ſelon les gradations de l'échelle muſicale. Alors l'harmonie, qui eſt ſi évidente dans les phénomenes produits, ſe trouvoit également diſtribuée & démontrée dans leurs cauſes, & l'Univers n'étoit plus une énigme.

Pour bien ſaiſir cette démonſtration, il faut concevoir l'eſpace univerſel partagé

en trois portions, dont l'une au milieu comme un globe central, l'autre à la circonférence comme une enveloppe d'une épaiſſeur indéfinie, & la troiſieme intermédiaire, entre la ſphere centrale & la ſphere enveloppante.

La Matiere, placée par ſa nature même, groſſiere & infor[illegible]e, occupoit le milieu de cet eſpace j[illegible]'à une certaine hauteur ou diſtance du [illegible]tre. Vrai cahos, où les élémens conf[illegible]us exerçant ſur eux-mêmes leur activité brute, n'avoient produit pendant toute l'éternité que des formes ſans forme; c'eſt-à-dire, ſans deſſein & ſans ſuite.

Dieu, principe d'ordre & de bonté, regnoit de toute éternité, dans la région ſupérieure du Monde, où il ſe faiſoit à lui-même ſon bonheur indépendamment de tout autre être. Il vint un temps où il voulut bien abaiſſer une portion de ſa ſubſtance & de ſa force intelligente, & la mêler avec la ſubſtance & la force brute de la Matiere. De ce mêlange réſulta une ſub-

ſtance mixte, douée d'une force compoſée de deux forces d'eſpeces différentes. Cette ſubſtance fut l'Ame du Monde, appelée ainſi, parceque, comme l'ame humaine, elle anime, elle vivifie, elle regle tout ce qui exiſte dans l'eſpace intermédiaire, entre la Divinité pure à la circonférence, & la Matiere pure au centre.

La portion de la ſubſtance divine mêlée dans la ſubſtance matérielle, étant ſuſceptible de doſes plus ou moins fortes, ſon mêlange put ſe faire, & s'étoit fait réellement, comme le croyoit Timée, ſelon les gradations marquées dans l'échelle muſicale. Par conſéquent ſes différentes parties formoient entre elles des rapports ſemblables à ceux qui produiſent les concordances des ſons.

Ainſi en ſuppoſant que la plus petite portion de la ſubſtance divine, attachée au centre du Monde, ou de la Matiere, juſqu'où elle a daigné deſcendre, fut repréſenté par 1, ou plutôt, pour éviter les fractions, par 384, la quantité de la

substance & de la force divine, fut dans ce point central 384 (1). Cette force, croissant par degré, à mesure qu'elle se rapprochoit de l'espace supérieur, produisit, quand elle fut augmentée d'un huitieme, le premier ton de l'Ame du Monde, représenté par 384 plus $\frac{1}{8}$, c'est-à-dire, par 432. Croissant toujours ainsi, par tons & par demi-tons, lorsqu'elle fut arrivée jusqu'à la proportion double du premier nombre ou 768, ce fut la premiere octave, & selon toute apparence, le cercle de la lune. La même gradation conduite par 36 nombres jusqu'à la 27[e] & derniere octave, représentée par 10368, produit de 384 par 27, donna la derniere sphere, celle de Saturne apparemment. La somme totale des 36 nombres harmoniques de l'Ame du Monde, procédans, comme nous l'avons dit, par tons, par demi-tons, par octaves, fut de 114695 : ce fut l'échelle des gradations de l'Ame du Monde, au-delà desquelles gradations est la substance divine pure,

(1) Plut. *de proc. An.* 1020. C.

l'enveloppe univerſelle de tous les êtres (1).

A ces gradations de la partie divine de l'Ame du Monde, on auroit pu joindre celles de la partie matérielle, dans les mêmes proportions en ſens contraire; c'eût été une complication, & peut-être un mérite de plus; mais le ſyſtême ne l'exigeoit pas abſolument. Il ſuffiſoit que la partie matérielle étant à peu près la même par-tout, depuis la ſphere de Saturne juſqu'au centre de la Terre, la partie divine fût graduée dans ce même eſpace ſelon les nombres marqués. La partie matérielle n'en avoit pas moins ſes degrés relatifs, quoique plus forts qu'ils ne l'euſſent été, ſi elle eût été ſoumiſe à la dégradation proportionnelle.

Il ne s'agit plus maintenant que de ſavoir à quels degrés de l'échelle étoient placés les aſtres.

A en juger par le peu qu'en dit Timée & par le Commentaire très-obſcur qu'en fait Platon, il ſemble qu'ils s'étoient placés

(1) *Voyez* notre Edit. de Timée de Locres, *p.* 93. & *ſuiv.*

dans des distances du centre, marquées selon les proportions des nombres 1, 2, 3, 4, 8, 9, 27 : nombres qui sont de la plus grande vertu ; 1 étant le point, ou le germe de tous les nombres ; 2 & 3 étant les nombres linéaires, pairs & impairs ; 4 & 9 étant les premiers quarrés ; & 8 & 27 les premiers cubes ; en tout sept, dont le dernier est la somme des six autres : nombre saint, nombre parfait, par onze raisons que rapporte Macrobe dans son *Commenmentaire sur le Songe de Scipion*. Enfin ces nombres représentoient dans l'échelle musicale les cinq consonnances connues : l'octave étant comme 2 à 1 ; la quinte comme 4 à 3 ; la quarte comme 3 à 2 ; l'octave surmontée de la quinte, comme 3 à 1, ou 9 à 3 ; enfin la double octave, comme 4 à 1, sans compter le ton de 9 à 8. Ainsi en suivant les propositions mises dans l'Ame du Monde, selon les positions des astres, & les positions des astres selon les proportions de l'Ame du Monde, Saturne devoit être placé au nombre 27, Jupiter & Mars

aux nombres 9 & 8; le Soleil & ses deux compagnons, Mercure & Vénus, aux nombres 4, 3 & 2; & la Lune sans doute à 1, c'est-à-dire, au premier son de l'échelle musicale. Le reste de l'espace jusqu'au centre de la Terre, considéré comme zero, ne rendant aucun son, à cause de son mouvement lent & irrégulier, étoit hors de l'échelle, comme le point d'attache qui fixe les cordes musicales. Tel étoit l'ordre des astres. Par conséquent l'ordre de la distribution de l'Ame du Monde, reglé sur les phénomenes qu'elle produit, étoit nécessairement à la Lune, comme 1 ou 384, & à Saturne comme 27 ou 10368.

Ces principes ainsi posés, & à ce qu'on croyoit, invinciblement démontrés, *inexpugnabili ratiocinatione* (1), tous les phénomenes s'expliquoient.

On y voyoit 1.° la raison pourquoi le Monde sublunaire n'étoit qu'une alternative perpétuelle de générations & de corruptions, le théâtre de la vie & de la mort.

(1) Macrob. *loc. cit.*

C'étoit parceque la force de la Matiere étoit dominante dans cette région ſur la force de la Divinité. Par la raiſon contraire, le Monde ſupérieur à la lune n'étoit ni altérable ni corruptible ; la Divinité y tenoit le ſceptre.

On y voyoit 2.° la raiſon du mouvement circulaire du ciel autour de la terre. L'ame, qui eſt *un nombre eſſentiellement mouvant, & ſe mouvant par lui-même*, étoit liée au centre du Monde, comme à un point fixe, & elle étoit libre à la circonférence. Donc ſon mouvement devoit être circulaire : nul au centre, & plus grand à la circonférence que par-tout ailleurs, comme celui de la fronde : *Quomodo quæ fundis impoſita, in orbem rotata* (1).

3.° On concluoit de cette derniere raiſon, les vîteſſes différentes des aſtres, ſelon

(1) Plut. *de Fac in orb. Lun.* Plutarque en concluoit de ſon chef, qu'il y avoit deux forces dans les aſtres ; l'une qui les attachoit à un centre, l'autre qui les faiſoit mouvoir, & que de ces deux forces il réſultoit un mouvement circulaire. Cette idée approchoit bien de ce qu'on prend aujourd'hui pour la vérité.

leurs distances du centre, & leurs doses d'ame divine. Quelle devoit être la vîtesse de Saturne, qui avoit 27 fois plus d'ame, étant à la 27e octave, en comparaison de celle de la Lune, qui étoit à la premiere ?

4.° Enfin on voyoit dans les doses respectives des deux substances actives mêlées ensemble, la raison des mouvemens propres des planetes : c'étoit la résistance de la partie matérielle de l'ame qui les produisoit (1). Si l'ame de chacun des astres eût été simple & toute divine, ils se seroient tous portés ensemble & uniformément d'occident en orient ; mais la partie contrariante de la Matiere faisant rebrousser chacune des planetes à proportion de ce que cette partie avoit de force en elle, la Lune, comme plus forte en matiere, rebroussoit en 28 jours, le Soleil en 12 mois, Mars en 2 ans, Saturne en 30.

Mercure & Vénus causoient, il est vrai, quelque embarras dans cet arrangement harmonique ; mais les autres côtés du sys-

(1) Plut. *de Proc. An.* 1015.

tême étoient si lumineux, qu'ils emportoient aisément ce côté obscur.

A ces raisons astronomiques se joignoient l'accord du systême avec les idées des Théologiens antiques. On y retrouvoit la Lyre du Monde organisée dans toutes ses parties; la Lune, Mercure, Vénus, le Soleil, Mars, Jupiter, Saturne en étoient les sept cordes: le Soleil, ou Apollon, pere, chef, maître des autres astres, en régloit les accords. On y retrouvoit Pan, dont le nom signifie *Univers*, avec les sept pipeaux de son chalumeau, depuis le ton le plus grave jusqu'au plus aigu. On y retrouvoit les Muses au nombre de neuf, en y joignant le Ciel des étoiles, ou Uranie, & peut-être la Terre. Chaque Muse alors, comme autant de Sirène (1), assise sur son astre, remplissoit de son chant mélodieux l'espace céleste qu'elle parcouroit: allusions heureuses qui embellissoient le systême, & le concilioient avec les opinions des temps héroïques, où on avoit représenté les grands

(1) Platon & Plut. *de Proc. An.* 1029. C.

Dieux avec des inſtrumens de muſique dans leurs mains, pour figurer les lois & l'accord des parties du Monde, qu'ils animoient, qu'ils avoient produit, qu'ils conſervoient par leur ſageſſe. « Quel eſt ce » concert mélodieux (1) qui frappe & rem» plit mes oreilles, s'écrie Scipion enlevé » dans les cieux? C'eſt, lui répond ſon gui» de céleſte, le concert des aſtres, qui, » emportés dans leurs ſpheres ſelon les in» tervalles & les proportions marquées, » produiſent la variété des ſons graves & » aigus qui font l'harmonie de l'Univers ».

Il eſt dit, dans une hymne d'Orphée à Apollon, que quand ce Dieu touchoit la chanterelle de ſa lyre, c'étoit l'été qui regnoit, & que quand il touchoit le bourdon, c'étoit l'hyver. Les Chaldéens, ſelon Plutarque (2), diſoient que le rapport du printemps à l'automne étoit la quarte, à l'hiver la quinte, à l'été l'octave. Tant les idées d'harmonie, de rapports propor-

(1) Cic. *Song. de Scipion.*

(2) *De Proc. An.* 1028, E.

ionnels, se présentoient naturellement ux esprits attentifs à l'ordre de la Nature!

Ce ne fut pas tout : à la musique se joignit la danse, qui n'est qu'un mouvement mesuré & cadencé, d'accord avec le chant. Du haut du ciel, le coryphée de la Nature donna le signal ; & tous les Dieux inférieurs s'avançant en mesure, chacun dans leur orbite, acheverent leurs tours & retours périodiques, observant religieusement les distances & les rencontres dessinées dans la chorégraphie de l'Univers. Cette danse étoit figurée dans les strophes & les antistrophes des poëtes sur le théâtre.

L'ordre des grandes parties étant ainsi expliqué, Timée descend dans *la région* sublunaire, qu'il partage en quatre élémens, la terre, l'eau, l'air & le feu : nombre mathématiquement nécessaire, parceque dans les nombres solides, il y a deux moyens proportionnels. Leurs natures & leurs positions respectives, leurs transmutations réciproques furent aussi déterminées par la forme géométrique de leurs

principes (1). Enfin après quelques détails ſur ces élémens, Timée vient à la compoſition des animaux mortels, ou éphémeres, c'eſt-à-dire, dont les jours ſont bornés par la conformation même de leurs individus, & par la nature des ſubſtances dont ils ſont compoſés. Ce fut une Nature que Timée appelle *altératrice*, qui, prenant la place de Dieu, organiſa ces eſpeces mortelles : car ſi celles-ci euſſent été l'ouvrage de Dieu même, elles euſſent été immortelles comme lui.

Quelle eſt cette Nature dans l'opinion de Timée? Ce ne pouvoit être Dieu, puiſque ſelon Timée, l'opération de cette *Nature* commence où celle de Dieu finit. Ce ne pouvoit être la Matiere, qui eſt totalement brute & déſordonnée. Il ne reſte donc que l'Ame du Monde, ou quelqu'une de ſes parties. Ce ne pouvoit être celles de ſes parties qui correſpondoient au Monde ſupérieur à la lune, puiſque l'altération n'a pas lieu dans ces régions : il falloit donc

(1) *Voyez* le Texte.

que ce fût la partie qui eſt répandue dans le Monde ſublunaire depuis le centre de la terre juſqu'à la ſphere de la lune. Car cette Nature ne doit être que dans la ſphere où ſont les êtres qui s'alterent ; or ces êtres ne ſont que dans le Monde ſublunaire.

Ainſi, ſelon l'idée de Timée, la Subſtance divine, pure, inaltérable, intelligente, embraſſoit le corps du Monde ; & l'Ame, diſtribuée dans ce corps par une extenſion continue & proportionnelle de ſa ſubſtance, y exécutoit les ordres généraux de la ſuprême Intelligence, qui ſe varioient par-tout, ſelon les rapports de compoſition, de mouvement, de diſtance, qui caractériſent les parties à gouverner. C'eſt ainſi qu'on voit

[redacted]

les objets qu'elle rencontre. Dans les ſpheres de Saturne, de Jupiter, de Mars, du Soleil, de Mercure & de Vénus, l'Ame univerſelle n'a d'autre fonction que de rouler ces globes dans les temps, & avec la cadence marquée, pour entretenir l'harmonie du tout. Dans la ſphere ſublunaire, où le feu, l'air, l'eau & la terre ſe détruiſent & ſe rétabliſſent continuellement; où les individus de chaque eſpece ſe compoſent & ſe décompoſent ſans ceſſe, la fonction de l'Ame étoit de bâtir & de réparer, de réunir & d'ordonner les matériaux diſperſés; en un mot, d'entretenir & de reproduire.

Donc, ſelon Timée, dans la Nature, deux principes; l'un, ſe portant au bien avec connoiſſance & par choix, nommé à juſte titre *Intelligence* & *Amour;* l'autre ne s'y prêtant que par force, nommé *Haine*, ou *Néceſſité:* l'un, principe d'union & d'ordre, appelant les parties à la compoſition réguliere d'un tout; l'autre, principe de déſunion & de déſordre, minant ſans ceſſe

les individus pour les rompre & les diſſoudre; formant tous deux enſemble cette loi ſuprême & inexplicable, appelée *Deſtin*, Douce violence mêlée *de contrainte & de perſuaſion*. Dieu ne peut pas tout, parceque la Matiere n'eſt pas ſuſceptible de tout; la Matiere ne peut pas tout, parceque Dieu eſt plus fort qu'elle; c'étoit *la dure contrainte*. Dieu ſouffre la réſiſtance de la Matiere, & veut bien, malgré l'aigreur qu'elle a, lui communiquer l'ordre & la régularité. La Matiere conſent de même à recevoir l'ordre & à ſe ſoumettre aux formes juſqu'à un certain point: *c'étoit la douce perſuaſion*.

Ces idées ainſi arrangées dans les têtes, expliquant, à ce qu'on croyoit, le moral auſſi-bien que le phyſique, éblouirent les yeux pendant quelque temps. Timée crut ſincerement avoir ſaiſi le vrai, & qu'après lui la plus longue poſtérité auroit tout au plus des développemens à faire. Mais bientôt ſes inventions furent miſes au rang des chimeres. Platon même, qui en fit le ſujet

du plus fameux de ses Dialogues, y croyoit médiocrement, & ne les traita que comme des probabilités & des discussions académiques, propres à donner l'essor à l'éloquence & à l'esprit. Nous allons l'entendre.

---

§. III.

Expressions de Platon, ou LE MÊME ET L'AUTRE.

COMME le Timée de Platon n'est que le développement des idées de Timée de Locres, & que, suivant pas à pas son auteur, il ne présente par-tout que les mêmes objets, nous nous serions dispensés d'en parler, si ce n'eût été un crime de ne pas donner au divin Platon un article à part dans un sujet tel que celui-ci.

De même que Timée, il présente d'abord deux causes. Timée avoit appelé l'une *Intelligence*, & l'autre *Contrainte* ou *Nécessité*. Platon nomme la premiere l'*Être toujours le même*, & la seconde, l'*Être toujours au-*

tre (1). C'est le nom des substances. Il nomma la faculté active du Même, *Essence individue*, c'est-à-dire, qui ne divise point, qui ne décompose point, qui ramene tout à l'unité, à la composition, à la production (2). Celle de l'Autre fut nommée *Essence dividue*, par la raison contraire apparemment : ce qui fit quatre êtres métaphysiques dans la pensée de Platon. Faut-il nous arrêter pour déterminer la notion précise de chacun de ces êtres ou principes ?

L'Être toujours le même est celui en qui réside essentiellement & immuablement la sagesse, l'ordre, la puissance, la raison suprême ; c'est le principe de toute perfection & de toute beauté ; c'est Dieu.

L'Être toujours autre est la Matiere. On sait la définition qu'en donnoient les An-

(1) Il l'appelle aussi lui-même quelquefois *Nécessité*, comme dans *ses Loix*. Plut. *de Proc. an.* 1014.

(2) C'est cette essence individue que Platon appelle ailleurs *Idée*, & dont il faisoit un troisieme principe, rentrant toutefois dans le premier; l'*idée* n'étant que le modele ou la cause exemplaire renfermée dans la Cause efficiente qui produit.

ciens : Un être sans qualité, sans forme, indifférent à toutes les manieres d'être.

L'Essence individue est l'idée active & substantielle de Dieu-même, qui tend par son activité intelligente, à soumettre à l'ordre & à l'unité de dessein, à réunir sous une forme réguliere, les parties désordonnées de l'autre principe (1). Cette idée, selon Alcinoüs, étoit par rapport à Dieu, sa pensée éternelle & toujours subsistante ; par rapport à l'homme, le plus haut intelligible, ou l'objet de la vraie science ; par rapport à la matiere, c'étoit le modele dont elle reçoit l'impression ; par rapport à elle-même, c'étoient les essences des êtres ; peut-être l'idée universelle existante *à parte rei* (2).

On peut juger d'avance par l'opposition, des qualités de l'*Essence dividue*. Étant faite pour contraster symmétriquement avec l'essence *individue*, elle ne peut-être qu'un principe de trouble, de discorde &

(1) Plut. *de Proc. An.* 1022. E.

(2) *Voyez* Bruk. *tom.* 1. *pag.* 701.

de corruption, qui tende sans cesse à la destruction & à la mort, comme l'essence *individue* tend à la génération & à la vie (1).

Voilà donc, comme nous l'avons dit, Dieu, la Matiere, l'activité intelligente de Dieu, & l'activité non intelligente de la Matiere. Ces principes, selon toute apparence, se réduisoient à deux, considérés chacun sous deux faces (2) : Dieu, immuable & intelligent ; la Matiere, mouvante sans intelligence. Mais Platon ayant jugé à propos de mêler les idées abstraites avec les idées réelles, & même de changer de langage selon les circonstances, ses lecteurs s'embrouillent dans ses variations & dans ses divisions. Tantôt la Cause intelligente n'est qu'un seul principe, c'est l'*Être par lui-même* ; tantôt elle en renferme deux, l'*Être* & l'*Idée* ; tantôt trois,

(1) *Vid.* Plut. *de Proc. An.* 1015. E. F. & 1017. A. B. C'est à cette qualité de la Matiere que la plupart des Anciens rapportoient l'origine du mal : *A magno artifice formantur prava multa, non quia cessat ars, sed quia id in quo exercetur, materia inobsequens arti est.* Sen. Præf. Quæst. Nat.

(2) Plut. *de Proc. An.* 1013. A.

l'Être, l'Idée & l'Ame du Monde. Le principe matériel est quelquefois simple & unique; c'est l'*Être changeant :* quelquefois il est double; c'est l'*Espace*, ou l'étendue, ou la matiere, & l'*Activité brute* qui agite la matiere. Enfin l'Ame du Monde elle-même est tantôt une, tantôt double, quelquefois triple (1) : *une*, parcequ'elle est dans un seul corps, qui est le corps du Monde; *double*, parcequ'elle est composée du bon & du mauvais principe; *triple*, parcequ'elle est pure raison à la circonférence, pure déraison, si j'ose m'exprimer ainsi, au centre, & mixte dans l'espace intermédiaire.

Plutôt que de nous égarer dans ce labyrinthe, d'où personne ne peut sortir quand une fois il y est entré, rapportons-nous-en à quelque Platonicien, qui rende intelligible la pensée de son maître. « Suivons » Platon, dit Plutarque, & disons poéti» quement avec lui, *que le Monde est né de* » *Dieu; car le Monde est le plus parfait de* » *tous les ouvrages, & Dieu le plus excellent*

(1) Plut. *de Is. & Os.* 370. E.

» *de tous les ouvriers* : (voilà LE MÊME.)
» L'essence & la matiere dont le Monde a
» été engendré, n'a pas été engendrée elle-
» même (voilà l'éternité de la Matiere ;)
» mais elle a été soumise à l'artiste, pour
» être disposée & ordonnée par lui, &
» prendre sa ressemblance autant qu'il se-
» roit possible : (voilà les idées divines.)

» Ainsi le Monde n'a pas été fait de ce qui
» n'étoit pas ; mais de ce qui n'étoit pas
» bien, & aussi-bien qu'il pouvoit être ; de
» même qu'on fait une maison, un habit,
» une statue.

» Avant la naissance du Monde, c'étoit
» le cahos & la confusion. Ce cahos n'é-
» toit pas sans quelque espece de corps (1),
» ni sans mouvement, ni sans ame ; mais
» ce corps étoit sans forme & sans consis-
» tance ; ce mouvement étoit sans regle
» & sans raison (2) ; c'étoit le désordre d'u-
» ne ame emportée par une force aveugle :

(1) Les Anciens entendoient par le mot *corps*, non la matiere ; mais la matiere formée, terminée, & réduite à telle ou telle espece.

(2) Tim. 30. A.

» (voilà l'essence dividue de l'AUTRE.) » Dieu n'a pas fait corps ce qui n'étoit pas » corporel, ni ame ce qui n'étoit pas ani- » mé : comme le musicien qui compose les » mesures & le chant, ne fait ni les sons, » ni les mouvemens, & qu'il se contente » de mettre l'harmonie dans les sons, & » les intervalles symmétriques dans le mou- » vement. De même Dieu n'a pas donné » au corps la tangibilité, ni l'impénétra- » bilité, ni à l'ame l'imaginative & l'acti- » vité (voilà les deux qualités actives de la Matiere, le mouvement & les imaginations confuses.) » Mais ayant pris ces » deux principes, l'un opaque & non fi- » guré, l'autre aveugle & emporté, tous » deux imparfaits & interminés, il les a » soumis à l'ordre, à l'harmonie; il les a » rendus beaux, réguliers, uniformes, » comme ses idées, & en a formé un ani- » mal parfait, qui est le Monde (1). »

Après avoir posé ainsi ces deux principes, Platon, pour les raisons qu'on verra

(1) Diog. Laër. donne le même exposé, 3. 5, 69.

à la fin de cet article, passe à la composition de l'Ame du Monde, que Dieu fait chez lui précisément, comme dans Timée, en mêlant une partie de lui-même, ou de sa raison éternelle, toujours pure, toujours sainte, *c'est-à-dire, de ses idées*, dans une portion de l'ame brute du second principe (1). « Les effets de ce mêlange, dit » Plutarque, sont sensibles dans toute la » Nature, & sur-tout dans l'homme. On » voit dans sa partie brute les mouvemens » désordonnés ; & dans sa partie raisonna- » ble, les mouvemens réguliers ; dans sa » partie sensitive, la nécessité ; dans sa par- » tie intelligente, la liberté... On y voit

(1) Voici les paroles de Platon : « De cette substance, qui est *individue*, entre la substance indivisible & la substance divisible par les corps : & de [redacted]



» les combats du vice contre l'honnêteté,
» du plaisir contre la douleur, les transports
» des amans, leurs frémissemens ; enfin les
» contrariétés du penchant & de la raison :
» toutes preuves que notre ame est un mê-
» lange d'un principe divin, supérieur aux
» passions, & d'un principe mortel, qui en
» est l'esclave. . . La Nature, q
» le ciel, n'est pas même exem
» contrariétés. Elle est aujourd'
» tée d'un seul côté, par la f
» tuelle du principe d'ordre q
» les êtres célestes ; mais il vien
» ment (qui est déja arrivé
» où le principe intelli
» même, par une sorte
» & de léthargie, le principe lié d'origine
» & d'habitude avec le corps, reprendra
» l'empire & fera tourner le Monde d'une
» autre sorte, jusqu'à ce que le principe
» d'ordre, reprenant encore la supério-
» rité, & se ranimant par la vue du mo-
» dele divin, le rétablisse dans sa premiere
» régularité. »

Ainſi toutes les qualités qui ſont la beauté & la variété de l'Univers, au ciel, dans l'air, ſur la terre & dans les eaux, viennent des idées ſubſtantielles que la Divinité a verſées dans l'Ame du Monde, lorſqu'elle la compoſa. La collection de ces idées forma le tableau univerſel des formes de l'Univers, & par ce moyen l'Ame du Monde eut en ſoi l'expreſſion intelligible des idées qui furent le modele du Monde & des êtres qui le rempliſſent.

Ce fut d'après ce modele que l'Ame, lorſqu'elle fut chargée de former les eſpeces mortelles, travailla tous les individus primitifs qui devoient commencer la ſérie de chacune de ces eſpeces. Elle en imprima en eux les prototypes, comme

[redacted]

l'ordre, le même dans le divers, le un dans l'autre, en un mot l'idée de Dieu dans la Matiere brute. Tel eſt l'ouvrage de la Divinité dans l'Ame du Monde, & celui de l'Ame du Monde dans l'Univers; ou plutôt, l'ouvrage de la Divinité ſur la Matiere : car c'eſt à quoi tout ſe réduit; le reſte n'eſt qu'un échafaudage d'appareil.

Mais Platon n'eſt pas content d
gage abſtrait de Timée. L'enth
poétique le ſaiſit : il entend la voix
des Dieux, donnant ſes ordres à
ſans, pour exécuter les détails de
vers : « Dieux des Dieux, dont je
» teur & le pere, écoutez-moi. Vous ſa
» que les ouvrages de mes mains ſont im-
» mortels & indeſtructibles, ſi ce n'eſt pas
» ma volonté; c'eſt pour cela qu'aucun art,
» aucune force ne pourra jamais vous dé-
» truire. Il nous reſte encore trois genres
» à achever pour rendre l'Univers entier
» & complet : (ces trois genres ſont les animaux aëriens, les animaux aquatiques & les animaux terreſtres; les Dieux aux-

tre (1). C'eſt le nom des ſubſtances. Il nomma la faculté active du Même, *Eſſence individue*, c'eſt-à-dire, qui ne diviſe point, qui ne décompoſe point, qui ramene tout à l'unité, à la compoſition, à la production (2). Celle de l'Autre fut nommée *Eſſence dividue*, par la raiſon contraire apparemment : ce qui fit quatre êtres métaphyſiques dans la penſée de Platon. Faut-il nous arrêter pour déterminer la notion préciſe de chacun de ces êtres ou principes ?

L'Être toujours le même eſt celui en qui réſide eſſentiellement & immuablement la ſageſſe, l'ordre, la puiſſance, la raiſon ſuprême ; c'eſt le principe de toute perfection & de toute beauté ; c'eſt Dieu.

L'Être toujours autre eſt la Matiere. On [redacted]

ciens : Un être ſans qualité, ſans forme, indifférent à toutes les manieres d'être.

L'Eſſence individue eſt l'idée active & ſubſtantielle de Dieu-même, qui tend par ſon activité intelligente, à ſoumettre à l'ordre & à l'unité de deſſein, à réunir ſous une forme réguliere, les parties déſordonnées de l'autre principe (1). Cette idée, ſelon Alcinoüs, étoit par rapport à Dieu, ſa penſée éternelle & toujours ſubſiſtante ; par rapport à l'homme, le plus haut intelligible, ou l'objet de la vraie ſcience ; par rapport à la matiere, c'étoit le modele dont elle reçoit l'impreſſion ; par rapport à elle-même, c'étoient les eſſences des êtres ; peut-être l'idée univerſelle exiſtante *à parte rei* (2).

On peut juger d'avance par l'oppoſition, des qualités de l'*Eſſence dividue*. Étant faite pour contraſter ſymmétriquement avec l'eſſence *individue*, elle ne peut-être qu'un principe de trouble, de diſcorde &

(1) Plut. *de Proc. An.* 1022. E.

(2) *Voyez* Bruk. *tom.* 1. *pag.* 701.

à la fin de cet article, passe à la composition de l'Ame du Monde, que Dieu fait chez lui précisément, comme dans Timée, en mêlant une partie de lui-même, ou de sa raison éternelle, toujours pure, toujours sainte, *c'est-à-dire, de ses idées*, dans une portion de l'ame brute du second principe (1). « Les effets de ce mêlange, dit » Plutarque, sont sensibles dans toute la » Nature, & sur-tout dans l'homme. On » voit dans sa partie brute les mouvemens » désordonnés; & dans sa partie raisonna- » ble, les mouvemens réguliers; dans sa » partie sensitive, la nécessité; dans sa par- » tie intelligente, la liberté... On y voit

(1) Voici les paroles de Platon: « De cette substance, qui est *individue*, toujours la même & semblable, & de celle qui est *dividue* (ou divisible) par les corps, *Dieu* fit un mêlange d'où il résulta une troisieme Nature, composée de la nature du *même* & de celle de l'*autre*, qui fut mitoyenne, entre la substance indivisible & la substance divisible par les corps: & de ces trois choses il n'en fit qu'une Essence, & força la nature de l'*autre*, ou du *divers*, qui repugnoit au mêlange, de rester mêlée avec ce qu'on appelle *le même*. 35. A. *Hoc est quod tristes docemus & pallidi*. Sen. Ep. 48. »

» les combats du vice contre l'honnêteté,
» du plaisir contre la douleur, les transports
» des amans, leurs frémissemens ; enfin les
» contrariétés du penchant & de la raison :
» toutes preuves que notre ame est un mê-
» lange d'un principe divin, supérieur aux
» passions, & d'un principe mortel, qui en
» est l'esclave... La Nature, qui remplit
» le ciel, n'est pas même exempte de ces
» contrariétés. Elle est aujourd'hui empor-
» tée d'un seul côté, par la supériorité ac-
» tuelle du principe d'ordre qui gouverne
» les êtres célestes ; mais il viendra un mo-
» ment (qui est déja arrivé plusieurs fois)
» où le principe intelligent, s'oubliant lui-
» même, par une sorte d'engourdissement
» & de léthargie, le principe lié d'origine
» & d'habitude avec le corps, reprendra
» l'empire & fera tourner le Monde d'une
» autre sorte, jusqu'à ce que le principe
» d'ordre, reprenant encore la supério-
» rité, & se ranimant par la vue du mo-
» dele divin, le rétablisse dans sa premiere
» régularité. »

Ainſi toutes les qualités qui ſont la beauté & la variété de l'Univers, au ciel, dans l'air, ſur la terre & dans les eaux, viennent des idées ſubſtantielles que la Divinité a verſées dans l'Ame du Monde, lorſqu'elle la compoſa. La collection de ces idées forma le tableau univerſel des formes de l'Univers, & par ce moyen l'Ame du Monde eut en ſoi l'expreſſion intelligible des idées qui furent le modele du Monde & des êtres qui le rempliſſent.

Ce fut d'après ce modele que l'Ame, lorſqu'elle fut chargée de former les eſpeces mortelles, travailla tous les individus primitifs qui devoient commencer la ſérie de chacune de ces eſpeces. Elle en imprima en eux les prototypes, comme un ſceau qui ſeroit appliqué à la cire. La Matiere, toujours déſunie, toujours fugitive & agitée, préſenta ſes portions au ſceau caractériſtique de l'eſpece. Ce ſceau les lia entr'elles, les fixa, les forma, comme un moule interieur & extérieur ; & par ce moyen l'ordre fut mis dans le dé-

l'ordre, le même dans le divers, le un dans l'autre, en un mot l'idée de Dieu dans la Matiere brute. Tel eſt l'ouvrage de la Divinité dans l'Ame du Monde, & celui de l'Ame du Monde dans l'Univers; ou plutôt, l'ouvrage de la Divinité ſur la Matiere: car c'eſt à quoi tout ſe réduit; le reſte n'eſt qu'un échafaudage d'appareil.

Mais Platon n'eſt pas content de ce langage abſtrait de Timée. L'enthouſiaſme poétique le ſaiſit: il entend la voix du pere des Dieux, donnant ſes ordres à ſes enfans, pour exécuter les détails de l'Univers: « Dieux des Dieux, dont je ſuis l'au» teur & le pere, écoutez-moi. Vous ſavez » que les ouvrages de mes mains ſont im» mortels & indeſtructibles, ſi ce n'eſt pas » ma volonté; c'eſt pour cela qu'aucun art, » aucune force ne pourra jamais vous dé» truire. Il nous reſte encore trois genres » à achever pour rendre l'Univers entier » & complet: (ces trois genres ſont les animaux aëriens, les animaux aquatiques & les animaux terreſtres; les Dieux aux-

quels il parle, sont les animaux célestes & immortels) » Si ma main seule les organise
» & les produit, ils seront égaux aux Dieux: (voilà pourquoi il a fallu qu'il y eût une Ame universelle, pour former les êtres éphémeres, c'est-à-dire, mortels.) Je vous
» en remets le soin. Allez, travaillez tous
» selon la nature dont vous êtes doués, &
» imitez le modèle que vous présente ce
» que j'ai fait en vous. Comme il convient
» qu'il y ait un animal, entre les autres,
» qui ait quelque chose de plus divin, &
» qui soit le roi des autres animaux, qui
» honore la justice & les Dieux de son pro-
» pre mouvement, je vous en donnerai les
» premiers germes & les premiers linéa-
» mens : *divinæ particulam auræ*. Encore une
» fois, allez, attachez le mortel avec l'im-
» mortel; que les animaux naissent, qu'ils
» croissent, qu'ils se nourrissent; quand ils
» se décomposeront, vous recueillerez
» leurs élémens. Il dit : & aussi-tôt il prit
» la coupe dans laquelle il avoit fait le mê-
» lange de l'Ame du Monde; il y ajouta

» quelques parties du premier principe qui » restoient encore, & il fit une composition » particuliere pour en former les ames » *humaines*, qu'il distribua ensuite, par por- » tions égales, dans chacun des astres, » comme sur autant de chars de feu, pour » les promener dans l'Univers, & leur » montrer les loix & les destins des êtres. » Telle est la doctrine de Platon, dans son Timée, sur les premieres Causes.

S'il y avoit, sous ces expressions figurées, un fonds de connoissances & de philosophie, on auroit beaucoup de peine à la pardonner à un Philosophe, qui doit, par état, sacrifier l'éloquence à la clarté. Mais comme ce style oriental ne contient que ce qu'on a vu dans Timée de Locres, ce seroit perdre le temps & la peine que de creuser des idées dont il est évident qu'on ne peut tirer aucun profit, par rapport à la connoissance des Causes. Il nous suffit, pour notre objet, de remarquer que Platon n'est point sorti du cercle de ses prédécesseurs, & qu'il s'est fixé comme eux à

deux principes ; avec cette ſeule différence, qu'il a marqué aſſez diſtinctement la part que ces principes ont eu reſpectivement dans la production du Monde. Trois choſes, ordonner, mouvoir, créer. Selon Platon, Dieu n'a ni créé, ni mu, il n'a fait qu'ordonner.



ARTICLE III.

ARTICLE III.

Héraclite & Zénon le Stoïcien.

OU L'AME UNIVERSELLE CONFONDUE AVEC LE DESTIN.

ON ſe ſouvient d'avoir vu chez les Hébreux & les Chaldéens, la Lumiere créée; Mithras, Dieu du feu, chez les Perſes; l'Amour, armé d'un flambeau, chez les Grecs des temps fabuleux. L'École de Pythagore recueillit ces idées; & tandis que Thalès, chef de l'École Ionienne, faiſoit tout naître de l'eau, celui de l'École Italique vouloit que tout vînt du feu. Hippaſus, Parménide, Philolaüs, Empédocle, croyoient que le feu étoit un premier principe; mais Héraclite d'Éphèſe crut qu'il étoit le ſeul: *Ex igni ſummam conſiſtere ſolo* (1). Nous prendrons pour texte, dans cet article, le précis de la doctrine d'Héraclite, qui ſera renfermée en deux mots;

(1) Lucret. 1. 637. *Voyez* Stanlei, *pag.* 839.

celle de Zénon en ſera le commentaire.

Héraclite partageoit la ſubſtance univerſelle en corpuſcules de feu, auxquels il donnoit non-ſeulement le mouvement local, mais encore celui d'eſſence & d'altération de nature (1), par leſquels ils devenoient air, eau, terre, en ſe condenſant; & de terre, eau, air, feu élémentaire, feu éthéré, en ſe raréfiant : allant & revenant d'un état à l'autre par ces deux routes, qu'il appeloit, l'une *la route d'en haut*, & l'autre *la route d'en bas*. Toute la Nature n'étoit qu'un grand fleuve qui couloit ſans ceſſe dans l'eſpace (2).

Pour opérer ces tranſmutations, le Philoſophe ne pouvoit ſe diſpenſer d'aſſigner une cauſe : « Il y a, diſoit-il, dans l'Univers » un Être doué de connoiſſance, une Rai» ſon qui parcourt & pénetre l'eſſence » des êtres ». Or cette raiſon il l'appeloit *Deſtin*. Qu'entendoit Héraclite par ce mot? Les Savans n'ont point de texte ni d'auto-

(1) *Voyez* ci-deſſus, *pag.* 194.

(2) *Res more fluminis continenter labi & fluere.*

tité décisive pour répondre nettement. Et plutôt que de nous perdre avec eux dans des conjectures incertaines sur les pensées d'un homme qui a voulu être obscur (1), rapportons-nous-en aux Stoïciens, qui semblent avoir suivi pas à pas le philosophe d'Éphese.

ZÉNON, né à Cittium, ville de Chypre, & surnommé, par cette raison, le Cittien, pour le distinguer de Zénon d'Élée & de plusieurs autres Zénons connus dans l'histoire, commença à paroître dans le Portique vers la CXX[e] Olymp. environ 300 ans avant Jesus-Christ.

Pendant les trente premieres années de sa vie, il ne se douta nullement qu'il fût destiné à fonder une secte de Philosophes. Phénicien d'origine, commerçant par éducation & par état, il ne songeoit qu'à faire valoir ses fonds & à les augmenter, lorsqu'un coup de vent engloutit ses vaisseaux,

(1) *Heraclitum quoniam quid diceret intelligi noluit, omittamus.* Cic. *de Nat. Deor.* 3. 14. Socrate disoit que par-tout, pour l'entendre, il faudroit avoir un plongeur de Délos.

& lui enleva juſqu'à ſon crédit. La Philoſophie, qu'il connoiſſoit déja, lui offrit dans ce moment un port : il eut le bon eſprit de l'accepter.

Il y avoit alors à Athènes de quoi choiſir. Toutes les routes étoient non-ſeulement ouvertes, mais frayées. Ariſtote, mort depuis vingt ans, avoit laiſſé à Théophraſte la gloire du Lycée; Polémon occupoit la chaire de Platon; Cratès avoit hérité de la diploïde ou double manteau de Diogène; Épicure, aſſis dans ſes jardins, prêchoit l'inaction d'après Ariſtippe & Hiéronymus de Rhodes; enfin Arcéſilas & Carnéade ſoutenant le pour & le contre, réduiſoient tout à de ſimples probabilités.

Zénon entendit tous ces maîtres, & ſut [redacted]

tant il ôta l'indécence & adoucit les prétentions. Il donna ses leçons dans le Pécile, ou le Portique peint par Polygnote, en Grec *Stoa*, d'où est venu à sa secte le nom de Stoïcien.

On ne dira point de Zénon, comme de certains Philosophes, que semblable aux instrumens de musique, il rendoit des sons harmonieux, & ne les entendoit point. La haute idée qu'il donna du sage ne fut pas tout à fait un paradoxe, tant qu'elle fut soutenue de son exemple. Il eut des disciples dignes de sa réputation, parmi lesquels on compte Cléante, qui n'eut pas le caractere moins élevé que son maître; Panétius, qui fut l'ami de Scipion; Possidonius, devant qui le grand Pompée abaissa les faisceaux de l'empire. On y ajoute Caton d'Utique, Seneque, Thraséas, Petus, l'empereur Marc-Antonin & quelques autres, dont les maximes austeres, jointes à la hauteur du cœur Romain, ont mis le comble à la gloire du Portique.

Le champ de la Philosophie étoit si

cultivé quand Zénon se présenta, que ce fut pour lui une nécessité de s'établir dans les pensées de ceux qui l'avoient précédé. Il trouva le moyen, en changeant les termes, en rafinant sur les définitions, de rajeunir des idées anciennes, & de présenter un édifice brillant capable d'attirer les yeux & de rendre l'auditoire nombreux (1).

Zénon se représentoit le Monde comme un grand animal sphérique, composé par

(1) *Plato*, dit Cicéron, *reliquit perfectissimam disciplinam Peripateticos & Academicos nominibus differentes recongruentes, à quibus Stoïci verbis magis quam sententiis differunt*. Et dans un autre endroit, en parlant de Zénon, *Nihil novi reperiens, emendans superiora immutatione verborum*. Juste Lipse est bien éloigné d'adopter ce jugement du philosophe Romain, il en parle même avec assez peu de ménagement. Toutefois il devoit penser que Cicéron, faisant l'extrait des philosophes Grecs, travailloit pour sa gloire & pour celle du nom Romain. Il auroit dû se souvenir que lui-même accorde à Cicéron, dans cette matiere, la plus grande autorité, & que Cicéron n'est pas le seul qui ait fait ce reproche à Zénon. « Je le vois, disoit Polémon, qui, suivant la mode de son pays, se glisse dans les jardins pour en dérober les fruits ». Enfin il ne seroit pas difficile de justifier le jugement de Cicéron par les preuves de détail.

conséquent d'un corps & d'une ame qui agissoient réciproquement l'un sur l'autre, selon certaines loix naturelles & immuables, en vertu desquelles toutes leurs parties alloient à leurs fins propres, pour la plus grande perfection du tout.

Dans ce système l'ame du chef des Stoïciens étoit comme celle de tout autre homme, une parcelle de Dieu (1), attachée à une parcelle de matiere organisée, & soumise aux loix immuables de la Nature universelle, ne s'en croyoit pas moins obligé de faire des efforts de vertu pour tendre vers sa source, & pour honorer le Dieu qui animoit son corps mortel.

Il eût été plus conséquent & plus conforme à son principe fondamental de l'immutabilité des causes & des effets, qui sera développé dans un moment, d'y tendre par le seul penchant, en se laissant aller sans résistance aux impressions toujours victorieuses du principe universel, qui, de

(1) Cette doctrine est développée dans le Songe de Scipion.

gré ou de force, emportoit tout ſans exception, corps & ame, vers le but de la Nature. Réſiſter à la loi de force qui regle l'Univers, c'étoit imiter le chien traîné par l'eſſieu d'un chariot qu'il ne veut pas ſuivre : les Stoïciens uſoient de cette image (1) : *Ducunt volentem fata, nolentem trahunt* (2). Toute la vertu, toute la raiſon, toute la ſageſſe devoit donc conſiſter à ne point lutter en cette vie contre une néceſſité invincible, *Suis Dieu* : c'étoit la grande maxime, le mot de ralliement de l'École.

Mais il eſt néceſſaire d'entrer dans quelques détails des principes : on épargnera les citations qu'on trouve par-tout (3).

Les Stoïciens mettoient de la différence entre l'Univers & le Monde. L'Univers [redacted]

Ils admettoient plusieurs Mondes successifs, périssant l'un après l'autre par le feu, & renaissant de leurs cendres, comme le phénix, & comme lui, toujours unique dans son espece.

D'une substance primitive à peu près la même dans ses parties, n'ayant d'autres différences que le plus ou le moins de finesse ou de grossiereté, étoient nés tous les êtres, Dieux, esprits, animaux, matiere brute, sans distinction.

Par le premier débrouillement de cette substance, les parties grossieres destinées à composer le corps du Monde, s'étoient séparées des parties subtiles, qui devoient en composer l'ame; ce qui constituoit deux sortes de principes.

Ceux qui devoient composer le Corps, se formerent d'abord en élémens, au nombre de quatre, tous altérables & destructibles; & en cela différens des principes, qui, étant simples, étoient inaltérables & indestructibles. Les élémens, après s'être changés réciproquement les uns aux au-

tres une infinité de fois pendant tout le temps que ſubſiſtoit un Monde, & après avoir circulé dans une infinité d'individus de toutes eſpeces, rentroient à la fin dans leur état primitif de principes, ou de feu primordial, par la réduction univerſelle.

L'Ame étoit auſſi compoſée de principes, mais de ceux qui ne prenoient point l'organiſation des élémens : c'étoit, comme nous venons de le dire, la partie la plus fine & la plus déliée de la Matiere univerſelle, qui avoit été ſéparée de la partie groſſiere. Quelle étoit l'organiſation propre de cette ame? Les Stoïciens n'en ſavoient rien ſans doute ; mais ils lui donnoient en vertu, ſoit de cette organiſation, ſoit de ſa pureté, la puiſſance de [redacted]

nouvelles : à peu près comme l'air qui, chassé dans un instrument de musique, fait connoître, par les différens sons qu'il produit, les différences de ses masses & des modifications qu'il y reçoit; ou comme la seve qui, étant toute de la même nature dans la tige d'une plante par où elle s'éleve, se distribue méthodiquement dans les différentes parties, & devient bois, écorce, feuille, fleur, fruit, n'ayant auparavant aucune de ces formes par elle-même. Il doit être permis d'user quelquefois d'images en traitant cette matiere, parceque la plupart des raisonnemens de nos philosophes se réduisent en dernier terme à des comparaisons.

L'Ame du Monde, répandue par-tout sous différentes formes, & envisagée dans ses différentes fonctions, avoit aussi différens noms. C'étoit Dieu, le grand Jupiter, la Nature universelle, le Destin, Junon, Vénus, Minerve, la Providence. « On » peut lui donner, dit Séneque, tels noms » qu'on veut, pourvu qu'ils signifient quel-

» que influence des choſes céleſtes ſur
» nous : il peut en avoir autant qu'il a de
» fonctions (1). Voulez-vous l'appeler *Deſ-*
» *tin ?* Vous ne vous tromperez pas : c'eſt
» le point à quoi tout eſt ſuſpendu, la Cau-
» ſe des cauſes. Voulez-vous l'appeler *Pro-*
» *vidence ?* Vous direz bien ; parce que c'eſt
» ſon conſeil qui pourvoit à tout dans le
» Monde, qui regle la marche irrévocable
» des êtres & les développemens de toutes
» choſes. L'appelez-vous *Nature ?* Il n'y a
» point de crime : c'eſt de lui que naiſſent
» tous les êtres ; c'eſt par ſon ſouffle que
» nous avons la vie. L'appelez-vous *Monde ?*
» Il l'eſt : il eſt tout ce que vous voyez ; tout
» dans toutes ſes parties, ſe ſoutenant par
» ſa propre force ». On ſait juſqu'aux An-



tipodes, dit Plutarque (1), que cette Nature universelle, *Natura communis*, est, selon les Stoïciens, la même chose que ce qu'ils appellent Providence, Destin, Raison universelle.

La définition qu'ils donnoient de Dieu répandra sur ces différentes dénominations le jour dont elles ont besoin, & fixera le sens qu'elles avoient dans le Portique. Voici celle qui a été recueillie par Plutarque & par Stobée : « Dieu est un feu artiste, procédant avec méthode à la formation du Monde, lequel contient en lui toutes les raisons séminales selon lesquelles naissent les êtres, conformément à la loi du Destin (2) ». On sent qu'on a

(1) Chrysip. dans Plut. *de Plac.*

(2) *Stoici Deum pronunciant esse Ignem artificem via procedentem ad Mundi generationem, qui* Mundus, *seminales rationes omnes complectitur juxta quas singula secundum fatum fiunt.* De Plac. 1. 7. Dans la définition rapportée par Stobée, *les raisons séminales* semblent appartenir au Feu artiste, plutôt qu'à la Matiere ; ce qui sera discuté dans un moment. Cicéron donne la même définition en moins de mots : *Ignem artificiosum ad gignendum progredientem via.* De Nat. Deor. 2. 22.

dû préférer, dans cette traduction, l'exactitude à l'élégance. A cette définition, Plutarque en ajoute une seconde par forme d'explication. « Dieu, dit-il encore, est un » souffle, un esprit qui, pénétrant de son » action le Monde entier, prend différens » noms, selon les formes dont il est revêtu » dans les différentes parties ». *Ibid.*

Pour bien développer cette définition, il faudroit expliquer 1.° ce que les Stoïciens entendoient par ce Feu, qui constitue la nature de Dieu. 2°. Comment ils concevoient ces Raisons séminales qui dirigeoient l'action de Dieu. 3.° Quelle idée ils avoient du Destin & de son influence sur la production des êtres. On va l'essayer, sans toutefois se flatter d'y réussir pleinement.

Les Stoïciens concevoient Dieu sous l'idée de feu. Le feu, comme personne ne l'ignore, étoit le symbole de la Divinité le plus généralement adopté par les nations polies; j'ajouterai, & par les Philosophes du premier rang. Mais les Stoïciens

ne s'en tinrent pas-là : ils attribuerent à Dieu l'essence même du feu. Ce n'étoit point, il est vrai, ce feu qui sert à nos usages dans ce monde terrestre, & qui toutefois y étoit regardé par les Anciens comme le premier des quatre élémens. C'étoit, comme on l'a déja fait entendre, une substance infiniment subtile & active, que d'autres nommoient Éther, Quintessence, par opposition aux quatre élémens sublunaires.

Si ce mot eût été métaphorique chez Zénon, comme le sont chez nous ceux d'*ame*, d'*esprit*, de *souffle*, il auroit peut-être été aussi juste qu'aucun autre; mais il signifioit un corps, & un corps proprement dit, qui se définissoit par les trois dimensions, & qui donnoit à Dieu même une étendue corporelle, & une surface sphérique : *Rotundam Deo formam* (1).

Tout étoit corps, selon les Stoïciens. Les affections de l'ame, les vices, les vertus, étoient corps, parcequ'elles n'étoient

(1) Dans Sen. 94.

qu'un corps modifié : *Corporis bona corpori sunt : corpora ergo sunt & quæ animi ; nam hic quoque corpus est* (1). Zénon ne connoissoit d'incorporel que le vuide, l'espace, le temps, & quelques autres êtres aussi métaphysiques.

Cela n'empêchoit pas que Dieu, selon les Stoïciens, ne fût une substance intelligente, douée de tous les attributs que nous donnons à la substance spirituelle.

Ce feu, qui étoit Dieu, étoit un feu artiste, travaillant avec méthode, *progrediens viâ*, mot à mot, *marchant selon la voie tracée* (2) dans les matériaux mêmes, par des caracteres à peu près semblables à ce qu'on voit dans les semences des plantes. Art, voie, méthode, raison séminale, ces quatre mots étant à peu près synonymes dans le style des Stoïciens, il suffira d'en

(1) Sen. Ep. 106. Ils définissoient le corps, *ce qui agit ou reçoit l'action.* Or rien ne pouvoit agir sans toucher, & rien ne pouvoit toucher sans être corps, *selon l'axiome* même d'Epicure, cité par Seneque : *Tangere nec tangi sine corpore nulla potest res.* Ibid.

(2) Cic. *de Nat. Deor.* 3.

définir

définir un pour entendre les autres.

Un art en général, eſt une collection de regles propres à diriger l'artiſte dans les opérations de ſon art. Ces regles peuvent être de deux ſortes; les unes placées ſeulement dans l'eſprit, comme modele idéal de la choſe qui s'exécute au-dehors; c'eſt ainſi que l'écrivain, la main levée, n'ayant d'autre regle que ſon idée, trace avec la plume une ligne circulaire ſur le papier. Les autres ſont placées hors de l'eſprit, dans les inſtrumens méchaniques que l'artiſte emploie, & qui donnent à ſon opération une direction certaine, qu'elle n'auroit pas ſans cela; comme quand le compas dirige la ligne tracée, & la rend exactement circulaire.

Pour ſavoir de quelle nature étoient les regles ou raiſons ſéminales que les Stoïciens mettoient dans l'action du Dieu formateur du Monde, il ne faut qu'examiner ſi elles étoient dans l'intelligence de Dieu, comme des idées, où dans la Matiere même, comme des qualités; c'eſt-à-dire, ſi

lesquelles il a été formé : dont les raisons séminales qui gouvernent aujourd'hui le Monde, ne peuvent être des idées.

Et pourquoi les appeloient-ils *raisons séminales*, & non pas *idées*, si ce n'étoit à cause de quelque analogie avec les semences, c'est-à-dire, à cause de certaines formes ou qualités en vertu desquelles les principes originaux occupoient tel ou tel lieu, produisoient telle ou telle essence dans la Nature? Dieu formant le Monde, dit un Ancien (1), en suivant cette idée, a imité le laboureur qui seme dans son champ les especes que la Nature lui a données, froment, orge & autres graines. Il a semé l'immortalité dans les cieux, parceque la matiere des cieux étoit en soi in- [redacted]

troisieme point de la définition sur la nature & l'influence du Destin.

Il y a deux mille ans qu'on demande ce que c'est que le Destin. Si on persiste à faire toujours la même question, c'est une preuve qu'on n'y a jamais bien répondu. Et comment l'auroit-on fait dans une matiere aussi obscure & aussi profonde que celle-ci, où il ne s'agit de rien moins que de comprendre l'essence de Dieu & la raison de ses décrets éternels; de remonter aux sources premieres des loix physiques & morales; enfin d'attacher solidement le premier anneau de la chaîne qui embrasse tous les êtres actuels & possibles?

Quelquefois il semble que le Destin est une sorte de Nécessité qui se tient du côté de la Matiere, laquelle, plus ou moins docile sous la main de Dieu, s'est opposée plus ou moins à la perfection de son ouvrage. C'est l'opinion la plus généralement répandue chez ceux des Anciens qui ont eu des idées à peu près justes de la Divinité.

Quelquefois cette Nécessité paroît se tenir du côté de Dieu même, à qui sa propre nature semble imposer telles ou telles lois de causalité & d'opérations, dans lesquelles l'intelligence même & la volonté n'ont point d'influence essentielle. C'est la doctrine commune des Fatalistes proprement [illegible]

D[illegible]tres fois c'est la perfection même des idées de Dieu, qui ne lui permet d'adopter que le plus parfait possible, ou qui lui défend, après avoir choisi dans le commencement, de faire dans la suite des temps un autre choix ; parceque les temps ne peuvent lui découvrir aucune vue nouvelle. Séneque voudroit faire croire que dans sa secte il ne s'agissoit que de cette derniere nécessité : *Necesse est ei eadem placere cui nisi optima placere non possunt : nec ob hoc minùs liber & potens est, ipse enim est necessitas sua* (1). Mais quand on y regarde de près, on voit que ce bel extérieur n'est pas d'accord avec le fond du systême.

(1) Sen. *Quæst. nat. Præf.*

Chryſippe, un des principaux chefs de l'École Stoïcienne, nous dépeint l'action du Deſtin comme une chaîne immenſe & infinie, dont tous les anneaux s'entraînent & ſe ſuivent néceſſairement, & qui, embraſſant dans ſon circuit les temps & l'éternité, comprend tous les renouvellemens conſécutifs des mondes, dont elle eſt elle-même tiſſue & compoſée : *Sempiterna & indeclinabilis ſeries rerum, & catena volvens ſemet & implicans per æternos conſequentiæ ordines ex quibus apta & connexa eſt.* Cette brillante définition, qu'Aulu-Gelle nous a conſervée & traduite (1), préſente le Deſtin en grand, non-ſeulement dans les événemens ſucceſſifs ou ſimultanées de chaque monde en particulier, mais encore dans la ſucceſſion des mondes à l'infini.

Or cette *chaîne ſacrée*, comme l'appelle Marc-Antonin (2), lie les Dieux auſſi-bien que les hommes, & les lie invinciblement.

(1) Lib. 6. & 2. & Sénèque : *Fata nos ducunt, cauſa pendet ex cauſa : privata ac publica longus ordo rerum trahit : non incidunt cuncta, ſed veniunt.* De Prov. c. 5.

(2) Liv. 4. S. 9.

Eadem necessitas, dit Séneque, *& Deos alligat, ac irrevocabilis divina atque humana cursus vehit.* C'est un torrent qui se précipite, & qui dans son cours rapide emporte irrévocablement tout ce qui existe, sans exception.

Et afin qu'on ne pense pas qu'il s'agit seulement du soleil, de la lune & de quelques autres parties du Monde, regardées par les Stoïciens comme des divinités qui devoient se fondre dans l'embrasement de l'Univers, & nullement de Jupiter, auteur & souverain de la Nature. Voici ce que dit Seneque : « Que deviendra le Sage, » s'il arrive qu'il soit abandonné de ses » amis, retenu dans les prisons, ou relé- » gué chez des peuples barbares, ou arrê- [redacted]



» se livre à ses pensées ». *Qualis est Jovis cum, resoluto Mundo & Diis in unum confusis, paulisper cessante Naturâ, acquiescit sibi, cogitationibus suis traditus* (1). C'est, comme on le voit, l'apathie de Jupiter proposée pour modele de l'apathie du Sage : mais qu'est-ce que cette apathie du plus grand des Dieux?

Il est essentiel de faire attention à ces trois mots : *paulisper cessante Naturâ.* On a dit ailleurs que dans la Philosophie ancienne, le mot *Nature*, pris activement comme il l'est ici, désignoit le principe qui forme les êtres, qui les conduit à leur perfection & à leurs fins. On a dit aussi, il y a un moment, que les mots *Nature*, *Dieu*, *Jupiter*, étoient synonymes chez les Stoïciens.

Or, dans l'état dont parle Séneque, la Nature reste sans action; Jupiter y reste donc lui-même. C'est le sens d'*acquiescit sibi*. Ce repos est-il le repos d'un être qui veille & qui pense sans agir, ou la léthar-

(1) Ep. 9.

gie d'un malade, dont toutes les facultés sont arrêtées & suspendues; ou enfin une mort réelle, consistant dans la décomposition même de Jupiter regnant; de maniere que ce Jupiter lui-même ne soit plus qu'un état chaotique de la substance universelle réduite dans ses principes (1)?

Pour en juger, il faut considérer l'état des choses dans ce moment. Tous les Dieux sont rentrés dans l'océan de substance d'où ils avoient été tirés; *confusis Diis in unum:* le Monde entier est détruit; *resoluto Mundo.* Il n'a plus ni son corps, ni son ame; tout est mêlé, brouillé, confondu. Jupiter, qui étoit ame du Monde, parcequ'il en animoit le corps, a donc cessé d'être ce qu'il étoit: il a donc été soumis lui-même à la loi du Destin universel, & enseveli,

[redacted]

tor & rector, scripsit quidem fata, sed sequitur. Oui, pour avoir écrit les destinées, le grand Jupiter n'en est pas moins obligé de les suivre; parcequ'il ne les a écrites que sous la dictée du Destin, c'est-à-dire, d'une cause dont il n'est pas le maître, & qui l'entraîne lui-même dans ses révolutions périodiques. Son repos, dans la confusion des élémens, seroit éternel, son sommeil seroit la mort, si la chaîne fatale ne le retiroit pas du fond de l'abîme où il est plongé avec tous les autres êtres.

Ce moment de délivrance arrive: apparemment en vertu de quelque raison séminale déterminant le Destin, ou déterminée par lui. Il se fait un trémoussement universel dans la masse informe; c'est la Nature qui fait ses apprêts pour commencer un Monde nouveau : *ex integro generabitur.* C'est le reveil de Jupiter. Le mouvement continue : les principes les plus déliés s'élevent d'un côté, les parties grossieres se précipitent de l'autre; toutes par la même action, qui a des effets différens, selon les

raiſons ſéminales qui ſe trouvent dans les ſujets où elle eſt reçue. Les parties ſubtiles acquierent par leur réunion & leur diſpoſition reſpective, la raiſon & l'intelligence, & avec elles le ſceptre & l'empire de ce Monde nouveau : c'eſt *Jupiter* formé & revêtu de ſa gloire, Dieu ſuprême, Dieu unique, qui s'étend par-tout, qui pénetre le corps du Monde, comme l'ame pénetre celui des animaux terreſtres, ſe formant lui-même en formant le Monde, agiſſant ſur le vaſe qui le contient, comme le vaſe agit ſur lui : *Mundum habere mentem quæ & ſe, & ipſum fabricata ſit* (1).

Pour mettre une certaine liaiſon dans cette partie du ſyſtême Stoïcien, il faudroit regarder le Deſtin ſous deux faces, & dans deux temps : d'abord comme une force aveugle, lorſque la maſſe univerſelle s'agite, & ſemble chercher un commencement d'organiſation ; enſuite comme une force intelligente, lorſque cette maſſe eſt en partie ou tout à fait organiſée, & qu'elle

(1) Cic. *Luc.* 37.

se maintient dans toute sa perfection & toute sa force. Par-là Jupiter est tour à tour Destin aveugle & Destin intelligent; mais toujours automate, dans un état comme dans l'autre, n'ayant d'idées, de volonté, même d'action, que par un ressort de spontanéité.

Si cela est ainsi, me dira-t-on, à quoi pouvoit servir l'intelligence que les Stoïciens donnoient à Dieu? à quoi servoit la volonté, qui suit l'intelligence, & sa liberté, qui est le résultat des deux?

Il eût été plus simple sans doute, & plus conséquent pour eux, comme pour tous les Fatalistes en général, de dire que la Cause universelle étoit destituée d'une intelligence & d'une volonté qui n'ont point d'effet réel, ou même de dire qu'il n'y avoit point de Cause universelle, comme l'ont dit Straton & Épicure. Mais il eût paru dur à tous ceux qui n'étoient pas aussi hardis que les deux Philosophes qu'on vient de nommer, de dire au genre humain, qui voit dans le Monde tant de choses ordon-

nées, qu'il n'y a nulle Cause qui les ordonne ; ou que cette Cause est privée d'intelligence, tandis qu'on ne peut nier que l'homme, qui n'est rien en comparaison, connoît des fins & emploie des moyens. Par la même raison, *il a fallu* accorder à cette même Cause universelle une volonté, parceque la première chose qui fait bégayer un enfant, c'est *je veux*, par la conscience vive qu'il a de sa propre activité. En suivant la même analogie, il falloit admettre une troisième faculté, je veux dire, la liberté du choix : car à quoi sert de connoître & de vouloir pour agir, si on est déterminé nécessairement à agir comme si on n'avoit ni connu, ni voulu ? Il falloit opter ; laisser la liberté à Dieu, ou l'ôter à l'homme.

[redacted]

une roideur inflexible. Ils eurent recours à cette finesse de quelques Théologiens modernes, qui confondent le volontaire avec la liberté du choix (1). Mais c'étoit un de ces endroits foibles par où Carnéade (2), purgé d'ellebore, attaquoit avec le plus de succès les Stoïciens : *Ducunt volentem fata, nolentem trahunt.* Ce seul aveu lui donnoit la victoire.

Pour récapituler en peu de mots toute la doctrine des Stoïciens, le Monde, sous la direction de la Divinité, ou plutôt Dieu lui-même, animant le Monde, n'étoit dans le fait, & à proprement parler, qu'une horloge animée, qui se plaisoit à compter elle-même les heures qu'elle marquoit nécessairement. Il pouvoit se rappeler le passé, prévoir l'avenir, se faire des idées; mais ces idées n'influoient en rien sur l'état des êtres; cette Providence, dont on faisoit tant de bruit dans le Portique, étoit tout au plus un ressort machinal, c'est-à-

(1) *Non externa Deos legem, voluntatem esse. cogere, sed suam illis in*

(2) Aulu-Gelle.

dire, gouverné plutôt que gouvernant. Ce n'étoit, comme Varron le reproche aux Stoïciens, qu'une vieille Fée, qui n'avoit d'idées que ce qu'elle en recevoit du Destin, & qui ne répétoit que ce qu'elle avoit appris de lui : *Anus fatidica* (1). Ce qui n'empêchoit pas que Dieu, selon les Stoïciens, ne fût très-bon, très-sage, très-juste, très-puissant, même très-libre. Le peuple, qui ne savoit pas le fond des pensées, croyoit qu'on louoit ses Dieux, tandis qu'il s'en falloit peu qu'on ne se moquât d'eux, comme on se moquoit réellement de lui (2).

Cependant on doit dire, pour leur justification, que les Stoïciens n'ont guères dit, dans leur systême de physiologie, que ce qui avoit été dit dès les temps fabuleux, & ensuite répété dans toutes les Écoles

[redacted]

ſonde, un certain voile reſpectueux, qui auroit couvert auſſi la foibleſſe des penſées humaines, ils voulurent analyſer juſqu'au bout un ſyſtême qui n'étoit appuyé que ſur des notions imparfaites : ce fut la ſource de leurs erreurs. Quand les Géometres s'élevent dans leurs ſpéculations, ils ont pour baſe des quantités données, dont ils ont des idées préciſes : c'eſt pour cela que leurs réſultats ſont juſtes. Mais quand, ſans connoître ce que c'eſt que ſubſtance, mouvement, cauſalité proprement dite, ſans avoir d'autres idées des choſes divines & éternelles, que celles que nous avons des choſes terreſtres & paſſageres, nous voulons rendre compte de la Divinité ; plus nous allons loin, plus nos erreurs deviennent abſurdes.

Les Stoïciens, accoutumés à définir, à diviſer, & ſur-tout à ne jamais douter, furent pouſſés par leurs adverſaires dans des conſéquences qu'ils n'avoient pas prévues., & qu'il leur fallut admettre, pour ne point abandonner l'honneur de

l'École, qui auroit été compromis.

Pour couvrir en partie ces défauts, ils employerent les ſubterfuges. Ils ſe firent un rempart épineux de dialectique : *ſpinoſum diſſerendi genus* (1). Ils y joignirent l'appareil éclatant d'une Morale toute en paradoxe, qui impoſa au peuple, à ce peuple auquel les Philoſophes ne manquent guères d'en appeler, quand ils ſe ſentent trop preſſés : & malgré l'abſurdité des principes & l'énormité des conſéquences, l'École ſe ſoutint par l'éclat ébloüiſſant des paradoxes & par la gravité des mœurs. Nous n'oſons encore aujourd'hui la juger en rigueur, à cauſe de ſon enthouſiaſme & de ſes grands exemples de vertu.

(1) Cic. de Finib. 3. 4.



SECTION III.

LES PHYSICIENS.

LE Destin, cause aveugle du Monde, pere & maître des Dieux, des hommes, de tous les êtres, sans être Dieu lui-même, ni avoir aucune essence déterminée, étoit une énigme absurde, bonne tout au plus pour le peuple, qui, n'osant s'en prendre aux Dieux dans ses malheurs, aime mieux, comme les enfans, frapper sur une cause vague & imaginaire, que de rester sans vengeance (1).

D'un autre côté, cette distribution musicale d'une Ame universelle depuis le centre du Monde jusqu'à sa circonférence & au-delà, n'étoit qu'un vain assortiment d'idées agréables, un jeu d'esprit, bon pour amuser des lecteurs frivoles (2). Les subti-

(1) *Quanti hæc Philosophia æstimanda est, cui tanquam aniculis, & iis quidem indoctis, fato fieri videntur omnia?* Cic. *de Nat. Deor.* 1.

(2) Arist. *de Cælo*, 2. 9. B.

lités des Sophiftes étoient tombées, depuis Socrate, dans le mépris qui leur étoit dû; & le langage myftiqué de Platon & de Pythagore ayant perdu tout fon mérite, qui n'avoit guères été que celui de la nouveauté, il ne reftoit d'autre parti que de revenir aux explications phyfiques, déja tentées dans les fiecles précédens, & dont on croyoit pouvoir mieux efpérer, à caufe de quelques lumieres acquifes depuis, & de quelques erreurs reconnues.

Le nom de Phyficien, pris dans fa plus grande étendue, peut fe donner à tous ceux qui étudient la Nature, foit en général, foit dans quelqu'une de fes parties. On lui donne un fens plus reftraint, *quand* on l'applique à ceux qui font des recher-

[redacted]

de la Matiere, en faisant abstraction de toute Cause premiere, quelquefois même lui donnant l'exclusion.

Les Théologiens s'étoient contentés d'enseigner aux nations l'influence de la Divinité sur tout ce qui se fait dans l'Univers, sans songer à aucune sorte d'explication. Les Poëtes, personifiant tout jusqu'aux élémens, en avoient décrit les actions & les facultés à leur maniere, raisonnant moins encore que les Théologiens. Les Métaphysiciens avoient raisonné, mais sans fin & sans fruit, comme sans principe solide. Les Physiciens donc, laissant également & les traditions, & les fictions, & les spéculations, tant des uns que des autres, s'attacherent à donner la raison naturelle des effets de la Nature, c'est-à-dire, la raison de l'effet, tirée de la nature même de la cause, de ses principes composans, & de la maniere dont ils sont employés en elle pour la rendre capable de produire ses effets.

Les Physiciens prirent pour guide les sens.



& l'expérience, quand les objets le permettoient, & l'analogie & le raisonnement quand l'observation n'avoit point de prise sur les ressorts intérieurs.

Par les sens, ils connurent la Matiere & ses qualités premieres, qui sont l'étendue, la figure, l'impénétrabilité, la pesanteur, la mobilité; ensuite ses qualités secondes, le froid, le chaud, le sec, l'humide, & les autres, tant simples que composées.

Par l'analogie, ils imaginèrent, les uns une matiere mere, indifférente à toute espece de formes, variable & variant sans cesse, selon certaines lois physiques; d'autres, des particules élémentaires de différentes especes, de différentes figures, en mouvement, ou en repos, douées de qualités apparentes ou occultes, plus ou [redacted]

Les principaux chefs de cette classe de Philosophes, sont Aristote & Straton de Lampsaque, qui tous deux ont tiré tous les êtres des qualités essentielles & éternelles de la Matiere, avec cette différence toutefois que le premier semble donner plus au méchanisme, & Straton à la spontanéité.

Nous avons dit plus haut que l'idée du mot *Nature* avoit été employé même avant qu'il y eût des Physiciens ou Philosophes; qu'Isis chez les Egyptiens, Vénus en Orient, Rhéa, Ilythie, Lucine, Prothyrée, &c. n'étoient que des noms differens pour désigner cette force qui amene au jour tout ce qui se produit. Nous avons parlé des cent noms qu'on lui donne dans un hymne d'Orphée, & qui tous peuvent être ramenés à la même signification. L'usage des premiers temps étoit de donner des corps aux idées intelligibles; ce qui fut une source d'erreurs pour eux: dans les temps postérieurs, l'abstraction a converti les corps mêmes en idées intelligibles: ce qui a été

une autre ſource de mépriſes pour nous.

Lorſque la Philoſophie fut réduite en ſyſtême régulier, ayant ſes procédés par définitions, diviſions, par preuves & objections, l'idée attachée au mot *nature* fut analyſée, mais elle n'en eut pas moins le ſort des idées obſcures, qui ne peuvent être terminées, même par le ſecours de l'analyſe. Ariſtote l'ayant conſidérée ſous divers aſpects, la définit, comme cauſe, un principe de mouvement & de repos eſſentiellement inhérent à l'être dans lequel il réſide. On a expliqué ailleurs cette définition. Il s'agit ici de voir comment le Philoſophe l'appliquoit à l'organiſation du Monde & de ſes parties.



ARTICLE I.

Aristote, ou les Natures actives.

Aristote entrant dans la carriere philosophique, commença par abattre tout ce qui avoit été fait avant lui. Il fit main-basse sur l'unité d'Élée, sur les nombres de Pythagore, sur les atômes de Démocrite, sur les idées de Platon son maître, sur le destin d'Héraclite ; (car les Stoïciens n'avoient pas encore paru (1), pour mettre à la place quels principes ? Nous voici déja arrêtés.

Comment peut-on les démêler dans ses écrits, qu'il a rendus d'un accès si difficile, que même de son temps, & de son aveu, on ne pouvoit y rien comprendre, si on n'avoit pas entendu ses leçons ? Car c'est lui même qui en parle ainsi dans une lettre à Alexandre. Ce prince paroissoit mécontent

(1) Phys. 1. 3. 4.

de ce que le Philosophe avoit donné au public ses leçons secrettes. « Elles sont données, lui répond Aristote, & ne le sont » point; car ceux qui ne m'auront point entendu, ne pourront y rien comprendre(1).

Platon se cachoit dans les replis d'un long dialogue; Socrate, dans le ton équivoque d'une ironie sérieuse; les Pythagoriciens, dans leurs expressions symboliques; ceux d'Élée, dans les subterfuges de la sophistique; Héraclite, dans ses ténebres chéries : Aristote trouva le moyen nouveau de paroître dire sa pensée simplement, sans détour, & d'avoir toutefois, comme les autres, une doctrine publique & des secrets d'école. Il use d'expressions propres; *mais* elles sont quelquefois si courtes ou si va-

[redacted]

n'aient produit des volumes de commentaires, n'y eût-il que celles de la Nature & du Mouvement. Il donne des exemples; mais l'application n'en eſt pas toujours aiſée. Il a des conſtructions hardies, des ellipſes fréquentes, des mots factices qui comprennent un grand nombre d'idées abſtraites, difficiles à embraſſer, plus difficiles à déterminer; enfin on trouve chez lui des contradictions réelles ou apparentes, ſoit par oubli, ou à deſſein, ou par changement d'opinion.

Qu'on joigne à ces cauſes d'obſcurité, celles qui tiennent à la matiere, qui ſera toujours obſcure par elle-même, ſous la diction la plus claire: celles qui viennent du travail des vers, qui ſe ſont exercés pendant cent trente ans ſur ſes écrits, enterrés dans un caveau: celles du travail des copiſtes & des éditeurs, qui ont voulu corriger par conjecture ce qu'ils n'entendoient pas, ou ſuppléer de génie ce qui leur paroiſſoit manquer: celles qui viennent des commentateurs, qui ont accablé le texte

de leurs propres penſées : enfin qu'on y joigne les ſuppoſitions de pluſieurs livres, qui ne ſont peut-être pas d'Ariſtote, la ſuppreſſion de pluſieurs autres, qui peut-être ſont de lui, les interpolations, les tranſpoſitions... toutes ces cauſes réunies prouvent bien qu'on peut dire avec Thémiſtius, qu'il y auroit de la folie à eſpérer de déchiffrer entierement un texte ſi énigmatique, & de trouver une clé que l'auteur avoit d'abord cachée lui-même avec tant de ſoin, & que la rouille des temps & les accidens de toutes eſpeces ont fait entierement diſparoître.

Le ſiecle d'Ariſtote n'étoit plus celui où il avoit été permis aux Philoſophes d'avouer leur ignorance, & de dire que la [redacted]

les systêmes des Philosophes antérieurs. Cela étoit aisé quand ils avoient tort; & ils l'avoient souvent, sinon en tout, du moins en partie. Quand ils avoient raison, on présentoit leur doctrine dans un jour peu favorable. On ajoutoit, on retranchoit, en un mot on plaçoit ces adversaires trop peu commodes dans des positions où ils ne pouvoient pas tenir; & quand ils étoient terrassés au pied du nouveau maître, celui-ci, glorieux de sa victoire, s'approprioit les dépouilles des vaincus, & regnoit seul, sans concurrens; à peu près, dit Bacon, comme les empereurs Ottomans, qui égorgent leurs freres, pour regner avec plus de sécurité: *Aristotelem more Ottomanorum putavisse regnare se tutò haud posse, nisi fratres suos omnes contrucidasset* (1).

Aristote n'est pas le seul qui ait employé cette ruse peu philosophique. Qui le croiroit? Zénon, le sage Zénon, chef des Stoïciens; Épicure, qui se piquoit sur toutes

(1) *De Augm. scient.* 3. 4.

choses d'être philosophe par lui-même, n'ont guères eu d'autre mérite en fait de systêmes, que de fonder des dénominations nouvelles.

Je laisse à d'autres de qualifier cette conduite : je me contente de redire ici ce qui a été dit mille fois par ceux qui avoient de l'autorité en cette partie, que la plupart de ces grands Philosophes ayant été la dupe de ceux qui leur avoient promis la vérité, ont cru qu'il leur seroit permis de traiter leurs disciples comme ils avoient été traités par leurs maîtres.

Et après tout, pouvoient-ils, dans leur position, avouer que leur Philosophie, qui faisoit profession d'avoir réponse à tout, qui s'élevoit jusqu'aux limites du Monde,

[redacted]

crédités au niveau des Sophiſtes, dont le nom étoit devenu une injure, pour avoir mis des mots à la place des idées, & pour avoir uſurpé un empire tyrannique ſur les eſprits par de vains preſtiges & de fauſſes ſubtilités.

On peut juger, par ce préliminaire, du dégré de confiance que nous avons nous-mêmes dans l'expoſé qu'on va lire. Nous ne parlerons point des trois principes métaphyſiques du Philoſophe, la matiere, la privation & la forme, qui ne ſont que des êtres de raiſon, des abſtractions creuſes, qui n'ont ni réalités en elles-mêmes, ni action ſur les êtres.

Conſidérons d'abord le globe de l'Univers, comme ſuſpendu au milieu de l'eſpace. Dans ce globe, il y a, ſelon Ariſtote, trois ſortes d'eſſences ou êtres (1); l'*eſſence immobile & incorruptible*, qui remplit la premiere ſphere, & enveloppe l'Univers; l'*eſ-*

(1) Ariſtote entend par *Eſſence*, une ſubſtance qui a ſa forme propre & naturelle, par laquelle elle eſt conſtituée ce qu'elle eſt. *De Anim.* 2. 1. A.

sence incorruptible & mobile, qui s'étend depuis la premiere sphere jusqu'à l'orbite de la lune ; & l'*essence mobile & corruptible*, qui descend depuis l'orbite de la lune jusqu'au centre de la terre (1). De ces trois essences, les deux premieres composent la sphere céleste, & la troisieme la sphere sublunaire.

Toutes ces essences ou substances ont en elles, & par elles-mêmes, leurs qualités essentielles, qui ont été de tout temps & seront toujours les causes déterminantes de leurs positions, de leurs formes, de leur état.

Comme des trois essences, il n'y en a que deux qui soient mobiles, il n'y a aussi que deux sortes de mouvement ; l'un rectiligne du centre à la circonférence, ou de la circonférence au centre, produit par la pesanteur, ou la légereté absolue ou relative des substances : l'autre circulaire, pour la substance qui n'est ni pesante ni légere (2).

(1) *De Cœlo*, 1. 2. 3.

(2) *De Cœlo*, 1. 2. Ocellus avoit pris pour principes actifs dans le Monde

La

La portion de la matiere ſublunaire, qui étoit douée d'une légereté abſolue, forma par ſon mouvement rectiligne du centre à la circonférence, la ſphere du feu élémentaire. Celle qui avoit la peſanteur abſolue eut le mouvement rectiligne de la circonférence au centre ; c'eſt la ſphere de la terre : deux maſſes, entre leſquelles ſe trouverent néceſſairement l'air & l'eau, qui ont à la fois la peſanteur & la légereté relative ; l'air étant plus peſant que le feu, & plus léger que l'eau, l'eau étant plus légere que la terre & plus peſante que l'eau. (1) Ainſi il y eut d'abord autour du centre quatre eſpeces de corps principes ou élémentaires, renfermés ſous l'orbite de la lune, la terre, l'eau, l'air & le feu ; où ils éprouvent différens changemens ſucceſſifs, tant par les contrariétés réciproques de leurs qualités, que par l'action des aſtres,

ſublunaire, les quatre qualités contraires inhérentes aux élémens ; le chaud, le froid, le ſec l'humide. Aristote trouva que les mêmes effets pouvoient être produits par la gravité, & par la légereté.

(1) *De Cœlo*, 4. 4. 5.

dont les allées & les retours périodiques ramenent aussi des différences périodiques dans ces élémens.

Quittons la sphere sublunaire, & élevons-nous dans l'espace célefte, où regnent les Dieux. Là, nous trouverons une cinquieme nature, ou *Quinteſſence*, qui se meut circulairement, parcequ'elle n'est ni grave ni légere ; qui n'est sujette à aucune altération, parcequ'elle ne rencontre rien qui lui soit contraire (1); qui est la pâture des astres, ou le nectar des Dieux, parcequ'elle est simple & pure comme eux. On la connoît encore sous le nom d'Éther, substance toujours la même, & toujours courante, ἀεὶ θεῖν.

Enfin au-dessus de cette Substance éthérée est l'essence du premier Moteur, qui meut sans se mouvoir, ni être mu : Éther de l'éther, Substance indivisible, infinie, Dieu en un mot, Etre vivant, éternel, dont la pensée fait la vie (2). Voilà donc Dieu remplissant la sphere extérieure du Monde,

(1) *De Cœlo*, I. 3. (2) Arist. *Métaph.* 14. 7. A.

embrassant, comme dans son sein, les cinq essences ou substances, l'éther, le feu élémentaire, l'air, l'eau, la terre, comme des spheres concentriques, dont la terre est le noyau central.

Quel est le principe d'activité, ou de causalité qui agit dans ces sphères?

Dès qu'Aristote suppose que les cinq essences ont par elles-mêmes, de toute éternité, leurs qualités actives & en action, en vertu desquelles elles ont pris leurs positions, il s'ensuit non-seulement que le Monde est unique, mais qu'il s'est formé de lui-même, nécessairement & de toute éternité, c'étoit le dogme favori d'Aristote (1); & par conséquent que Dieu

(1) *De Cœlo*, 1. 8. 9. 10. & 2. 1. Et *Phys.* 8. 1. & 2. Aristote, faisant le Monde éternel, raisonnoit plus juste que les autres Philosophes. Ils supposoient tous que la Matiere étoit éternelle, & qu'elle avoit le mouvement par elle-même. En partant de-là, Aristote disoit, Ou le mouvement actuel du Monde est naturel, ou il est contre nature. S'il est contre-nature, c'est un désordre, un état violent : aucun Philosophe ne le dit. S'il est naturel, c'est donc celui que la Matiere a par sa nature de toute éternité. Le mouvement ac-

n'a rien fait dans aucun temps, ni d'aucune maniere pour arranger les ſpheres, ni pour les former : tout s'eſt fait, tout ſe conſerve par les ſeules forces de la Nature : *Naturæ viribus, non Deorum.* De Nat. Deor. 3. 11. (1).

A la bonne heure que les grandes parties aient été formées & placées ainſi ; mais le mouvement qu'elles ont chacune à leur maniere, & quelquefois dans des ſens contraires ; mais les organiſations de toutes eſpeces qui rempliſſent le Monde ſublunaire ; tout cela vient-il des ſeules qua-

tuel, qui fait l'ordre du Monde, eſt donc éternel ; le Monde l'eſt donc lui-même. Ce raiſonnement, qui remplit les livres d'Ariſtote, tombe de lui-même, ſi on dit, comme les Modernes, que la Matiere n'a par elle-même ni le mouvement ni le repos ; que ces deux états lui ſont indifférens, & qu'elle perſévere également, ſoit dans l'un, ſoit dans l'autre, s'il ne ſurvient point de cauſe qui la faſſe paſſer d'un état à l'autre.

(1) Tout ce qui eſt fait par nature, a en ſoi le principe de ſon mouvement & de ſon repos. *Phyſyq.* 1. 1. *text.* 3. Et tout être qui a un pareil principe, a ce qu'on appelle Nature. *Ibid. text.* 8.

lités naturelles des élémens? Revenons sur nos pas.

Au-dessus de la sphere des étoiles, qui est la derniere de toutes, est assis le Moteur suprême, qui meut sans se mouvoir, parcequ'il est *acte pur*, & qu'en lui il n'y a rien *en puissance*; ce qui ne seroit pas, s'il pouvoit se mouvoir ou être mu : car se mouvoir ou être mu, c'est passer de la puissance à l'acte.

Comment donc peut-il mouvoir? Aristote nous l'explique par une comparaison (1). Dieu meut comme l'objet meut l'appétit. Mais si cela est, Dieu ne meut point, puisque l'objet ne meut que comme cause occasionnelle, & non comme cause physique. Les spheres qui se meuvent, & les astres qui se meuvent avec elles, ne sont donc point mues physiquement par le premier Moteur. Par qui le sont-elles? Par elles-mêmes? Il le faut bien, puisqu'il n'y a point hors d'elles d'autre cause de leur mouvement. Ainsi la sphere des étoiles se

(1) Métaph. 14. 8.

meut par elle-même d'orient en occident, emportant avec elle celles de Saturne, de Jupiter, de Mars, &c. qui se conforment à son mouvement plus ou moins, selon qu'elles sont plus proches ou plus éloignées d'elle (1). Mais outre ce mouvement commun, les spheres des planetes en ont chacune un autre qui leur est propre, d'occident en orient : d'où peut-il venir? D'un principe particulier résidant en chacune d'elles, & résultant de leur substance. Il ne peut venir ni de Dieu, qui n'est point cause physique; ni du mouvement des étoiles, auquel il est contraire : il faut donc qu'il y ait des principes moteurs, des ames ou natures particulieres pour chacune des spheres planétaires, & des planetes.

Il en sera de même du Monde sublunaire. Il y a d'abord l'influence sympathique de toutes les spheres, qui agissent sur lui à proportion de leurs forces & de leur distance. Il y a ensuite des principes particuliers, des enteléchies, c'est-à-dire, des especes d'a-

(1) *De Cœlo*, 2. 10.

mes, de natures attachées à chaque individu, pour le former, l'organiser, le conduire aux fins de son espece. On ne dira point que ces ames sont des parcelles de la Divinité, quand on sait que la Divinité ne fait rien, même où elle est. Il faut donc dire que les êtres sublunaires sont mus & gouvernés par je ne sais quel principe de mouvement & de repos, résidant en eux, & résultant de leur composition & de leur organisation propre. C'est la doctrine du Philosophe (1). On entend alors en quel sens il compare l'Univers à la maison d'un pere de famille, où il y a des enfans sages, qui ne font jamais que le bien; (ce sont apparemment les moteurs des étoiles) des esclaves d'un caractere quelquefois rebelle; (ce sont les moteurs des planetes) & des animaux domestiques, qui n'ont que l'instinct aveugle, & qui font tantôt bien, tantôt mal, au hasard (2), parceque telle est leur nature: on en voit l'effet dans le Monde sublunaire, où tout semble se gou-

(1) Phys. 2. 8. (2) Métaph. 14. 10. p. 1005. A.

verner au gré de la fortune. C'eſt donc le caractere de chaque moteur qui décide de tout ce qui ſe fait, ou qui peut ſe faire dans chacun & par chacun des êtres : c'eſt ce qui les conduit à leurs fins propres. Ce caractere eſt le réſultat (1) néceſſaire de la ſubſtance & de l'organiſation de chacun des êtres. Leur maniere d'agir n'eſt donc que leur nature, leur maniere d'être ; & leur maniere d'être n'eſt qu'un réſultat méchanique de leurs principes compoſans.

(1) *Naturæ iſta ſunt, non artificiosè ambulantis, ſed omnia cientis & agitantis motibus & mutationibus ſuis.* De Nat. Deor. 3. 11. Un être eſt par nature, dit Ariſtote, quand le principe interne qui réſide en lui le meut [redacted]

duiſent des feuilles pour couvrir leur fruit, & des racines en bas & non en haut, pour ſe nourrir, il eſt évident qu'il y a une Cauſe finale dans les êtres qui font & ſe font par nature. *Text.* 7. Car c'eſt une abſurdité de dire que [redacted]

L'Univers n'eſt donc qu'une grande machine compoſée de roues qui ſe meuvent par elles-mêmes, & qui, s'engrenant entre elles, produiſent leurs effets ſelon la nature des principes dont elles ſont compoſées, ou celle des ſujets qui reçoivent leur impreſſion. La Divinité intelligente n'eſt cauſe que comme le feroit un miroir vivant qui préſenteroit le modele, comme une loi écrite qui indiqueroit l'ordre : tout ſe fait en ſa préſence, & rien par elle : toutes les forces ſont dans la nature des ſubſtances : *natura viribus* (1).

(1) Cic. *de Nat. Deor.* 3. 11. Ariſtote, dans ſes livres de Phyſique (*L.* 8.) donne au premier Moteur tous les attributs qui conviennent à Dieu, ſans dire que ce premier Moteur eſt Dieu. Dans ſon 14e livre des Métaph. il applique à Dieu tous ces mêmes attributs, & il dit que *Dieu eſt immuable & immobile, éternel, unique, immatériel, ſans parties, ni grandeur, premier moteur, chef du Ciel & de la Nature, intelligent, infiniment heureux, & par lui-même.* Que manque-t-il à cette brillante définition, recueillie par Duval, pour être digne de nos plus exacts Théologiens ?

Il ne s'agit point d'ôter ici à Ariſtote la gloire d'avoir porté juſques-là ſes méditations, ni à la vérité un appui tel que celui d'Ariſtote ; mais

Il est aisé de voir par cet exposé, en quoi Aristote differe des autres Philosophes, & d'un autre côté, il ne faut pas chercher à nous tromper nous-mêmes. Nous ne dirons point qu'il y a des Savans qui prétendent que le livre 13 des Métaph. d'Aristote a été tellement interpolé, qu'on y a glissé quatre ou cinq chapitres qui ne sont point du Philosophe. N'est-il pas possible qu'on ait glissé, sinon des chapitres, au moins des mots & des phrases dans le quatorzieme? D'ailleurs ces deux derniers livres ne se trouvent point dans l'édition d'Argyropile, qui est la premiere. Enfin ils étoient de ceux que, selon le témoignage d'Aristote lui-même, personne ne pouvoit entendre sans une clé, qu'il ne confioit pas à tout le monde. Mais voyons de près les parties de cette définition.

Dieu est; mais il est au-dessus de la circonférence du Monde, non ailleurs, parceque c'est-là qu'il meut. *Phys* 8. 15. *t.* 24.

Il est immuable & immobile, parcequ'il ne peut passer de la puissance à l'acte; parcequ'il ne peut recevoir aucune forme nouvelle: c'est par la même raison qu'il n'est ni matiere ni rien de matériel; parceque qui dit *Matiere*, en Métaphysique, dit *être* qui peut passer de l'état de privation à l'état de forme, ou réciproquement. Ainsi, quand Dieu seroit *éther*, il n'en seroit pas moins immatériel, & comme tel, immuable.

Il est premier Moteur; mais il meut comme l'objet meut la faculté; ce n'est pas lui qui produit le mouvement, (*Metaph.* 14. 6. & *de An.* 3. 10.) mais il meut par nature, & non par choix; il ne peut pas ne pas mouvoir, parcequ'il est acte pur, & qu'il ne peut pas être autre

en quoi il leur ressemble. Timée, pour délivrer Dieu du pénible emploi de gouver-

chose. *Métaph.* 14. 6.

Il est éternel; mais parceque le mouvement l'est; & le mouvement l'est, parceque le Monde l'est; & le Monde l'est, parceque les principes élémentaires & leurs qualités le sont: ainsi Dieu est éternel comme tout être l'est. *Phys.* 8. 1. & 7.

Il est unique; parceque le mouvement étant éternel, il est continu: s'il est continu, il est un: s'il est un, il faut que le moteur soit un, ainsi que la chose mue est une. *Phys.* 8. 7. *text.* 7.

Il est intelligent; mais l'objet de son intelligence est lui-seul; elle ne descend pas aux objets vils, qui sont indignes de lui. *Metaph.* 14. 9.

Il meut les intelligences inférieures, mais comme nous l'avons dit; & celles-ci meuvent les cinquante-cinq spheres dont Aristote use pour expliquer les mouvemens célestes, comme le premier moteur les meut elles-mêmes, par nature; parceque telle est leur maniere d'être. *Ibid.* 8.

Il n'a point de parties, parcequ'il est un; il est un, parcequ'il est continu. Il n'a point de grandeur; parceque s'il avoit une grandeur, elle seroit finie ou infinie: elle ne peut être finie, parcequ'elle meut d'un mouvement infini. Elle ne peut être infinie; parcequ'il n'y a point de grandeur infinie. Donc Dieu n'a point de grandeur ni de parties. *Phys.* 8. 15.

Qu'on joigne toutes ces notions avec celle qu'il donne de la Nature, on voit combien il y a dans ces idées de complications, de contradictions, d'obscurités, d'embarras. *Quid multis? Si ex nostris notionibus antiquos auctores, Aristotelem in*

ner le Monde, avoit imaginé une Ame comme un ressort universel, composé de forces contraires, qui sembloit expliquer tous les phénomenes physiques & moraux. Platon avoit paru applaudir à cette pensée. Tout se réduisoit à concevoir, assez grossierement à la vérité, Dieu pur éther, à la circonférence du Monde; & la terre, pure matiere au centre; & de la circonférence au centre, un mêlange des deux substances & de leurs qualités. Aristote ne pouvant se passer de ces deux principes, tache de les déguiser; mais c'est toujours à peu près la même échelle : des natures mêlées de bien & de mal, au-dessous de la lune; des natures plus parfaites & plus sages au-dessus; & au-dessus encore, la Divinité, donnant

primis, interpreteris, nihil illis interdum gravius, nihil sapientius, nihil constantius. At-si vocabulorum potestates ex ipso explanes Aristotele, si quid ille corpore secretum, *quid* partibus carens, *quid* efficientem causam, *quid* Naturam *nominaverit exquiras, si universam denique disciplinæ compositionem attentius consideres, habebis cur sententiam mutes, & multum infra veros sapientes hominem colloces.* Mosheim ad Cud. 39.

par nature, au moins aux êtres intelligens, les modeles & les desseins de leur conduite. Timée & Platon restant en-deçà de certains détails, pouvoient croire & laisser croire que Dieu étoit réellement Cause ; qu'il voyoit, qu'il agissoit : la Providence conservoit ses droits. Aristote au contraire, voulant pénétrer jusqu'au fond des Causes, se perd lui-même dans ses principes, & nous laisse voir le Monde fait, conservé, gouverné par un certain accord de Nature, qui rend tout indépendant de Dieu, pour être, pour se mouvoir, & pour agir.

En général, la difficulté insoluble pour tous les Philosophes, étoit de placer le principe du mouvement. Dans une Intelligence pure, comment agira-t-elle sur les corps? Dans la Matiere ? Celle-ci paroît indifférente au mouvement & au repos. Ils imaginerent un milieu, qui fut d'attacher à une matiere infiniment déliée tous les attributs de l'esprit. Mais cette idée, employée & retournée de mille manieres pendant quarante siecles, & toujours pleine

de contradictions & d'embarras, a ramené enfin la Philosophie aux deux substances, esprit & corps, constatées par leurs effets, quoiqu'incompréhensibles en elles-mêmes & dans leur maniere d'agir l'une sur l'autre. On s'est enfin souvenu qu'on pouvoit être encore philosophe en s'arrêtant où le jour s'éteint, & qu'on cesse de l'être en voulant s'avancer au-delà.



ARTICLE II.

Straton de Lampsaque,

OU LES ÉLÉMENS ANIMÉS.

ARISTOTE ayant donné une direction fixe au mouvement des élémens qu'il employoit dans la composition du Monde, & les portant constamment ou de bas en haut, ou de haut en bas, ou circulairement autour du centre, avoit dans son hypothese une preuve de l'éternité du Monde; mais les variations irrégulieres des êtres naissans & mourans sans cesse, étoient une preuve contre son hypothese. Pourquoi les matieres sublunaires, le feu, l'air, l'eau, la terre étant arrivés une fois à leur lieu naturel, n'y restoient-elles pas éternellement comme les matieres célestes dans les leurs? Ce fut sans doute ce qui détermina Straton à changer les principes de son maître. Il ôta au mouvement des élémens cette direction fixe, pour leur en donner une plus vague,

par laquelle on pût expliquer les variations ſur-tout du Monde ſublunaire : mais alors il fallut renoncer à l'éternité du Monde.

Peut-être auſſi qu'Ariſtote, dans des circonſtances plus délicates, n'avoit pas jugé à propos de dire nettement toute ſa penſée. Car après tout, ces natures actives, ou *entelechies*, qu'il attachoit à chaque individu, ne pouvoient être qu'un réſultat des deux natures élémentaires dont l'individu étoit compoſé. Straton, vivant dans un ſiecle où les dogmes les plus hardis ne faiſoient plus qu'autant de ſenſation qu'il en falloit pour produire la célébrité des auteurs, parla plus clairement que lui. Il oſa dire, ſans détour & ſans myſtere, qu'il n'avoit pas beſoin d'aucune Cauſe intelligente, pour former, mouvoir, conduire l'Univers & chacune de ſes parties : qu'un principe ſpontanée, inhérent à chaque parcelle élémentaire, lui ſuffiſoit pour exécuter tout, ſelon certaines combinaiſons, formées par la diverſité des poids, par celle des mouvemens, & par le haſard des

des rencontres : & à ce principe il donnoit le nom de *Nature.* « Straton, disciple de » Théophraste, celui qu'on appelle *le Phy-* » *ficien*, pense que toute la puissance divi- » ne réside dans la Nature, qui renferme » en elle les causes de la génération, de » l'accroissement, de la nutrition des êtres, » & qui n'a aucune espece de sentiment. » (1) » Et ailleurs : « Straton de Lampsaque » déclare qu'il n'a pas besoin du secours » des Dieux pour faire le Monde. Il pré- » tend que tout ce qui est est l'ouvrage de » la Nature. Entrant dans les détails des » parties, il montre que tout ce qui est, ou » qui se fait, se fait, ou a été fait, par les » poids & par les mouvemens naturels (2) ». Deux choses à remarquer soigneusement :

(1) *Theophrasti auditor Strato, is qui Physicus appellatur, omnem vim divinam in Naturâ sitam esse censet, quæ causas gignendi, augendi, nutriendi habeat, sed careat omni sensu.* Cic. *de Nat. Deor.* I. 13.

(2) *Strato Lampsacenus negat operâ Deorum se uti ad fabricandum Mundum; Quæcumque sint, docet omnia effecta esse Naturâ. Ipse autem singulas Mundi partes persequens, quidquid sit aut fiat, naturalibus fieri, aut factum esse docet ponderibus & motibus.* Lucul. 38.

les poids naturels de chaque particule élémentaire, ce qui conſtitue le méchaniſme; *les mouvemens naturels* de chacune de ces particules, ce qui conſtitue le naturaliſme. Il y avoit donc dans chaque élément une nature mouvante, & une peſanteur particuliere, qui ſe modifioient l'une par l'autre, & procur[illegible]nt les rencontres. D'autres les renden[illegible]ar deux mots, *la Nature & la Fortune* : φύσις καὶ τύχη.

Ce ſyſtème eſt aiſé à comprendre, après ce qui a été dit des Stoïciens. Otez au Dieu de Zénon l'intelligence & le ſentiment, qui dans le fait lui étoient inutiles pour la formation & la conſervation des êtres, vous avez le *naturaliſme* de Straton.

Straton croyoit, de même que Zénon, que le Monde avoit commencé, & par conſéquent, que toutes les eſpeces étoient nées avec le Monde. Comment expliquoit-il cette naiſſance? Comme Zénon, par les efforts divers des principes compoſans, qui, ſe mouvant par eux-mêmes & chacun à leur maniere, devoient avoir produit des

rencontres, & par ces rencontres des combinaiſons de toutes eſpeces. Celles de ces combinaiſons qui ſe trouverent régulieres, c'eſt-à-dire, auſſi-bien ordonnées à une fin, que ſi elles y avoient été dirigées par une intelligence, ſont reſtées dans la Nature, & y ont fondé des eſpeces. Celles au contraire qui ne ſe ſont pas trouvées complettement ordonnées, n'ont point eu de durée, & ont péri avec l'individu imparfait ou incomplet que le haſard des rencontres avoit formé ſans lui avoir donné les acceſſoires ou dépendances néceſſaires pour conſerver ſon eſpece (1). Par exemple, ſi l'eſpece humaine eſt reſtée, c'eſt parceque les combinaiſons fortuites des principes ont formé, non un, mais deux individus humains, organiſés de maniere à pouvoir en produire deux autres ſemblables à eux;

(1) Lorſque le haſard a arrangé une compoſition auſſi régulierement que s'il ſe fût propoſé une fin, la compoſition a été conſervée; ce qui s'eſt trouvé compoſé irrégulierement a péri : c'eſt ainſi, dit Empedocle, qu'a péri le *Bovigene* & l'*Androprore*. Ariſt. *Phyſic.* 2. 8. *text.* 3.

& que dans ces deux individus, placés heureusement à portée l'un de l'autre, il s'est trouvé un instinct & un penchant qui les ont invités à s'unir pour conserver, sans l'avoir prévu, l'espece dont ils étoient les modeles originaux & les seuls dépositaires.

C'est, je crois, le vrai sens du passage de Plutarque, que je crains de ne pas entendre, parcequ'on l'a trouvé obscur, & qu'il me semble clair. Le voici : « Straton a dit » que le Monde lui-même n'est point un » être animé; (qu'il n'y a point dans le Monde d'Ame universelle) & que les espe» ces selon nature suivent les rencontres » du hasard; parceque c'est la spontanéité » des mouvemens qui commence, & qu'en» suite les formes & les qualités naturelles (qui constituent ce qu'on appelle une na» ture), s'achevent & s'établissent (1) ».

(1) Adv. Colot 1115. B. *Voy.* la note de Mosheim sur Cudvorth. *pag.* 102. où le passage de Plutarque est traduit ainsi en latin: *Mundum ipsum non esse animal dicit, naturalia verò sequi fortuita. Initium autem indere automaton, seu spontaneam*

C'eſt le ſeul texte de l'antiquité où l'on trouve exactement articulés les principes de Straton.

D'après ce texte, on peut ſe repréſenter le cahos de Straton, comme un amas immenſe de parcelles de toutes eſpeces, de toutes figures, qui, s'agitant par des ſecouſſes & des vibrations convulſives, forment toutes ſortes d'angles, à peu près comme ces points animés qu'on obſerve avec le microſcope dans les infuſions des plantes. Or ces vibrations occaſionnoient des rencontres, ces rencontres des formes; & par-tout où il y a forme, il y au moins commencement de nature.

Straton admettoit donc une eſpece de vitalité dans la matiere principe, un effort qui reſſembloit à une ſorte d'amour, de deſir vague, d'inquiétude ſourde, par laquelle un corpuſcule cherchoit à s'unir à un autre corpuſcule, ſoit ſemblable, ſoit différent, dont il pouvoit réſulter des for-

quandam naturæ vim, tum verò ita continuare affectiones rerum naturalium ſingulas.

mes différentes, & par ces formes, des natures, & ensuite des mouvemens & des effets différens. C'étoit en quoi il différoit essentiellement des Atomistes (1).

Cette qualité fondamentale accordée à la Matiere, Straton pouvoit bien faire quelques pas dans les explications des effets physiques. Mais si on la lui refusoit, comment la prouver ? En disant, comme quelques-uns de nos Modernes, qu'on voit partout les indications d'une force végétante qui tend à produire au-dehors, à organiser, à multiplier. Cette force existe, il est vrai; mais tirer de-là une preuve de l'état primordial des Causes, & prétendre que cette activité est attachée essentiellement & de toute éternité à la Matiere, c'eût été de la question même faire sa preuve.

Il auroit eu aussi peu de chose à répondre, si on lui eût demandé pourquoi, de toutes ces particules il ne s'étoit pas for-

(1) *Nec ut ille* (Epicurus) *qui asperis & lævibus, & hamatis, uncinatisque corporibus concreta hæc esse dicat, interjecto inani*. Lucul. 38.

mé une ſeule maſſe, dans laquelle elles auroient trouvé leur repos, ou dont il auroit réſulté un ſeul mouvement général composé de toutes les forces mouvantes particulieres. Car il n'y a point de raiſon dans ſon ſyſtême pour former un nombre infini de concrétions différentes plutôt qu'une ſeule.

On auroit pu lui demander encore comment les lois qui tendent à l'organiſation ſpécifique, & à la ſymmétrie univerſelle, ſe ſont trouvées dans la Nature. Répondre, comme dans le paſſage de Plutarque, que cela s'eſt fait *par le haſard*, c'étoit rentrer dans les ſonges de Démocrite, & ſe charger de tout ce qu'on lui a oppoſé ſur ce point de ſa doctrine, *ſomnia Democriti, non docentis ſed optantis.* (Lucul. 38.) Ce n'étoit plus être philoſophe, ni raiſonner par les cauſes, puiſque le haſard n'eſt rien, & qu'il n'offre aucune idée à l'eſprit. Il falloit donc qu'on accordât gratuitement à Straton, non-ſeulement le principe qui ſervoit de baſe à ſon ſyſtême, mais encore d'autres

ſuppoſitions indépendantes de ce principe.

En ſuppoſant les élémens animés & vivans par eux-mêmes, Straton avoit encore beſoin, comme les autres Philoſophes, de diſtinguer, d'après ces phénomenes, deux ſortes de matiere; l'une plus ſubtile, l'autre plus groſſiere, qu'il partageoit en autant de dégrés qu'il lui en falloit pour établir la continuité de la Nature depuis le plus haut des cieux juſqu'au centre de la terre, dans ſes différentes eſpeces.

Avec la matiere ſubtile, il formoit les aſtres, & donnoit à peu près la premiere raiſon de leurs mouvemens, par la nature, le nombre & l'arrangement de leurs élémens compoſans, qu'il pouvoit imaginer & combiner à ſon gré. Il donnoit de même les raiſons des eſpeces terreſtres, en eſtimant les doſes & la nature des pieces compoſantes, par les fins, les propriétés, les facultés qu'il voyoit dans les eſpeces compoſées. Par exemple, la plante étoit plus parfaite que la pierre, parcequ'il entroit dans ſa compoſition, artiſtement or-

ganiſée, une plus forte doſe de matiere active. L'animal étoit plus parfait que la plante, par une doſe plus grande & par une organiſation plus ſavante. L'homme à ſon tour étoit plus ingénieux que l'âne ou le cheval, par un triage de parties plus excellentes, & parcequ'il a outre les yeux & les oreilles, la main fendue en cinq doigts, qui lui rendent le tact plus fin, & les perceptions plus diſtinctes. Au-deſſus de l'homme, il mettoit, ſelon toute apparence, d'autres eſpeces encore plus parfaites. Qui pouvoit lui fixer des limites? Ceux qui ſont placés au plus haut dégré, étoient apparemment ce qu'il appeloit les Dieux. Mais circonſcrits comme les autres êtres, dans leurs eſſences & leurs facultés naturelles, ils n'étoient, comme tout le reſte, que des parties, & non les maîtres du Monde.

On voit les conſéquences d'un pareil ſyſtême, qui ramene tout au haſard des rencontres & à la ſpontanéité des mouvemens, ſans Cauſe intelligente univerſelle.

Tout va où il peut aller, & y va nécessairement. Il n'y a dans le Monde, ni centre, ni principe d'union. Que tout soit ensemble ou dispersé, par gradation, ou par saut, bien ou mal, cela ne fait rien à la Nature, qui se plaît également dans l'ordre ou dans le désordre : se conservant, s'il le faut ; se détruisant, s'il le faut encore ; toujours entiere, toujours également bien, soit dans ses organisations, soit dans ses ruines.

Mais nous devons dire ici que ce systême, comme tous les autres faits par les anciens Philosophes, pourroit être corrigé, & devenir moins choquant. On pourroit dire qu'il a plu à Dieu d'attacher aux différentes parcelles de la Matiere cette vitalité vague qui cherche à s'unir à d'autres parties, & à s'organiser, selon des plans tracés dans la nature même des élémens. Cette idée reviendroit à peu près aux natures plastiques que quelques Modernes ont cru pouvoir admettre, & concilier avec le dogme de la Providence (1).

(1) *Voyez troisieme Époque, art. Cudworth.*

SECTION IV.

LES MÉCHANICIENS.

ARTICLE I.

Leucippe & Épicure.

OU LES ATOMES SE MOUVANT DANS LE VUIDE.

LEUCIPPE d'Élée, ou, selon quelques-autres, d'Abdere, disciple des Éléatiques, & en particulier du sophiste Zénon, excédé des subtilités de ses maîtres, dont on a vu un échantillon ci-dessus (1), ne se contenta pas de les abandonner ; il prit par-tout le contre-pied de leurs idées. Ils avoient paru anéantir la Matiere, pour ne laisser l'existence qu'aux choses intelligibles ; il anéantit les choses intelligibles, pour ne laisser subsister que la Matiere. Ils ne reconnoissoient qu'un Être ; il en voulut

(1) Pag. 231.

tain Mochus, ou Moſchus, en qui quelques Modernes ont cru voir Moyſe (1).

Quoi qu'il en ſoit, ce fut alors, c'eſt-à-dire, plus de deux mille ans avant Deſcartes, que naquirent ces tourbillons ſi fameux dans le XVIIe ſiecle, pour former & ſoutenir dans l'eſpace, ces globes immenſes qui nous éclairent. Tout ce qu'il y avoit de force mouvante dans les atomes, ſe partageant ſelon la figure & la maſſe de chacun d'eux, forma des concrétions de différentes eſpeces, qui ſe balançant dans le vuide, ſe preſſant, ſe pouſſant mutuellement, trouverent enfin cet équilibre heureux qui fixa la forme & l'état de l'Univers.

Comme ce ſyſtême a été fort répandu dans ſon temps, & qu'il en reſte encore des parties conſidérables dans la Philoſophie d'aujourd'hui, on ne peut ſe diſpenſer d'en donner ici quelque développement.

Selon Leucippe, Démocrite, Épicure,

(1) Théodoret, parmi les Anciens; & parmi les Modernes, Dickinſon, Selden, & M. Huet.

deux principes univerſels de compoſition, le plein & le vuide, ou le corps & l'eſpace, ou même l'être & *le non-être :* tous deux exiſtans également, & par eſſence; tous deux éternels; tous deux immuables & indeſtructibles.

Le vuide, infini en étendue; le plein, infini en nombre : le vuide, continu; le plein, partagé en corpuſcules ſolides & inaltérables, par cette raiſon appelés atomes, ou *inſécables;* parcequ'il n'y a point de force dans la Nature capable de les diviſer.

Ces atomes ont trois qualités eſſentielles : la *figure;* il y en a de ronds, de quarrés, de longs, de courbés, de crochus, &c. la *grandeur;* il y en a de plus gros & de plus petits : la *peſanteur,* d'où ſuit le mouvement dans le vuide.

Comme l'eſpace eſt infini en étendue, & que les atomes ſont infinis en nombre, il ſeroit auſſi ridicule, diſoit Métrodore de Lampſaque, de prétendre qu'il n'y eût qu'un Monde, que de dire que dans un

champ immenſe ſemé de bled, il ne ſe trouveroit qu'un épi. Non ſeulement il y a pluſieurs Mondes, mais il y en a une infinité, d'une infinité d'eſpeces, & une infinité de chaque eſpece, tous formés par le concours fortuit des atomes, & ſe détruiſant par la diſperſion de ces mêmes atomes.

Entre cês Mondes, figurés chacun à leur maniere, ſe trouvent néceſſairement des vuides dans leſquels il s'eſt échappé quelques atomes infiniment ſubtils. C'eſt-là, & de ces atomes, que ſe ſont formés les Dieux, ſemblables à des rêſeaux infiniment déliés, terminés par un ſimple trait comme les figures monogrammes. Aſſis, oiſifs, ſans aucun mouvement, dans leur retraite ſolitaire, regardant ſans intérêt les Mondes qui ſe preſſent autour d'eux, ils jouiſſent de la félicité d'Épicure; non toutefois ſans quelque inquiétude de ſe voir froiſſés par la compreſſion des Mondes, & peut-être anéantis par la diſperſion de leurs atomes dans le vuide.

Or voici comment les Mondes ſe ſont

formés, le nôtre en particulier, (car un seul suffit pour les expliquer tous) par les simples lois du méchanisme.

« Les atomes, doués d'un mouvement » aveugle & irrégulier, se porterent par » hasard vers un même point, & y forme- » rent un amas considérable de matiere : » ce fut le cahos particulier de notre » Monde. Dans ce cahos, il y avoit des » atomes de différentes figures, de diffé- » rentes grandeurs, & par conséquent de » différens poids. Tout ce qu'il y avoit de » plus massif se porta en bas, en forme de » sédiment ; & tout ce qu'il y avoit de plus » subtil fut poussé en haut par le choc & la » répulsion des atomes grossiers. Ceux-ci, » par leur action continue, empêchant les » autres de descendre, les forcerent de » rester dans la partie environnante, à une » certaine distance, où avec le temps ils » formerent la circonférence de notre » Monde. Les autres atomes, de la même » espece & de la même finesse, se rendant » peu à peu dans les mêmes lieux par les » mêmes

» mêmes raiſons, cette enceinte lumineuſe
» qu'on appelle *ciel*, s'étendit autour de
» nous, & forma enſuite, dans elle-même,
» tous les aſtres. Ces corpuſcules ſubtils,
» donnant par leur mouvement continuel
» vers la circonférence, à l'air qu'ils tra-
» verſoient une forte impulſion, en firent
» un courant rapide. Ce courant embraſſa
» les aſtres, les emporta, ſans leur faire
» quitter leur ſphere, & détermina ces
» cours périodiques, qui conſervent en-
» core aujourd'hui leur premiere détermi-
» nation. Ainſi ſa Terre & l'Eau furent for-
» mées des parties groſſieres; le Feu & le
» Ciel, des parties ſubtiles ». Tel eſt le pré-
cis que Plutarque nous a donné de la Coſ-
mogonie des anciens Atomiſtes (1). On
peut voir les paroles d'Épicure même, dans ſa Lettre à Hérodote, que nous avons traduite en partie dans la *Morale d'Épicure* (2).

Lorſqu'il étoit queſtion de renverſer un

(1) *De Plac.* I.

(2) Chez Saillant, Libraire, rue S. Jean-de-Beauvais.

pareil édifice, on ſent bien qu'il n'étoit pas beſoin de grands efforts : il ſuffiſoit de faire quelques queſtions aux Épicuriens : de leur demander, par exemple, ſi la peſanteur eſt par elle-même une cauſe ſuffiſante de mouvement dans un vide infini : s'ils concevoient aucun mouvement ſans direction ; & s'il pouvoit y avoir aucune direction dans un vide infini, où il n'y a ni centre naturel, ni centre ordonné ; en un mot, pourquoi les atomes ſe mouvoient vers le haut, plutôt que vers le bas, ou autrement.

On pouvoit leur demander en ſecond lieu, comment s'étoit pû former aucun amas d'atomes, ſans qu'il y eût des rencontres ; comment il pouvoit y avoir eu des rencontres, ſans qu'il y eût inégalité de mouvement ; & quelle inégalité de mouvement il pouvoit y avoir dans un eſpace qui cédoit également à tout ce qui ſe mouvoit ?

On pouvoit leur demander encore, pourquoi ces atomes s'étoient arrêtés à la cir-

conférence d'un Monde, & qu'ils n'avoient pas pourſuivi leur route dans l'infini, &c.

On ne parle point de quantité d'autres abſurdités palpables dans les détails. Comment pouvoient-ils faire croire au genre humain que les yeux n'ont point été faits pour voir, ni les oreilles pour entendre, ni les dents pour broyer les alimens? que deux atomes, qui ne vivent ni ne ſentent, pouvoient commencer à vivre & à ſentir par leur contact réciproque? Straton du moins avoit des atomes vivans, doués d'un mouvement ſpontanée, d'une ſorte de ſentiment ſourd, dont on pouvoit tirer quelque parti pour les eſpeces animées : mais Épicure a eu peur même de cette vitalité. N'ayant pour objet unique que d'aſſurer à ſes diſciples une tranquillité abſolue dans tous les états poſſibles de l'homme, il a craint qu'ils n'entreviſſent quelque ſujet d'allarme dans des atomes dont la vie auroit été indeſtructible. Qui ſait ſi à cette vie il n'auroit point tenu quelque dégré de ſenſibilité? Il étoit plus ſûr & plut net

de rendre purement méchanique la composition du Monde & de ses parties, malgré l'absurdité qu'il y avoit de tirer du hasard & du méchanisme seul la raison, la sagesse, le sentiment & la vie.

ARTICLE II.

Anaxagore de Clazomene.

OU LES ATOMES REVÊTUS DE QUALITÉS, ET MUS PAR UNE INTELLIGENCE INFINIE.

NOUS plaçons ici Anaxagore, tout ancien qu'il est par rapport à presque tous les autres Philosophes dont nous nous sommes occupés jusqu'ici, parceque son systême semble être une correction des leurs. On y verra beaucoup de leurs idées, mais avec un arrangement si différent, qu'il paroîtra un édifice régulier en comparaison des autres, qui ne sont que des ébauches ou des desseins informes.

Il est le premier qui ait prononcé nettement que l'Intelligence étoit séparée de

toute matiere, & qui, laissant à celle-ci une inertie complette, ait placé dans l'autre le principe non-seulement de l'ordre, mais de tout mouvement (1). Athenes frappée d'admiration, éleva deux autels en son honneur, l'un à l'*Intelligence*, l'autre à la *Vérité* (2) : mais le dogme du philosophe n'étoit pas encore mûr pour la Philosophie : celle-ci ne pouvoit y revenir qu'après de longs efforts & de longues erreurs.

Voici le premier raisonnement que fit Anaxagore, & qui servit de base à son systême. La Nature reste constamment la même dans chacune de ses especes fondamentales : donc elle est constamment la même dans ses élémens fondamentaux. Car si ses élémens étoient corruptibles, le temps, qui détruit tout, les détruiroit peu à peu, & les especes disparoîtroient. Les especes se conservent, le feu, l'eau, &c; donc le feu, l'eau, l'air, la terre, l'éther, les sels, les huiles, les métaux, &c, sont ce qu'ils sont

(1) Arist. *de An.* 1. 2. (2) Ælian. 1. *cap. ult.* 620. D.

par leur nature, par leur essence, & de toute éternité.

« Toutes les choses étoient dans la masse » primitive; l'Intelligence porta son action » sur cette masse, & y mit l'ordre, dont le » Monde est le résultat (1) ». C'est par ce début magnifique que commençoit l'ouvrage de ce Philosophe. Tout étoit; mais sans ordre, sans mouvement, sans beauté: c'étoit le cahos. L'Intelligence a ordonné, mu, séparé, revêtu de graces ce qui étoit: & le cahos est devenu le Monde. L'Intelligence a donc été Cause; mais elle ne l'a pas été pour créer, ni pour tailler les pieces qui composent l'Univers; elle l'a été pour les employer selon leur nature & leur forme, dans les desseins réguliers qu'elle a formés & exécutés. C'est ce qui demande quelque développement.

Parmi les Philosophes anciens, les uns croyoient la Matiere *passible*, c'est-à-dire, susceptible d'acquérir ou de perdre des qualités; les autres *impassible*, c'est-à-dire,

(1) Diog. Laër. *L.* 2. *Anaxag.*

incapable de rien acquérir, ni de rien perdre.

Par ce dernier ſyſtême, les élémens étoient dans les compoſés, comme les lettres ſont dans les mots, qu'elles conſtituent par leurs nombres, par leurs différences propres & par leurs combinaiſons entre elles, ſans changer jamais ni de nature, ni de forme. C'étoit le principe d'Anaxagore, qui lui étoit commun avec tous les autres méchaniciens.

Mais il y avoit entre eux & lui deux différences; l'une, qu'il n'accordoit à la Matiere aucune force mouvante, ni capable de produire le mouvement, même dans le vide; l'autre, qu'outre la figure & l'étendue, il donnoit à ſes atomes une eſſence ſpécifique, telle qu'elle paroît être dans quelques genres, comme le feu, l'eau, l'air, l'or, &c. Cette eſſence, ſelon lui, n'étoit pas moins dans les autres genres, quoiqu'elle nous échappât dans l'analyſe. Par conſéquent, au lieu des quatre élémens, ſi connus dans la Phyſique ancienne,

Anaxagore en admettoit un nombre indéfini, autant qu'il en falloit pour composer le Monde tel qu'il est, & l'assurer dans son état avec ses especes. Dans l'état présent des choses, il y a de l'air, du feu, de la lumiere, des astres, des végétaux : donc, selon le raisonnement du Philosophe, dans le cahos préexistant, il y avoit des atomes qui étoient air, feu, lumiere, &c. S'il n'y en eût point eu, le Monde n'en auroit pas. Ce sont ces especes, en atomes, qu'il appeloit *homéomeries*, c'est-à-dire, des élémens d'une forme & d'une espece fixe, semblable à celle des masses qui en sont composées. Voilà le sujet matériel qui attendoit de toute éternité les ordres & l'action de la Cause suprême, infiniment intelligente & puissante.

Nous avons dit qu'Anaxagore étoit le premier *des Physiciens* qui ait eu recours à cette Cause pour exécuter toutes choses : *Primus omnium rerum descriptionem & modum mentis infinitæ vi ac ratione designari & confici voluit.* Tout est renfermé dans ce texte

précieux. Un esprit infini, *mens infinita ;* la force & la sagesse, *vis ac ratio* ; le plan & l'exécution, *designari & confici* ; les détails & les formes, *descriptionem & modum* ; l'universalité des êtres, *omnium rerum.* Tout vient de Dieu, tout appartient à Dieu (1).

Ainsi, dans la Nature, deux sortes de lois : les unes appartenantes à la Matiere, en qui Dieu même ne peut rien changer, à la nature de laquelle il est obligé de se conformer dans l'emploi qu'il en fait : les autres, provenant de l'Intelligence divine, qui a combiné, assemblé, assorti selon ses idées, tel ou tel corps, de telle ou telle espece, pour en former tel composé. Dans les premieres lois, la Matiere commande à Dieu, qui est obligé de l'employer telle qu'elle est, comme l'artisan emploie le fer comme fer, le bois comme bois, sans en pouvoir changer la nature. Dans les secondes lois, c'est Dieu qui commande & qui impose à la Matiere qu'il combine, telle forme artificielle qu'il lui plaît.

(1) *Voyez* aussi Arist. *Phys.* 8. 1. *texte* 4.

Lorſqu'il fut queſtion ſimplement d'aſſembler en maſſe, ſans aucune organiſation ordonnée, les élémens, ſoit ſimilaires, ſoit diſſimilaires, le ſeul triage joint à l'impulſion, ſuffit, ſans autre opération de la part de l'Être intelligent, pour les réunir. Ainſi l'air, l'éther, le feu, les minéraux, les eaux, la terre, toutes les maſſes élémentaires, connues ou non connues, ſans alliage ou avec alliage, n'eurent beſoin que d'être portées dans un même lieu pour y faire corps, par leur contact réciproque; il ne fut beſoin ni de deſſein, ni de plan figuré.

Mais quand il fallut former les végétaux, ou les animaux, c'eſt-à-dire, des eſpeces compriſes dans des *individus* ſujets à des réparations & à des remplacemens, alors il fut néceſſaire que l'art de l'ouvrier ſe joignît à la force d'impulſion ; il fallut deſſiner, figurer avec intelligence au-dedans & au-dehors, des machines capables d'opérer la nutrition & la reproduction, pour réparer & remplacer.

Pour opérer la nutrition, la Cause intelligente mit dans chaque individu, des organes ou instrumens propres à extraire des composés les parties qui lui seroient similaires, & à les lui approprier; la nutrition ne pouvant se faire que par l'accession de parties analogues au corps qui se nourrit.

Pour opérer la reproduction, la même Cause soumit les parties extraites & adoptées dans l'individu par les organes de la nutrition, à une seconde organisation plus parfaite, qui les fit passer par un état de germes, pour reproduire la même espece de machine dans un nouvel individu.

Pour prouver que la nutrition se faisoit par l'addition des homéomeries, Anaxagore observoit que les animaux & les végétaux de toute espece, ne pouvoient également naître & vivre dans l'air, dans l'eau, sur la terre; parceque l'air, l'eau & la terre n'avoient pas également pour chaque espece la même quantité d'homéomeries analogues; que les fruits avoient be-

foin d'attendre les faifons, & les développemens fucceffifs des fucs qui leur conviennent, parceque les homéomeries ne leur venoient que fucceffivement; qu'on ne cultivoit les terres, qu'on n'arrofoit les plantes, que pour dégager les homéomeries analogues à leur nutrition; enfin que les animaux ne broyoient les alimens que pour en féparer les parties fimilaires; que ce n'étoit que pour cela qu'il y avoit dans les animaux tant de coctions, de digeftions, de chauffes, de couloirs, pour faire les extraits & la répartition des fucs alimenteux, felon le genre & le befoin des individus & de leurs parties.

Pour prouver que la *reproduction* fe faifoit par la combinaifon des homéomeries, voici les raifonnemens d'Anaxagore.

S'il eft vrai que la nutrition ne fe fait que par l'adoption des parties fimilaires, il s'enfuit que les corps nourriffans, & ceux qui s'en nourriffent, ont entre eux des parties fimilaires, & plus encore, que les corps qui fe nourriffent des mêmes alimens ont

les mêmes parties similaires : ainsi les différentes herbes ou plantes qui se nourrissent dans le même terrein, des mêmes sucs, des mêmes arrosemens, auront à peu près les mêmes principes de composition (1) : ainsi les animaux qui se nourrissent de végétaux, auront, à quelque degré d'affinement près, les mêmes homéomeries que les végétaux.

Si les animaux ont les mêmes homéomeries que les végétaux, il est évident que les différences génériques & spécifiques des germes par lesquels ils se reproduisent, ne peuvent venir que de la combinaison de la quantité & de l'arrangement de ces homéomeries, & que cette combinaison ne peut venir que de l'art & de l'action des organes que l'Être intelligent a établis dans les individus de chaque espece, pour y opérer cette fabrique nouvelle. La chaîne & la trame sont les mêmes dans les deux genres : ce ne peut donc être que de l'organisation du métier que vient la diffé-

(1) Arist. *Phys.* 1. 5. E.

rence des étoffes : la conſéquence eſt néceſſaire. Le même ſuc nourrit la ciguë & la canne à ſucre, la laitue & l'anémone ; mais la graine, comme une filiere ſpécifique, a d'abord organiſé leur ſéve ; & de la ſéve organiſée s'eſt formée toute la plante. Il y a plus : des ſucs pompés par les racines d'un ſauvageon s'élevoient dans leur tige naturelle pour aller produire un fruit ſauvage ; ils rencontrent dans leur route une autre filiere que l'art y a entée ; la ſéve, en partant de cette nouvelle filiere, prend une autre organiſation, qu'elle communique au bois, aux fleurs, aux fruits, qui par ce moyen ont un caractere nouveau, tout différent des premieres vues de la Nature. Tout gît donc dans l'organiſation pour la formation des eſpeces ; tout ſeroit mêlé & confondu ſans elle, ἦν ὁμοῦ ; avec elle & par elle tout eſt diſtinct, ſéparé, ordonné, ἐκόσμησε.

De cette théorie, Anaxagore concluoit que *tout étoit dans tout :* conſéquence qui fut mal interprêtée, par affectation, dans

les différentes Écoles, ſur-tout depuis que Platon, ſous le nom de Socrate, eut fait la ſatyre du Philoſophe de Clazomene.

Tout eſt dans tout : c'eſt-à-dire, qu'il n'y a aucun composé dont quelque partie ſimilaire ne ſoit dans tout autre compoſé (1).

Tout eſt dans tout : c'eſt-à-dire, que les mêmes parties ſimilaires qui ſont dans un individu, ou dans une eſpece, auroient pu être dans une autre. La laitue eſt dans l'anémone, parceque ce qui eſt dans l'une auroit pu ſervir à compoſer l'autre. L'animal eſt dans la plante, la plante eſt dans l'animal : à plus forte raiſon un animal eſt-il dans un autre animal, & ſur-tout dans un animal de la même eſpece, puiſque non-ſeulement les parties élémentaires y ſont les mêmes, mais que par l'analogie elles y ont acquis un tel degré d'aſſimilation, qu'il n'y a que la diſtinction numérique qui faſſe leur différence.

(1) Πᾶν ἐν παντὶ μεμίχθαι. Ariſt. *Phyſ.* 1. 5. 320. A. *Voyez* le paſſ.

On tiroit encore une autre conſequence qu'on prétendoit être abſurde : c'eſt qu'un arbre auroit été compoſé de petits arbres, un homme de petits hommes, *un homme riant même* (Lucrece pouſſe la plaiſanterie juſques-là) *de petits hommes rians*, & ceux-ci encore, d'autres ſemblables à l'infini ; à moins, diſoit-on, qu'on n'arrivât à des élémens diſſimilaires, qui par leur diſſimilarité, diſoit-on encore, ruineroient le ſyſtême.

Anaxagore n'étoit plus, pour répondre & ſe plaindre qu'on prenoit ſa penſée à contre-ſens. Il avoit bien dit qu'une livre d'or étoit compoſée de parcelles d'or, mais non de petites livres d'or. On ne devoit donc pas lui imputer de croire qu'un cheval fût compoſé de petits chevaux. Mais quand même il l'auroit dit, cela n'étoit peut-être pas deſtitué de toute vraiſemblance.

Qui empêche qu'une plante ne ſoit un compoſé de petites plantes, c'eſt-à-dire, de germes organiſés dans la même eſpece?

Eſt-il

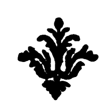
Eſt-il aucune partie de la plante qui n'ait été lymphe, ſuc laiteux, ſéve modifiée par la filiere ſpécifique, & qui n'ait pu devenir bourgeon, & dès-lors tige & arbre? Si le germe contient l'arbre, ſi le ſuc ſpécifique eſt la matiere du germe, un arbre ſera donc compoſé de petits arbres. Il en ſera de même des animaux. Chez eux, comme dans les plantes, les ſucs alimenteux, triés par la digeſtion, s'organiſeront pour devenir germes; ils le deviendront peu à peu par le travail des organes; & après avoir paſſé le point précis de cet état de germe, ils deviendront, par leur condenſation & leur combinaiſon, chair, os, veines, cheveux, &c. & par ce moyen les animaux encore ſeroient un compoſé d'animaux ou de germes dans la même eſpece.

En un mot, ſelon Anaxagore, tous les êtres vivans ſont compoſés des mêmes corpuſcules: c'eſt le *genre phyſique*, ou la maſſe commune des germes. Les corpuſcules ſont organiſés dans les individus générateurs par une combinaiſon particuliere qui

les détermine à telle espece particuliere: c'est l'*espece physique* des germes. Enfin ces germes constitués en leur espece, se séparent de la tige mere & se nourrissent par leurs propres organes : ce sont *les individus*, le troisieme & dernier dégré qui acheve le cercle de la composition ; après quoi vient celui de la décomposition, qui s'acheve lorsque les élémens sont rejettés & repartis dans la masse commune, pour en être retirés de nouveau & employés à d'autres organisations.

C'est ici que nous terminons nos recherches sur les pensées des Philosophes anciens touchant les causes premieres.

Pour mettre le Lecteur en état de les comparer ensemble & de les apprécier, nous allons en faire une sorte de tableau raccourci.



ARTICLE III.

RÉCAPITULATION des Pensées des Anciens, sur les Causes premieres.

I.

IL n'y a point eu de Philosophe dans toute l'antiquité, qui n'ait vu distinctement ce principe essentiel : *Quelque chose est : donc quelque chose a toujours été.* Il est évidemment renfermé dans cet axiome si célebre : *Il ne se fait rien de rien*, que les Philosophes anciens ont pris dans tous les sens qu'il a, & qu'il peut avoir.

I I.

OR cet Être, qui a toujours existé, est, ou le Monde tel qu'il existe aujourd'hui, ou la Cause même qui a produit le Monde.

Il n'y a gueres qu'Ocellus & Aristote qui aient enseigné bien formellement l'éternité du Monde. Le premier la prouvoit par des raisons métaphysiques ; l'autre, par la

raiſon des qualités eſſentielles à la Matiere ; laquelle étant ſuppoſée éternelle, avoit dû déployer de tout temps l'activité de ces qualités.

Les Modernes qui ont ſuivi Spinoſa, ou qui l'ont précédé, ont jugé à propos de faire dépendre l'éternité du Monde des facultés néceſſairement actives de la Divinité, qui ont dû s'exercer de toute éternité. Mais les Anciens n'ont point employé cette derniere raiſon, parcequ'ils n'ont jamais eu d'idée bien formée du ſyſtême de Spinoſa.

III.

En ſuppoſant le Monde né ou formé dans le temps, il eſt évident qu'il a dû ſa naiſſance à un Être autre que *lui*, puiſque rien ne peut être à ſoi-même cauſe de ſa production.

Or cet Être, autre que le Monde, eſt unique, ou il ne l'eſt pas : c'eſt la célebre diviſion qui comprend ce qu'on appelle les Unitaires & les Dualiſtes.

Si cet Être eſt unique, c'eſt ou la Divi-

nité ſeule, ou la Matiere ſeule, ou la Divinité & la Matiere conçues comme un, dans un même Être.

IV.

Si c'eſt la Divinité ſeule, par excluſion de toute Matiere; ce ne peut être que la Divinité ſous la forme d'une cauſe libre, ou ſous celle d'une cauſe néceſſaire & ſpontanée. Cette ſeconde maniere ne peut avoir lieu dans la ſuppoſition que le Monde ſeroit né: une cauſe éternelle, néceſſaire, produit ſon effet de toute éternité. Par conſéquent, ſi c'eſt la Divinité ſeule qui a produit le Monde dans le temps, elle l'a produit comme cauſe libre; maniere de produire qui ne ſe trouve clairement prononcée que dans les principes du Chriſtianiſme.

V.

Si c'eſt la Matiere ſeule, c'eſt ou la Matiere qui ſe meut par ſa peſanteur naturelle dans le vide: c'étoit l'opinion de Leucippe & d'Épicure: ou la Matiere qui ſe meut par une force qui lui eſt inhérente: c'étoit

celle des Hylozoïtes, qui se sous-divise encore en deux; dont l'une est celle des Stoïciens qui donnoient à une certaine partie de la masse matérielle une sorte d'intelligence & une influence réelle sur le Monde en général; l'autre est celle de Straton, qui ne donne à la Matiere qu'une simple faculté de se mouvoir, pour former des individus dont aucun n'a aucune surintendance sur les autres.

VI.

ENFIN si c'est la Divinité & la Matiere conçues comme un, dans un même être, il y a plusieurs classes.

La plupart ont formé cette unité improprement dite, sur le modele de *l'homme*, donnant au Monde un corps & une ame tellement assortis, que la Matiere étoit comme le vase de la Divinité; mais vase flexible, qui donnoit à Dieu une partie de sa forme, & recevoit de lui une partie de la sienne: c'étoit la pensée de quelques Pythagoriciens.

D'autres, & c'étoit le très-grand nom-

bre, imaginoient cette union comme une contiguité de deux ſubſtances à peu près homogenes répandues dans tout l'eſpace; de maniere toutefois que la plus pure de ces deux ſubſtances rempliſſoit toute la partie ſupérieure du globe univerſel; c'étoit Dieu : l'autre ſubſtance occupoit tout l'eſpace depuis l'orbite de la Lune juſqu'au centre de la Terre. La plupart des Pythagoriciens, toute l'École d'Élée, Parménide, Platon, Ariſtote, Zénon, ont embraſſé cette opinion.

Il y a une troiſieme eſpece d'union, qui ſeroit celle où il y auroit dans une ſubſtance unique deux attributs généraux, l'étendue & la penſée, pour en former les deux eſpeces d'êtres que nous connoiſſons. Mais ſi quelques-uns des Anciens, je veux dire les Éléatiques, ont pu entrevoir qnelque choſe de cette opinion, la tournure d'eſprit de leur ſiecle les a empêchés de s'y arrêter, & de la voir ſous le même aſpect que les Modernes l'ont vue depuis Spinoſa.

Enfin il y a l'union vague de la Divinité

& de la Matiere dans un premier principe, connu quant à ſon exiſtence, inconnu quant à ſon eſſence; qu'on ſe repréſentoit comme une ſource univerſelle d'où les êtres ſortoient, ſoit par émanation, comme des rayons; ſoit par génération, comme les élémens ou les animaux; ou par ſecrétion; ou enfin par quelque autre voie inconnue, ſans fixer ni les temps, ni la maniere, ſans aucune explication raiſonnée. C'étoit le ſyſtême de tous les anciens peuples en général, & ſur-tout des Orientaux, lorſqu'ayant perdu le ſens précis de l'inſtruction primitive recueillie par Moïſe, ils ſe furent bornés à des idées vagues & à une croyance d'héritage, ſans autre *diſcuſſion*.

Ils ſe figuroient la *Majeſté ſuprême*, à l'exemple de leurs rois, retirée dans le ciel des cieux, laiſſant à un principal miniſtre, iſſu lui-même de la divinité, le ſoin de gouverner le Monde comme un état, & de retenir dans l'ordre un certain principe de rébellion, dont ils devinoient l'exiſtence par la vue des maux qui affligeoient la Na-

ture. C'eſt de-là que vinrent la Lumiere & les Ténebres chez les Chaldéens, Oromaze & Arimane chez les Perſes, Oſiris & Typhon chez les Egyptiens, l'Amour & la Nuit chez les Théologiens Grecs, Jupiter & les Titans chez les Poëtes, juſqu'au moment où naquit la Philoſophie proprement dite, c'eſt-à-dire, environ ſix cents ans avant J. C.

Voilà les trois manieres générales d'employer l'unité de principe; la Divinité ſeule, la Matiere ſeule, la Divinité & la Matiere conçues comme un dans un ſeul être, Venons à la ſeconde branche de diviſion, qui eſt la dualité diſtinctement prononcée.

VII.

Si la Divinité & la Matiere ſont conçues comme deux êtres nettement ſéparés; l'une eſt regardée comme cauſe active, & l'autre comme cauſe paſſive, plus ou moins, ſelon les différens ſyſtêmes ſur la nature de la Matiere, c'eſt-à-dire, ſur ce qu'elle a de forme & de mouvement par elle-même.

Les uns ont dit que la Matiere n'avoit

ıcune forme fixe, mais qu'elle étoit une
ıte prête à recevoir les formes de toute
эece. Ce ſont les Hylopathiens, ou l'É-
ıle d'Ionie.

D'autres ont dit que la Matiere avoit une forme fixe générale; comme d'être feu, eau, air, &c. mais qu'elle n'en avoit qu'une, & que les eſpeces étoient produites par la condenſation ou la raréfaction de ces premiers élémens. C'étoient Thalès, Anaximène, Héraclite, tous les Stoïciens, &c.

D'autres, qu'elle en avoit pluſieurs auſſi fixes, mais compriſes & renfermées toutes dans les qualités premieres, qui ſont l'étendue, la configuration, la gravité, la ſolidité, par excluſion des qualités altérables. C'étoient les Atomiſtes.

D'autres enfin, qu'elle avoit un nombre indéfini de formes fixes, auxquelles tenoient les qualités, même altérables, du chaud, du ſec, du froid, de l'humide. C'étoit les homéoméries d'Anaxagore.

VIII.

Il n'y avoit pas moins d'opinions ſur le

mouvement de cette même Matiere.

Anaxagore disoit qu'elle étoit destituée par elle-même de tout mouvement, même local, & que Dieu seul pouvoit la porter & la placer.

D'autres lui accordoient le mouvement local, non par sa nature, mais par son existence dans le vide. C'étoient les Atomistes.

D'autres pensoient qu'outre le mouvement local, elle avoit les trois autres mouvemens, de génération selon l'essence, d'altération selon la qualité, d'augmentation selon la quantité. C'étoient les partisans des qualités altérables, qu'on nomme quelquefois Anaximandrites.

D'autres, qu'elle avoit une sorte de mouvement vital qui lui donnoit des tremoussemens, des vibrations spontanées. C'étoient Straton de Lampsaque, les Stoïciens & la plupart des Physiciens.

D'autres enfin, tels qu'étoient quelques Pythagoriciens, dont Platon a exposé les pensées, lui donnoient des sen-

ſeul être, & la Matiere non-être ; mais de ce non-être au néant il y avoit encore une diſtance infinie, puiſque le non-être n'étoit que l'être ſans forme.

X.

TEL eſt le plan général du labyrinthe dans lequel les Philoſophes anciens ſe ſont égarés pendant dix ſiecles, pour trouver le premier appui de la vérité & du bonheur. Ces grands hommes, ces lumieres du monde, ces confidens des ſecrets de la Nature ne nous ont rien appris. A la place de la tradition antique, qui avoit fait juſqu'à eux la regle & l'eſpérance du genre humain, ils n'ont mis, diſoit Socrate, *que des airs, des éthers*, que des mots.

Thalès, placé entre la tradition & la philoſophie, poſa des principes excellens, qu'il ne crut pas néceſſaire de prouver dans un ſiecle où perſonne ne doutoit. Les Phyſiciens ou Naturaliſtes qui vinrent après lui, formerent le Monde en faiſant abſtraction de toute divinité, quelques-uns même lui donnant l'excluſion. Anaxagore remontra

la tradition ; il étonna son siecle ; il eut des autels, & pas un disciple. Platon vint, qui se moqua d'Anaxagore, & qui noya le peu d'idées qui restoient, dans l'enthousiasme de l'École Pythagoricienne. Aristote à son tour les couvrit d'une métaphysique épineuse, capable de repousser plutôt que d'instruire les esprits. Zénon, quoique tout entier à l'austere vertu, mit toute la Nature dans un réseau de fer, & la traîna dans l'espace, sans autre objet que de voir finir le Monde par une nécessité fatale, comme il avoit commencé. Straton substitua à cette nécessité une force convulsive, qui tendoit aveuglément à séparer ce qui étoit uni, & à unir ce qui étoit séparé. Épicure enfin, venant après tous les autres, blessé avec raison de tout ce qu'il avoit vu & entendu, écrivit trois cents volumes sans daigner citer un seul philosophe ; il mit, sans détour & sans mystere, le Monde organisé au niveau du cahos ; l'un, selon lui, étant aussi bon, & aussi bien que l'autre. Pour remporter le prix sur ses rivaux, il mit le

comble à leurs abſurdités. Le Monde d'Épicure étoit une machine qui ſe remontoit par le haſard, comme elle s'étoit formée par lui ; celui de Straton étoit une plante qui végétoit ; celui de Zénon, un animal intelligent, ſans liberté ; celui de Platon, un cheval fougueux, que la main de l'écuyer ne pouvoit réduire. Falloit-il tant de veilles, tant de volumes, tant de diſputes, pendant tant de ſiecles, pour nous donner de pareilles inſtructions ?

L'Univers ſavoit, avant Thalès, qu'il y avoit une Cauſe univerſelle intelligente, attentive à la conduite des hommes, & occupée de leur ſort ; il ſavoit que l'ame humaine avoit des rapports eſſentiels de ſubordination avec cette cauſe. Les Philoſophes travaillant ſur ces deux notions, qui ſont le fondement des mœurs, n'ont rien fait que pour les affoiblir ou les rendre problématiques, ſans les remplacer par aucune idée utile ou ſatisfaiſante.

Ils rappellent tout à une ſorte de Matiere incréée. Ont-ils eu une idée de cette

Matiere, de ses attributs, de son essence? C'étoit, selon le divin Platon, un être qui n'étoit pas être, qui n'étoit ni quoi, *neque quid*, ni qu'est-ce, *neque quale*, ni grand ni petit, *neque quantum*, qui n'étoit rien, & qui toutefois étoit. Quelle base pour s'élever dans les spéculations sublimes de l'ordre éternel & de ses loix! Ils ont parlé du mouvement, je ne dis pas sans en connoître la nature, mais sans en soupçonner même la cause. Il y en a eu qui ont été jusqu'à nier qu'il existât; parcequ'ils aimoient mieux se charger d'un ridicule que de dire avec Socrate, *je ne sais pas*. Que dira-t-on des positions respectives des parties du Monde, qu'ils ont voulu être déterminées par les qualités méchaniques, harmoniques, sympathiques ou antipathiques de la Matiere fixée par l'action machinale de quelque ame subalterne, qui s'étoit logée dans tel cercle plutôt que dans tel autre? Que dira-t-on de l'organisation spécifique des individus, dont la plupart des Philosophes n'ont donné aucune raison qui soit philosophique;

philoſophique ; l'abandonnant tantôt au haſard, tantôt à une nature aveugle, qui prend la route ſans connoître le terme, qui arrive ſans ſavoir qu'elle eſt arrivée ? Il faiſoit beau entendre Pythagore & les Platoniciens diſſertant ſérieuſement ſur la deſcente des ames, qui partoient du ciel & ſe gliſſoient le long du zodiaque, depuis le cancer juſqu'au capricorne ; & qui, tombant de-là comme des étincelles, venoient ſe former à elles-mêmes des établiſſemens dans les corps mortels, où elles ſe promenoient pendant des ſiecles d'une eſpece à l'autre ; & d'où elles repartoient après un certain temps périodique, que Pythagore ſavoit. Il ſavoit juſqu'au jour de leur départ des aſtres, & de leur arrivée dans les corps : c'étoit le quatorzieme de la conception de l'animal.

Toutes ces opinions étoient ſi ſingulieres, pour ne rien dire de plus ; elles étoient ſi bizarrement expoſées & prouvées, que les plus ſages d'entre ces Philoſophes, à la tête deſquels on met juſtement Socrate,

prirent le parti de ne les regarder que comme nous faisons aujourd'hui les disputes d'École. Platon traitant également le pour & le contre, & sous d'autres noms que le sien, nous fait assez sentir que ces opinions, bonnes pour amuser un bel esprit désœuvré, ne méritoient pas qu'un homme [illegible]ousât aucune. Arcésilas p[illegible]ssa plus loin ce systême d'incertitude; [illegible] Pyrrhon alla jusqu'à douter de sa propre [illegible]ence, & même de son doute. Ainsi la Philosophie systématique, dans quelque route qu'elle s'engageât, aboutissoit toujours à quelque absurdité.

Quelles idées de vertu pouvoient naître de cette confusion de pensées? quels principes de conduite pour les *sociétés* & pour les particuliers? Aussi tous ces beaux Traités de sagesse, tous ces magnifiques préceptes développés avec tant d'éloquence dans les écrits fameux de nos Philosophes, sont-ils moins les résultats de leurs vues métaphysiques, que les expressions recueillies de la voix de droiture & d'équité qui

se fait entendre dans tous les cœurs ; que l'extrait raisonné de cette tradition universelle du genre humain, de cet amour inné du beau & du bon, du vrai & du juste, que nos Philosophes perdoient de vue dans l'analyse, mais qu'ils retrouvoient dans le sentiment, pour en faire la loi de conscience de l'homme, & le code de toutes les sociétés. Où en seroient les peuples, si la Morale qui les gouverne n'eût pu être que le résultat des systêmes que nous avons vus ? Cette Morale eût été chancelante dans tous ses points ; & si l'on eût compté les voix, loin de nous conduire à la société, elle nous eût presque toujours réduit à l'état de brute & de guerre. Notre sagesse, dans le plus haut point de sa perfection, n'eût été, en derniere analyse, qu'un systême rafiné d'intérêt personnel, réduit lui-même au seul plaisir des sens... Je m'arrête, parceque ce n'est pas ici le lieu de faire des réflexions, ni de tirer des conséquences.

D'un autre côté, Rome en possession, depuis plusieurs siecles, de donner des loix à l'Occident; Rome, dont la puissance & les vertus éblouissoient l'Univers, n'offroit pas un théâtre moins brillant aux esprits qui tendoient à la gloire. Mais comme chez elle on ne s'occupoit des sciences & des Dieux, que relativement au bonheur des citoyens ou à l'agrandissement de l'empire, les questions de pure spéculation y firent d'abord peu de fortune. Ce ne fut que sous l'extérieur de la sévérité cynique & des paradoxes de Zénon, qui paroissoient aller au sublime des mœurs, que la Philosophie put s'attirer l'attention des Romains. On leur parla de resserrer les bornes de l'intérêt particulier, & d'étendre les droits de la patrie. C'en fut assez pour leur faire adopter des principes, ou plutôt des conséquences, qui sembloient propres à fortifier l'esprit du gouvernement, & à élever ce courage mâle, qui n'a de nom dans les langues modernes, que celui de la nation qui en a donné

veille. « Que faisons-nous, s'écria-t-il, de
» ces étrangers, qui vont renverser les
» têtes de nos jeunes citoyens, & leur don-
» ner des principes inconnus à nos peres ?
» Nous avons besoin de soldats & de ma-
» gistrats, & non de rhéteurs, qui chan-
» gent le blanc en noir & le noir en blanc.
» Il ne nous faut d'autres maîtres que nos
» loix & la vertu de nos peres. Qu'on les
» renvoie donner leurs leçons à la jeunesse
» de leur pays ». Les Philosophes partirent ; mais les idées qu'ils avoient semées dans Rome y germerent de toutes parts. Les jeunes gens coururent apprendre à Athènes ce qu'on n'osoit enseigner chez eux. Le goût de la Philosophie se répandit : & Rome, peuplée malgré elle de Philosophes, se laissa aller enfin à cette espece de luxe, à cause de sa ressemblance avec la vertu. Les jurisconsultes crurent y trouver les principes raisonnés des loix ; les militaires ceux de la solide gloire ; les simples citoyens, les élémens du bonheur particulier, qui, fondé sur la modération de

efirs, pouvoit auſſi influer ſur la tranquil-té intérieure de l'état. Tout eſprit penſant ut pouvoir uſer de ſon droit naturel, & iiſonner ſur le bien, ſur le mal, & particu-erement ſur le mieux; ſur le ſien & ſur ce-ii de l'état. Par-tout on voulut mettre les reuves & les démonſtrations à côté des & des mœurs. L'Empire ſembloit voir une nouvelle vie. Mais par la fa-é attachée au cœur humain, qui abuſe ; meilleures choſes, la ſphere des vices tendit avec celle des idées. Ceux qui ues-là n'avoient été vicieux que par leſſe ou par égarement, trouverent le moyen de l'être par principe. On avoit commencé par admirer *Zénon*, on finit par croire *Épicure*; & la *corruption* s'é-tendant de proche en proche, Rome, qui s'étoit élevée par la vertu groſſiere & igno-rante de ſes premiers citoyens, s'affoiblit en croyant ſe polir, & tomba enfin faute d'hommes, lorſque tout le monde voulut raiſonner & ſe faire des principes.

La Philoſophie s'étoit gliſſée dans Rome

plutôt qu'elle n'y étoit entrée. Il n'en fut pas de même à Alexandrie. Accompagnant le Vainqueur de l'Afie, qui avoit été élevé par elle, qui avoit confervé pour elle une admiration mêlée d'enthoufiafme, elle y entra comme en triomphe, faifant partie de fes projets de grandeur & de politique. Ce n'étoit pas affez d'avoir foumis les nations & de les tenir affujetties par la force ; il falloit regner fur les efprits & gagner les cœurs. L'Egypte, pleine d'elle-même dans tous les temps, & fiere de fa haute antiquité & de fes connoiffances hiftoriques, fe faifoit valoir aux yeux de fes nouveaux maîtres, dont elle regardoit les plus favans hommes comme des enfans qui bégayoient à peine, & qui n'avoient nulle idée des chofes. Non, difoit le prêtre d'Héliopolis à Solon (1), il n'y a pas un feul Grec qui foit un homme.

Il falloit guérir l'Egypte de cet orgueil, & lui faire fentir que la fupériorité de fes vainqueurs dans les armes tenoit à la fupériorité des lumieres.

(1) Tim. de Plat.

Tout ce qu'il y avoit d'hommes célebres dans la Grece, passa la Méditerranée, & vint jouir des priviléges d'une ville superbe, qui toute entiere sembloit n'être qu'un trophée & un monument de gloire.

On y étala avec magnificence cet appareil d'arts & de sciences dont la Grece s'étoit occupée depuis quatre siecles. On compara les traditions & les fables de l'Asie avec les connoissances de l'Europe; on évalua les degrés d'habileté des différentes nations. Les Ptolomées, savans par goût, fournirent de nouveaux alimens à l'émulation. Une bibliotheque immense, des distinctions, des honneurs, des fortunes considérables prodiguées aux gens de Lettres & aux Philosophes, mettoient tous les esprits en action; c'étoit une fermentation universelle. Un si grand éclat attira, comme il le devoit, les savans de toutes les nations, à qui les conjonctures rendoient les accès faciles. Les Juifs, dispersés dans tout l'Orient, s'y porterent en foule: les Mages des Perses s'y arrêterent; les Gymnoso-

phistes d'Éthiopie y parurent ; toutes les opinions de l'Univers y aborderent, y furent discutées, réformées, combinées les unes avec les autres. Les Platoniciens, qu'on appelle modernes, parceque très-anciens pour nous, ils étoient modernes par rapport aux premiers disciples de Platon, ajouterent à l'enthousiasme de leur maître le fanatisme oriental & la superstition Egyptienne. Les Cabalistes ou Philosophes Juifs, qui concilioient Moïse avec Platon & Aristote, vouloient faire passer leurs rêveries pour la tradition des premiers Patriarches. Les Eclectiques, sous Potamon & Ammonius, faisant un choix de ce qu'il y avoit de meilleur & de plus sensé dans les différentes sectes, prirent leurs préjugés pour regle, & eurent pour disciples leurs amis. Le Messie parut. Les Philosophes s'armerent de toutes parts contre la révélation du fils de Dieu, qu'ils prenoient pour un de leurs rivaux. Le célebre Apollonius de Thyane, Pythagoricien de profession, porta au dernier excès l'enthousiasme de la rivalité. Les

Chrêtiens, qui verſoient leur ſang pour la vérité, crurent ne devoir point négliger les autres moyens de la défendre. Ils donnerent l'expoſition de leur foi ; ils la prouverent, citerent en leur faveur les aveux des plus ſages Philoſophes ; & firent voir que les ſyſtêmes qu'on leur oppoſoit n'étoient rien moins qu'appuyés ſur des idées claires, ou qu'on y tiroit des conſéquences qui n'étoient pas clairement dans les principes. La Philoſophie alors commença à ſentir qu'elle s'étoit trop avancée. Elle chercha, par des interprétations bénignes de ſes propres penſées, à ſe rapprocher ſur pluſieurs points, des dogmes chrétiens, qui d'ailleurs étoient plus conformes à la raiſon. La différence *eſſentielle* du corps & de l'eſprit fut reconnue, & marquée avec plus de préciſion qu'elle ne l'avoit été juſqu'alors. La multiplicité des Dieux devint allégorique : Jupiter, Junon, Neptune, Vulcain, ne furent que les noms d'une même puiſſance qui s'exerce ſur différentes parties de l'Univers. L'éternité de la Ma-

tiere, de certaine qu'elle avoit paru jusques là, devint d'abord problématique ; puis on sentit la nécessité de la création, dont Hieroclès, dans le Ve siecle, voulut faire honneur à Platon. Enfin lasse, & même honteuse de tant de courses, de ses allées & de ses retours perpétuels de la vérité à l'erreur, du sentiment intime à la discussion, de la croyance raisonnable au doute raisonné, la Philosophie se remit, en ce qui concerne les Causes, à peu près au même point d'où elle étoit partie : reconnoissant l'unité de Dieu, son pouvoir absolu sur toute la Nature, sa providence paternelle sur tous les hommes, & la vie de l'ame humaine après la mort du corps : c'étoit la Foi premiere du genre humain.

Il semble que la Philosophie, instruite par quatre siecles d'efforts inutiles, auroit dû s'en tenir pour toujours à ces points fixes, & porter d'un autre côté ses vues. Mais graces à l'inquiétude & à la confiance de l'esprit humain, les erreurs des peres servent rarement à instruire les enfans.

eu d'autre objet que de concilier Platon avec la Foi, ou d'expliquer la Foi par Ariſtote? Nous arrêterions-nous à celle des Scholaſtiques, qui n'ont fait qu'ajouter à la philoſophie des Peres une forme hériſſée & un fatras de queſtions inutiles, ſouvent ridicules? Le Lecteur nous ſaura gré de le tranſporter tout d'un coup dans ces temps heureux, où l'eſprit humain renouvellé, ſi j'oſe m'exprimer ainſi, par l'ignorance de douze ſiecles, & renaiſſant de lui-même, ſans préjugé, nous donnera une Philoſophie toute nouvelle.

On ſent bien que je veux parler du ſiecle de Deſcartes, de cet homme de génie qui a fixé en lui l'époque du renouvellement des ſciences, & qui a appris au genre humain à penſer : car c'eſt ainſi que l'Europe a parlé de lui pendant un ſiecle.

II.

Deſcartes & Mallebranche.

DESCARTES *nous a appris à penſer.* Ceux même qui ne ſont point Cartéſiens

l'étendue des penſées. On n'a commencé à penſer qu'au XVII[e] ſiecle. Il ſeroit malheureux pour le talent de penſer d'être venu ſi tard, & préciſément lorſque tout l'eſſentiel étoit fait, pour la gloire & pour le bien du genre humain. Qu'a donc fait le dix-ſeptieme ſiecle ?

Deſcartes nous a appris à douter. L'École Académique, la plus brillante de l'Antiquité, en avoit fait ſon objet unique pendant trois cents ans. N'y a-t-il pas un doute néceſſaire avant tout examen ?

Deſcartes a fait le procès aux ſens. Ils avoient été réduits à leur valeur préciſe dès le temps de Pythagore. Anaxagore, Démocrite, Leucippe avoient dit que les ſens ne nous apprenoient rien de l'eſſence des êtres ; qu'ils pouvoient fonder l'opinion, & nullement la ſcience philoſophique.

On nous a donné une méthode qu'on n'avoit pas. Quelle eſt-elle ? Ne ſavoit-on pas qu'il falloit dans les jugemens éviter la précipitation & le préjugé ; procéder

donner plus de force & plus d'assurance à nos pensées.

Descartes, riche de sa propre gloire, n'a pas besoin de dérober aux Anciens celle qu'ils se sont acquise légitimement. Descartes a terrassé, par sa hardiesse & l'ascendant de son génie, le pédantisme, qui avoit immolé Ramus, & fait trembler Gassendi au milieu de ses succès contre la secte d'Aristote.

Il a réduit à sa juste valeur, c'est-à-dire, à un profond mépris, la race hérissée de ces commentateurs anti-philosophes, qui ne connoissoient le prix de la raison, ni du temps. Il a dissipé entierement l'enchantement de ces mots barbares, vides de sens, que l'esprit de subtilité & de dispute avoit mis à la place de la grossiere ignorance des siecles précédens. Il a purgé la terre de deux monstres sourds & aveugles, le *Préjugé* & la *Prévention*, qui fermoient aux hommes les avenues de la vérité, depuis deux mille ans : en un mot, si j'osois m'expliquer ainsi, Descartes a fait une nouvelle

réflexion sur les Causes, & de voir en lui-même le ressort qui fait jouer la Nature.

Les pensées des Modernes sur ce point, sont renfermées à peu près dans le même cercle que celles des Anciens. On trouve chez eux, comme ailleurs, des Méchaniciens, qui exécutent tout par les qualités premieres des corps; des Métaphysiciens, qui ont recours à des êtres incorporels; des Physiciens, qui emploient des causes naturelles occultes; enfin des Unitaires, qui disent que tout n'est qu'une même substance, variée par les différentes formes qu'elle produit, ou plutôt qui se produisent par l'activité spontanée qui réside en elle. Nous ne ferons qu'indiquer, nous l'avons dit, les principales opinions, afin de ne point répéter ce qui se trouve par-tout dans les livres qu'on a sous la main.

Il est heureux, après tant de courses pour suivre les traces des grands hommes de l'Antiquité, de rencontrer parmi les Modernes, un sage qui passe l'éponge sur

même puisse être l'ame immédiate, ni informante des êtres corporels. Il dira encore moins que ce Monde, si beau & si régulier, soit, ou puisse être le résultat d'un coup de dez, ou l'effet d'un principe brut & aveugle, qui auroit établi des fins & des moyens sans connoître les rapports (quoique pourtant il ne veuille de Causes finales que dans la Morale, & qu'il les trouve ridicules dans la Physique).

Mais il nous dira que Dieu, dans le commencement, a divisé la Matiere, laquelle est la même chose, selon lui, que l'étendue ou l'espace; qu'il a imprimé ensuite aux parties de cette Matiere divisée, un mouvement de rotation sur elles-mêmes; qu'en vertu de ce mouvement il s'est formé trois especes de corps, les corps lumineux, les corps transparens & les corps opaques; (les Orientaux auroient dit en leur langage, le Dieu de la lumiere, le Dieu des ténebres, & le Dieu médiateur,) que par les directions générales, données à ces différentes especes d'élémens, il s'est formé

grosseur ou de petitesse; ni enfin la conservation des tourbillons, malgré le mouvement circulaire, qui tend à la dispersion & au mêlange, en vertu de la loi posée par le même Philosophe, que tout corps mu circulairement tend à s'éloigner du centre. On ne parle ici que de la Cause motrice. Descartes nous apprend-il ce qu'on avoit ignoré jusqu'à lui?

Dieu seul meut le Monde & le gouverne. Grands & petits, savans & ignorans le savoient de tout temps. Mais comment le meut-il? quels sont les moyens qu'il emploie? Est-ce par lui-même immédiatement, ou par des instrumens ou causes actives, qu'il ait formées exprès pour exécuter les mouvemens qu'il avoit ordonnés dès le commencement?

Dieu a imprimé le mouvement à la Matiere divisée, & il conserve en elle ce mouvement par une influence continue de sa puissance motrice.

On ose dire que ces deux mots ne nous donnent aucune idée philosophique.

Qu'eſt-ce que cette influence? Eſt-elle physique ou morale? L'une & l'autre ſont également incompréhenſibles. Comment ſe conſerve-t-elle? Par la création continuelle du même être dans différens lieux ſucceſſivement? Subtilités d'école qu'on croit entendre à vingt ou trente ans, & dont on rit à quarante. Par une action con- qu'il exerce ſur la Matiere? Mais on ne conçoit ni cette action, ni ſa continuité. Mais n'eſt-ce pas ſe rapprocher trop de la penſée des Anciens, qui ont répandu la ſubſtance de la Divinité dans toute la ſubſtance de la Matiere, pour la faire agir ſur elle?

Les Anciens ont fait de Dieu une ame informante, & Deſcartes en fait une Cauſe aſſiſtante.

On voit bien ici deux mots différens; mais on demande premierement, s'il eſt bien clair que les Anciens aient fait de Dieu une Ame informante? La comparaiſon de l'homme a pu les induire dans cette penſée. Mais c'eſt, je crois, traiter trop rigou-

reuſement les Anciens, que de les obliger de ſouſcrire à toutes les conſéquences qui peuvent naître d'une comparaiſon, laquelle, lors même qu'elle eſt juſte en pluſieurs parties, a néceſſairement des diſparités dans d'autres. En ſecond lieu, eſt-il bien clair que certains de nos Modernes n'aient fait de Dieu que l'Ame aſſiſtante du Monde; puiſque, ſelon eux, il eſt le principe intérieur par lequel le Monde ſe meut dans ſa totalité & dans ſes parties? Mais enfin que ces idées ſoient au fond les mêmes, ou qu'elles ſoient différentes, ce qui importe peu, il ſuffit qu'elles ſoient également obſcures & incompréhenſibles. Or c'eſt de quoi perſonne ne diſconviendra.

Les Anciens, dira-t-on encore, diviſoient la Divinité en autant de parties qu'il y en a dans la Matiere, afin d'attacher un principe moteur à ce qu'ils voyoient être mu.

C'étoit une abſurdité, ſuppoſé qu'ils l'aient dit. Il étoit par tout, continu, un; par conſéquent, il n'étoit pas diviſé en lui-

même, il ne l'étoit que par les objets en qui il agissoit. Mais les Modernes, pour avoir évité cette division de la Divinité par la Matiere, sont-ils pour cela hors d'embarras? Est-il moins difficile (il l'est peut-être beaucoup plus,) d'expliquer une infinité d'effets souvent contraires, par une seule action d'une seule cause, que par les actions multipliées de plusieurs causes?

Il faut prendre, dit-on, la pensée de Descartes dans son point juste. Dieu a voulu une fois de toute éternité, & cette volonté a fait la loi active & fondamentale de l'Univers, en vertu de laquelle tout se meut, tout se fait, sans que Dieu y remette la main.

Si c'est là une idée *philosophique*, c'est-à-dire, claire & évidente, où trouvera-t-on de l'obscurité? Quel est le sens de ce grand mot, qu'on emploie si souvent, tant en physique qu'en morale & ailleurs? Qu'est-ce que cette loi fondamentale & générale? Est-ce la pensée intérieure, ou exprimée, du Moteur suprême? est-ce un ordre donné

une fois à la nature, ou plutôt, n'eſt-ce pas un plan d'opérations arrêté, auquel Dieu a ſoumis ſon influence continue, pour le maintien & la conſervation de l'Univers? La loi qui gouverne dans un état (car c'eſt du moral que ce terme a été tranſporté au phyſique) eſt une indication du devoir, accompagnée de la menace de punition, ſi ce devoir n'eſt pas rempli. Cette impulſion, qui n'eſt que morale, peut bien ſuffire pour déterminer des êtres penſans, actifs, & ſe mouvans par eux-mêmes. Mais s'il s'agit d'êtres purement paſſifs, l'indication & la menace ſont inutiles; il n'y a que la force phyſique appliquée qui puiſſe produire le mouvement, & la force continuée qui puiſſe le conſerver. La loi active du Monde phyſique ne peut donc être que la force active de Dieu même, qui meut, ou plutôt, qui porte les différens corps aux lieux où ils arrivent. C'eſt donc Dieu même agiſſant par-tout & faiſant tout. Il eſt étonnant que parmi les Philoſophes mêmes, il y ait de ces inattentions qui réaliſent de ſimples

nelles, & que d'autres appellent quelquefois *inſtrumentales* ou *conditionnelles;* trois termes qui ſont toujours entendre que la premiere Cauſe eſt cauſe unique, & que les cauſes ſubalternes ne ſont pas des cauſes, mais des façons différentes d'enviſager les êtres créés, dans l'ordre de la cauſalité. Par exemple, le mot *inſtrumental* ſemble annoncer que l'action de la premiere Cauſe eſt portée, & peut-être modifiée par les ſujets qui la reçoivent immédiatement, pour la rendre enſuite à l'objet où elle ſe termine : ainſi la plume de celui qui écrit, modifie, par ſa conformation, le mouvement de la main, & fait un trait, au lieu d'une tache informe, ſur le papier. Le mot *occaſionnel* ſignifie que la premiere Cauſe agit de telle ou telle maniere, toutes les fois qu'elle rencontre une certaine combinaiſon de cauſes ſubalternes : ainſi l'étincelle tombe ſur la pierre & s'éteint : tombant ſur le ſalpêtre pétri avec le ſoufre & le charbon, elle produit une déflagration ſubite. Enfin le mot *conditionnel* ſemble ſi-

gnifier que la premiere Cause agira ou n'agira pas, & de telle ou telle sorte, supposé seulement qu'il y ait telle ou telle condition donnée : c'est une loi que la premiere Cause s'est faite, un engagement qu'elle a pris avec elle-même, de ne prêter son influence que dans tel ou tel cas. Or il est aisé de voir que ces trois mots ne signifient que la même chose sous des aspects différens. Ces instrumens sont faits, ces occasions sont préparées, ces conditions sont posées, toujours par la volonté, le choix, l'action suprême de la Divinité. C'est elle qui taille la matiere, qui la place, qui la combine relativement aux fins qu'elle se propose; c'est elle qui a établi par *sa seule* volonté, les plans & les *systêmes de tous* les mouvemens de *nos corps*, à l'occasion desquels sont produites, par lui-même, nos perceptions, & ensuite nos volontés. C'est donc Dieu seul qui fait tout, dans nous comme dans tout le reste. Malebranche nie les conséquences qu'on tire de ces principes, & trouve, à force d'art & de

méditation,

méditation, le moyen de concilier beaucoup de choses qui semblent se contredire; tous les Philosophes ne voient pas comme lui, ni tout ce qu'il voit.

III.

Cudworth & J. Le Clerc.

OU LES NATURES PLASTIQUES.

POUR éviter les difficultés de cette activité continue & universelle que Descartes met dans la Divinité, aussi-bien que les contradictions & les inconvéniens des Causes occasionnelles, Cudworth & Le Clerc entreprirent de rétablir les formes actives, ou les natures formatrices des Anciens, sous le nom de *Natures plastiques*. Ou Dieu, ont-ils dit, fait tout par lui-même dans la Nature, ou tout s'y fait par le méchanisme seul, ou il y a des Natures artistes, qui se chargent de mouvoir, de diriger, de placer les corps : il n'y a point de milieu : quelle est la force qui porte la pierre qui tombe?

Épicure ne pouvoit imaginer qu'un Être

infiniment heureux pût se charger du soin de gouverner tous les atomes de l'Univers, qui se placent sans cesse & se déplacent. C'est la même raison qui a déterminé nos Modernes à recourir à des agens subalternes.

Mais ces agens subalternes ayant besoin d'être conduits p[illegible] Dieu même, qui veille sur eux, qui les m[illegible]dere, qui les redresse, comme un maître qui auroit une quantité immense de serviteurs ignorans & sans raison, même sans idées, rendroient-ils l'administration moins fatiguante, que si Dieu faisoit tout par lui-même (1)?

Ils insistent : Combien de détails trop menus, trop au-dessous de la dignité suprême? Combien d'objets vils & odieux à parcourir? Pourquoi cette lenteur dans les opérations de la Nature, si c'est l'action immédiate de Dieu même? Enfin, pourquoi tant de fautes & d'erreurs dans le Monde physique? Car enfin, Dieu est le maître, & il peut tout.

(1) *Voyez Mosh. ad Cudv.* 154. 1. & 2.

On fait les réponses à ces objections usées. S'il y a quelque chose à y ajouter dans le moment présent, c'est que les Natures plastiques ne remédient à aucun des inconvéniens qu'on observe. Les détails & les conséquences retombent également sur la premiere Cause, qui auroit pu faire les instrumens ou plus forts, ou plus précis pour l'exécution (1).

Mais avant que de nous obliger à admettre ces Natures, qu'on nous dise au moins ce que c'est.

M. Le Clerc répond d'abord, que l'esprit humain ne pouvant toujours définir les choses dont il connoît l'existence, il ne s'ensuivroit nullement que ces Natures n'existassent pas, quand même on ne pourroit pas en donner une idée claire & précise (2). M. Le Clerc a raison ; mais ce pré-

(1) Cudworth veut des Natures plastiques pour chaque individu, pour chaque plante ; il en veut pour régir les grandes parties, pour les petites ; il en veut qui aient une sorte de surintendance sur les autres. S. 30. *p.* 129.

(2) Bibl. choisi. *tom.* 2. *art.* 2. *pag.* 107 & 108.

Nature dépositaire du mouvement que Dieu a voulu qui soit communiqué à la Matiere, pour conserver en elle les directions primitives relativement à l'entretien du Monde dans son état. C'est une loi substantielle dont la Matiere est impregnée, & qui elle-même est comme enivrée par la Matiere : *Ratio mersa in Materiam, & veluti corpore ebria* (1). Qui ne voit, dit Cudworth, qu'il existe un principe vital dans la plupart des êtres, qu'il y a quelque chose qui agit dans les individus, qui les pousse, qui les porte, en suivant une certaine voie, à un but certain? Au reste, cet esprit pourroit être encore quelque faculté intelligente d'un ordre inférieur qui obéiroit à une intelligence supérieure (2).

(1) Cudw. §. 11. p. 165.

(2) *Prima laboris nostri parte defuncti sumus, atque genitricis Naturæ indolem declaravimus. Si quis brevem eorum quæ disputavimus summam requirat is vero hanc habeat: Extat quoddam vitæ genus animali vitâ deterius & inferius. Ista vita ex præscripto mentis cujusdam seu intelligentis rationis & sapientiæ, viâ & ordine procedit ac agit, laboresque suos ad certam semper refert metam, aut id semper spectat quod op-*

pensé ; l'art de la Nature, ou le principe plastique est le *Verbé proféré.* On peut le comparer encore à un esclave qui porte une lettre dont il ne sait pas le contenu : en conséquence de sa coopération, toute aveugle qu'elle est, la chose se fait. Enfin c'est un manœuvre qui exécute le plan de l'architecte, sans le connoître. C'est une scie, une hache, qui coupe, & qui suit aveuglément la direction de celui qui l'applique. *Cudw.* §. 19. *pag.* 174.

On conçoit ces comparaisons. Mais plus on les multiplie, plus on prouve que l'idée de la chose manque. La Philosophie n'imagine point, elle tâche de concevoir ; & quand elle ne conçoit point, elle ne doit ni définir, ni raisonner. Cette Nature connoît-elle sa fin, ne la connoît-elle pas ? Si elle ne la connoît pas ; comment son action differe-t-elle du simple méchanisme ? Comment peut-elle décharger Dieu du soin de gouverner les êtres purement matériels ? Si elle la connoît ; on retombe dans les systêmes dont

on a voulu éviter les inconvéniens.

C'eſt pour avoir réfléchi ſur ces inconvéniens, que Deſcartes n'a pas voulu s'expliquer nettement ſur cette Nature active (1), de peur, dit-il, de paroître favoriſer la penſée de ceux qui diſent que Dieu eſt l'ame du Monde, unie à la Matiere (2). « La cauſe » du tranſport local, que j'appelle *mouve-* » *ment*, peut-être, dit-il, Dieu même, ou » une ſubſtance créée à peu près ſemblable » à notre ame, ou quelque autre force ou » puiſſance à qui Dieu auroit donné le pou- » voir de mouvoir les corps. Mais n'en par- » lons point, de peur qu'on ne nous prête

(1) *Vid.* Cudw. 151. & *ibid.* Mosheim.

(2) *Tranſlatio illa quam motum voco non eſt res minoris entitatis quam ſit figura, nempe eſt modus in corpore. Vis autem movens poteſt eſſe ipſius Dei conſervantis tantumdem tranſlationis in materia, quantum à primo creationis inſtanti in eâ poſuit, vel etiam ſubſtantiæ creatæ, ut mentis noſtræ, vel cujus vis alterius rei cui vim dederit corpus movendi. Et quidem illa vis in ſubſtantia creata eſt ejus modus non autem in Deo. Quodque non ita facile ab omnibus poteſt intelligi, nolui de iſta re in ſcriptis meis agere, ne viderer favere eorum ſententiæ qui Deum tanquam animam Mundi materiæ unitam conſiderant.* Ep. 72. *T.* 1.

» des opinions que nous n'avons pas ». Il pouvoit y avoir encore un autre inconvénient, qui étoit de parler d'une chose dont il n'avoit point d'idée, & de s'engager dans une discussion dont il ne prévoyoit pas l'issue. Il y a dans la Nature un principe immédiat de tous les mouvemens. Comment l'appelle-t-on ? quelle idée en a-t-on ? C'est une chose qu'on ne sauroit nommer, parcequ'on ne la connoît pas. *Rem non innominatam magis quam non intellectam.* Tusc. I. 17.

IV.

Spinosa, Leibnitz, Newton.

L'ESPACE, conçu par le vulgaire comme un vuide immense; rempli, selon les Théologiens, d'une maniere ineffable, par l'immensité de Dieu même; rempli encore, selon Descartes, par la Matiere, sinon infinie, au moins indéfinie, formoient trois étendues, toutes trois universelles, toutes trois existantes ensemble, chacune dans leur genre. Spinosa ne pouvant les conci-

lier dans ſon imagination, réſolut des trois de n'en faire qu'une.

Il ſe repréſenta la Divinité comme une ſubſtance unique & ſimple, conſtituant le lieu de l'Univers, le rempliſſant par ſa propre nature, le variant par ſes formes.

D'après les phénomenes qui ſe renouvellent chaque jour, il ne put ſe diſpenſer de ſuppoſer dans cette ſubſtance unique, un principe productif de toutes les formes; & d'après les mêmes phénomenes, il réduiſit ces formes à deux eſpeces générales, l'étendue matérielle & la penſée; l'une formant le corps, & l'autre l'eſprit.

Une ſuite néceſſaire de modifications naiſſant les unes des autres de moment en moment, de ſiecle en ſiecle, *tombent*, & *ſe renouvellent ſans ceſſe, ſur un fond de ſubſtance conſtamment le même*, qui eſt ici terre, là ſoleil, ici intelligence, là inſtinct aveugle, ici plante, là rocher, par la ſeule différence des formes, qui ſemblent s'élever ſur la ſubſtance, ou rentrer dans ſon ſein, comme les flots dans le ſein de

l'Océan. En un mot, Dieu, selon Spinosa, n'est qu'un cours éternel de nature, qui prenant toutes les formes qui sont possibles, successivement, ou à la fois; entraîne dans le passé, par sa pente nécessaire, ou par sa force invincible, tous les instans de l'avenir, & avec eux tous les êtres existans, à mesure qu'ils arrivent à l'existence; préparant sans cesse par la destruction de ceux qui existent, la naissance de ceux qui doivent le remplacer; & le tout, sans connoissance, sans volonté, sans liberté, sans activité, sans dessein; ou s'il connoît, son intelligence n'est que la glace d'un miroir qui seroit animé; s'il veut, sa volonté n'est qu'un acquiescement de spontanéité; s'il est libre, son choix n'est qu'un poids qui l'emporte; s'il agit, son action n'est qu'une secousse convulsive; s'il arrange, ses combinaisons ne sont que des coups de dez. On voit assez où nous menent ces principes.

On a voulu les réfuter par le danger & l'absurdité des conséquences. Mais il falloit commencer par réfuter d'abord les prin-

cipes mêmes. Vous ne pouvez croire, auroit dit Spinosa, que votre ame, votre corps, votre vêtement, le pain que vous mangez, l'air que vous respirez; que la fange est la même substance essentielle que l'esprit qui raisonne; en un mot, vous ne pouvez croire que Dieu même soit le principe, la cause, l'instrument & le sujet de tout ce qui se fait dans l'Univers, bien ou mal. Mais si les principes que j'ai établis sont vrais, & que les conséquences que j'ai tirées en soient bien déduites, ce n'est plus à moi qu'il faut vous en prendre.

Aussi est-ce par les principes qu'on arrête l'auteur, comme tous les autres faiseurs de systêmes absurdes. On lui demande de s'expliquer lui-même, s'il le peut. A-t-il une idée claire & distincte de ce qu'on appelle substance? En connoît-il la nature, l'essence, les propriétés? A-t-il compris ce que c'est qu'une substance infinie & simple, qui est tout, & qui est une? Peut-il concilier dans son esprit l'unité rigoureuse avec la multiplicité, avec les distinctions &

les divisions réelles des êtres? S'il est vrai que ces idées manquent absolument à Spinosa, comme à tous les hommes, il est évident qu'il a conclu de l'inconnu au connu, & que par conséquent son raisonnement fondamental est nul. Qu'après cela on revienne aux conséquences d'un systême si mal prouvé, la réfutation est complette.

Quelques Modernes ont prétendu que ce systême n'étoit que l'unité d'Orphée, ou celle des Éléatiques développée. Mais qui peut se flatter de savoir quels étoient les développemens des opinions d'Orphée, ou des Philosophes d'Élée? On les imagine d'après ceux de Spinosa; & ensuite on dit que Spinosa ressemble à Orphée. C'est assez la méthode de ceux qui prétendent retrouver dans les Anciens tout ce qui a été dit par les Modernes: un mot leur suffit & leur donne la clé de tous les détails. Timée a connu l'électricité; donc il en a fait un ressort universel. Pythagore a parlé des monades; c'étoit la Théodicée de Leibnitz. Il a fait des calculs astronomiques: il

est étendu ne pouvoit être composé que de parties étendues, par la raison que cent aveugles ne peuvent faire un œil voyant; mais il prouva par des argumens métaphysiques, que ce qui avoit paru évident jusqu'alors, étoit impossible, & que la composition supposoit nécessairement des êtres simples. Ce début annonçoit une route toute nouvelle.

Il nomma ces êtres simples, *unités*, ou *monades*, *atomes de substance*, *points métaphysiques*, *actes*, *entélechies*, *forces primitives*, *formes substantielles*; toutes dénominations aussi obscures que la chose même. Il les auroit nommées *ames*, si l'usage n'avoit pas attaché ce mot au principe qui gouverne la totalité d'un individu.

Ces monades, ou points, sont sans étendue, sans figure, sans parties; elles ne sont point dans le lieu, par conséquent elles ne changent point de lieu. Cependant elles sont douées de perceptions & de force : de *perceptions*, par lesquelles chaque monade est comme un miroir qui représente

tout l'Univers avec ses états présens, passés & à venir : de *force*, par laquelle tous les changemens possibles dans chaque monade sont développés successivement, depuis le premier instant de sa création jusqu'à l'infini, parcequ'elle est physiquement indestructible.

De ces monades sont composés tous les êtres créés, corps & esprits, séparément, ou conjointement, dans un même individu, où elles agissent à côté les unes des autres, sans commerce réciproque, sans qu'il sorte rien d'elles, sans qu'il entre rien en elles, sans faire, ni recevoir aucune impression, montrant entre elles des rapports qu'elles n'ont point, mais qui semblent réels par la loi de *correspondance* mutuelle, que le Créateur a établie, & qui les ordonne à une fin commune. Les détails & les preuves de ce systême étant dans le même genre que les principes, que peut-on en tirer pour l'instruction & la consolation du genre humain? Élémens d'étendue sans étendue, suppression de toute matiere,

tiere, de tout corps, de tout espace, de tout mouvement : improductibilité & indestructibilité physique, non seulement de l'être, mais de tout être, de tout animal : perceptions sourdes & infinies ; miroirs représentatifs de tous les êtres, de tous les temps, de tous les lieux, dans chaque atome de substance : rapports sans liaison effective, harmonie sans concert d'activité ; est-il quelque intelligence humaine qui puisse atteindre à ces contradictions sublimes ? Nous cherchions depuis trois mille ans l'explication d'une grande énigme. En partant d'où nous sommes, nous croyons tenir au moins un des bouts de la chaîne, qui nous soutenoit : ce bout même nous échappe, nous tombons comme dans un vuide infini. Comment retrouver dans ce nouveau cahos d'idées que nous n'avons point, dont nous avons les contraires, les principes des mœurs, la liberté, la religion, la raison, les vertus, les vices, les récompenses, en un mot ce qui fait l'homme physique & moral?

Leibnitz a été sans doute un des plus forts génies qui aient jamais paru. Il est venu dans un temps où les matieres étoient préparées, digerées par la discussion. Il a fait des efforts incroyables pour percer le voile; il n'a réussi qu'à le rendre plus épais. Quel homme sensé appuiera sur son systême le plan de sa conduite & de son bonheur?

Tandis que Leibnitz se perdoit dans l'abîme des causes métaphysiques, Newton, plus sensé & plus modeste, prenoit la balance & le compas. Ainsi Leucippe avoit été autrefois ramené à une philosophie plus humaine par les égaremens sophistiques de Zénon d'Élée. Le Sage *moderne* a cru que l'homme, fait *pour user* & non pour créer, devoit prendre le Monde tel qu'il est, & borner sa science à observer.

Partant de ce point, Newton considere les corps & leurs qualités premieres, l'étendue, la solidité, la divisibilité, la figure, la pesanteur. Il compare ces propriétés &

les êtres qui en sont doués avec les phénomenes qu'il remarque autour de lui. Il constate les faits; il les compare; il en déduit un petit nombre de loix simples qu'il n'explique point, mais par lesquelles s'expliquent les mouvemens les plus composés des grandes parties du Monde, & qui semblent les plus irrégulieres. Newton, le grand Newton, s'arrête là. Quand on lui fait des questions sur la nature des Causes, ou sur leur maniere d'agir, il ne rougit point de répondre qu'il *ignore*. Il sait qu'il y a un Dieu, être éternel, immense, infiniment sage, infiniment puissant, qui est en tout la derniere raison des raisons. Il voit des corps qui se meuvent selon des regles fixes, démontrées telles par la stabilité de l'Univers. Il s'occupe à rechercher ces regles, non à les imaginer; à en connoître le fait, non à en découvrir l'essence. Voilà l'objet de Newton. Tout le reste, il avoue qu'il est au-delà & au-dessus de lui.

Leucippe, Démocrite, Anaxagore,

avoient ouvert cette voie, mais l'enthousiasme & le goût insensé du merveilleux & du nouveau a presque toujours empêché les hommes de la suivre. Notre siecle a paru y rentrer. Plusieurs de nos Philosophes, convaincus qu'en fait de Causes les limites de la science ne sont pas loin de celles du simple sens commun, ont renoncé à tout ce qui s'appelle systême, & ont tourné leurs vues du côté des objets utiles. Heureux les Philosophes, s'ils pouvoient s'en tenir là ! Ils n'ont pas à craindre que la matiere leur manque. Par-tout une ample moisson de gloire les attend ; & outre la gloire, la satisfaction encore plus douce d'avoir fait un bon usage de leur génie & de leurs talens.

FIN.

EXTRAIT DES REGISTRES de l'Académie Royale des Inscriptions & Belles-Lettres, ce Vendredi 16 Décembre 1768.

MM. de Guygnes & Dupuy, Commissaires nommés par l'Académie, pour l'examen d'un Manuscrit de M. l'Abbé Batteux, contenant plusieurs ouvrages sous ces titres : *Histoire des Causes premieres, ou Exposition sommaire des pensées des principaux Philosophes sur les principes des Êtres ; Traductions Françoises d'Ocellus Lucanus, de Timée de Locres, de la Lettre d'Aristote à Alexandre, sur le Système du Monde, avec des Remarques*, ont dit que ces Ouvrages leur avoient paru dignes de l'impression. Sur leur rapport, qu'ils ont laissé par écrit, l'Académie a cédé son privilége à M. l'Abbé Batteux, pour l'impression desdits Ouvrages. Fait au Louvre, ce Vendredi seizieme Décembre, mil sept cent soixante-huit.

LE BEAU, *Secrétaire*
& Sous-Directeur.



PRIVILÉGE EN COMMANDEMENT pour l'impression des Ouvrages de l'Académie Royale des Inscriptions & Belles-Lettres.

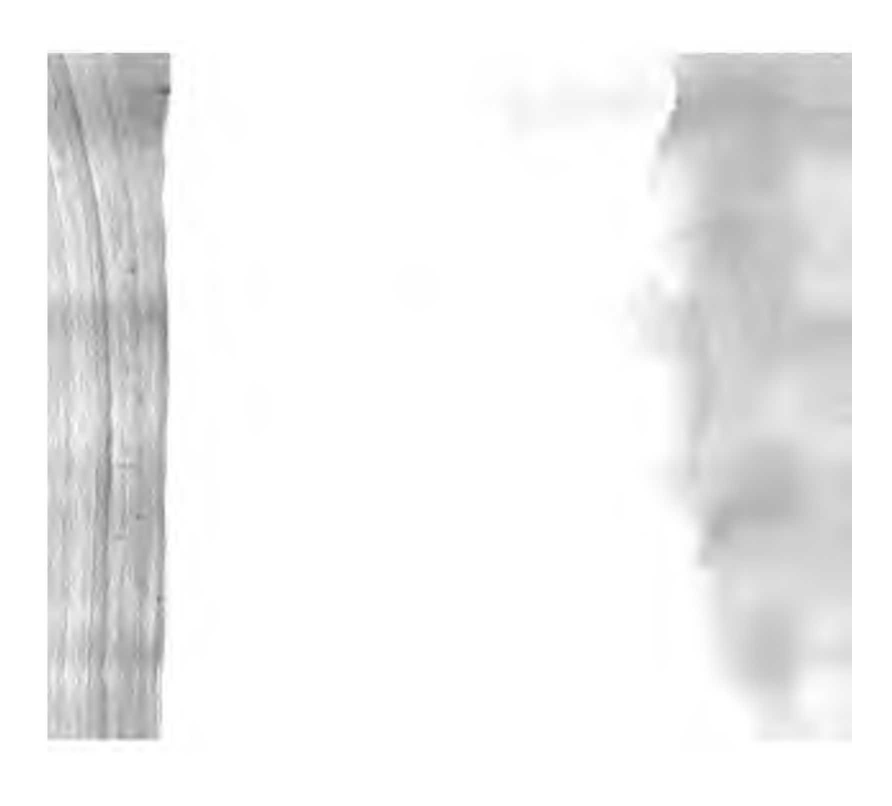
LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre, à nos amés & féaux Conseillers, les Gens tenant nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Baillifs, Sénéchaux, Prevôts, Juges, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers & Officiers qu'il appartiendra, SALUT. NOTRE ACADÉMIE ROYALE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES Nous a très-humblement fait remontrer qu'en conformité du Réglement ordonné par le feu Roi notre bisaïeul, pour la forme de ses Exercices & pour l'impression de divers Ouvrages, Remarques & Observations journalieres, Relations annuelles, Mémoires, Livres & Traités faits par les Académiciens qui la composent, elle en a déja donné un grand nombre au Public, en vertu des Lettres de privilége qui lui furent expédiées en Commandement au mois de Décembre 1701; mais que ces Lettres étant devenues caduques, *elle Nous supplie* très-humblement de vouloir bien lui en accorder de nouvelles. A ces causes, & notre intention étant de procurer à l'Académie en corps, & à chaque Académicien en particulier, toutes les facilités & moyens qui peuvent de plus en plus rendre leur travail utile au Public, Nous lui avons permis & accordé, permettons & accordons par ces Présentes signées de notre main, de faire imprimer, vendre & débiter en tous les lieux de notre Royaume, par tel Libraire qu'elle jugera à

propos de choisir, les Remarques ou Observations journalieres, & les Relations annuelles de tout ce qui aura été fait dans les assemblées de ladite Académie, & généralement tout ce qu'elle voudra faire paroître en son nom; comme aussi les Ouvrages, Mémoires, Traités ou Livres des particuliers qui la composent, lorsqu'après les avoir examinés & approuvés aux termes de l'article XLIV. dudit Réglement, elle les jugera dignes d'être imprimés, pour jouir de ladite permission par le Libraire que l'Académie aura choisi, pendant le temps & espace de trente ans, à compter du jour de la date des Présentes. Faisons très-expresses inhibitions & défenses à toutes sortes de personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, & nommément à tous autres Libraires & Imprimeurs que celui ou ceux que l'Académie aura choisi, d'imprimer, vendre & débiter aucun desdits ouvrages, en tout ou en partie, & sous quelque prétexte que ce puisse être, à peine, contre les contrevenans, de confiscation au profit dudit Libraire, & de trois mille livres d'amende, applicable, un tiers à Nous, l'autre tiers à l'Hôpital du lieu où la contravention aura été faite, & l'autre tiers au dénonciateur; à la charge qu'il sera mis deux exemplaires de chacun desdits Ouvrages dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre château du Louvre, un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France, le sieur CHAUVELIN, avant que de les exposer en vente; & à la charge aussi que lesdits Ouvrages seront imprimés sur beau & bon papier, & en beaux caracteres, suivant les derniers Réglemens de la Librairie & Imprimerie, & de faire registrer ces Présentes sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, le tout à peine de nullité des présentes; du contenu desquelles vous mandons & enjoignons faire jouir & user ladite Aca-

démie & ses ayans cause, pleinement & paisiblement, cessant & faisant cesser tous troubles & empêchemens. Voulons que la copie desdites Présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin desdits Livres, soit tenue pour dûment signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers-Secrétaires, foi soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire pour l'exécution des Présentes, tous exploits, saisies & autres actes nécessaires, sans autre permission; car tel est notre plaisir. Donné à Marly le quinzieme jour de Février, l'an de grace mil sept cent trente-cinq & de notre regne le vingtieme. *Signé*, LOUIS. *Et plus bas*, par le Roi, PHELYPEAUX.

Registré sur le Registre XVI. de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N.º 437, fol. 364, *conformément au Réglement de 1723, qui fait défense, article* 41, *à toutes personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, autres que les Libraires & Imprimeurs, de vendre, débiter, faire afficher aucuns Livres pour les vendre en leur nom, soit qu'ils s'en disent les Auteurs, ou autrement, & à la charge de fournir à la susdite Chambre neuf exemplaires prescrits par l'article* 108 *du même Réglement. A Paris ce* 14 *Septembre* 1765.

LE BRETON, Syndic.




3 9015 05988 3119
A 3 9015 00391 611 4
University of Michigan – BUHR

